

Essai de traduction (anglo-américain/français) de trois nouvelles d'Edwidge Danticat
avec un commentaire traductologique

Lénold Guerrier

Mémoire
présenté au

Département d'études françaises

comme exigence partielle au grade de
Maîtrise ès Arts
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Janvier 2007

©Lénold Guerrier, 2007



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-28873-3
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-28873-3

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

Résumé

Essai de traduction (anglo-américain/français) de trois nouvelles d'Edwidge Danticat avec un commentaire traductologique.

Lénold Guerrier

Edwidge Danticat est une jeune écrivaine haïtienne qui, établie à New York depuis ses douze ans, écrit son œuvre en anglais. Nous avons traduit trois de ses nouvelles en français, « The Missing Peace », « Graduation », « Seven », en nous demandant, à propos de ces textes, si l'auteure se situait dans la ligne des écrivains haïtiens de la tradition et quelles étaient les particularités de son imaginaire.

Le présent mémoire se divise en quatre parties. D'abord, nous présentons la biographie de l'auteure, le succès remarquable de son œuvre auprès du public américain et sa relation avec la littérature haïtienne. La deuxième partie se concentre sur les théories mises à profit : le dialogisme de Bakhtine, le concept d'isotopie de Greimas et, spécialement, l'éthique en traduction selon Berman. La troisième partie comprend la traduction des trois nouvelles. Cette traduction est effectuée à l'aide des principes présentés dans la deuxième partie. La quatrième partie met l'accent sur une analyse des textes à la lumière des idées de Bakhtine et de Greimas (textes source) et de Berman (Textes source et cible).

Abstract

Essai de traduction (anglo-américain/français) de trois nouvelles d'Edwidge Danticat avec un commentaire traductologique.

Lénold Guerrier

Edwidge Danticat is a young Haitian writer, who, established in New York since the age of twelve, writes her work in English. We have translated three of her short stories into French : « The Missing Peace », « Graduation », « Seven », wondering whether the author belonged to the Haitian writers of the tradition and what the peculiarities of her imagination were.

This thesis is divided into four parts. At first, we present the author's biography, the remarkable success of her writings with the American public and her relation with Haitian literature. The second part concentrates on the theories we have used in the thesis : Bakhtine's dialogism, Greimas' notion of isotopy and, especially, the ethics of translation according to Berman. The third part is the translation of the three aforementioned short stories. This translation is done with the help of the principles outlined in the second part. The fourth part focuses on an analysis of the texts in the light of Bakhtine's and Greimas' ideas (source texts) and Berman's (source and target texts).

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de recherche, Jean-Marc Gouanvic, pour sa patience, son enthousiasme, son encouragement à travers toutes les étapes de rédaction de ce mémoire.

Je remercie également mes parents, Marie Rosemène Belfort et Léon Guerrier, pour leur sens des responsabilités et l'accomplissement de leur devoir de chefs de famille.

À Gladys, Lynn Samuelle, MacLénold et Gladwynn Stefan, je tiens à témoigner ma plus vive reconnaissance pour leur soutien indéfectible dans les bons comme dans les mauvais moments de ma vie.

Aux professeurs du département d'Études françaises, un profond merci pour leurs conseils, leur encouragement et la qualité de l'enseignement. Je pense en particulier à Sherry Simon, Jean-Marc Gouanvic, Louise Brunette, Benoît Léger, Philippe Caignon, Lucie Lequin, Paul Bandia et Ollivier Dyens.

Je ne saurais oublier ces gens qui ont consenti de lourds sacrifices pour m'aider à avancer dans la vie : Évêque Lopez Dautruche, Mother Lise Dautruche, Mother Rosa Lee Graham, Dr Dewitt Hill, Jr, Pastor John James Bell, Mother Helen B. Bell, Mother Queen Esther Davis.

Table des matières

Introduction

Première partie

I. Biographie d'Edwidge Danticat	4
II. Danticat et la littérature haïtienne	7

Deuxième partie

I. La théorie de Berman : l'éthique en traduction	9
II. La théorie de Bakhtine : le dialogisme	11
III. Le concept d'isotopie de Greimas	16

Troisième partie

A. « The Missing Peace »	18
B. « Graduation »	34
C. « Seven »	43

Quatrième partie

I. Résumés et commentaires	62
1. « The Missing Peace »	62
2. « Graduation »	64
3. « Seven »	67
II. Notions théoriques	72
a) Les thématiques bakhtiniennes	72
b) Du chiffre sept dans la littérature	79
c) Des isotopies chez Danticat	80
d) Des difficultés particulières rencontrées	102

Conclusion	105
------------------	-----

Bibliographie	109
Œuvres primaires	109
Œuvres secondaires	110
Sites Internet	113
Annexe I : « The Missing peace »	114
Annexe II: « Graduation »	122
Annexe III : « Seven »	127
Annexe IV : « A conversation with Danticat »	134

Introduction

Notre objectif est de proposer une traduction de trois nouvelles de l'écrivaine Edwidge Danticat en nous servant des principes traductologiques que nous expliciterons ci-dessous. Nous avons choisi Danticat pour les raisons suivantes. D'abord, Danticat est une jeune auteure qui émerge de la littérature haïtiano-américaine. Elle examine en particulier la réalité du peuple haïtien avec une prose limpide et enchanteresse. Ensuite, elle est cette voix qui décrit le réel haïtien dans une langue autre que le créole et le français. Elle est le trait d'union entre l'Amérique continentale et les Caraïbes. Chez elle se croisent les réalités haïtiennes et new-yorkaises. La force et la texture de son style ont été comparées à celles des auteurs tels que Maxine Hong Kingston et Toni Morrison. Ses écrits lui ont mérité un passage sur le plateau de la maîtresse du petit écran américain, Oprah Winfrey. Issue d'une famille pauvre, elle n'a pas voulu revivre l'expérience de ses parents aux États-Unis. Arrachée à son sol natal dès son jeune âge, elle a quand même produit une œuvre qui se fait l'écho des conditions de vie des Haïtiens chez eux et à l'étranger. En outre, assez nombreux sont les analystes et critiques littéraires tels que Carole Vantroys, Karine Papillaud, Didier Jouanneau, Michiko Kakutani, Michael Upchurch, Meri Nana-Ama et les journaux et revues *The Sunday Times*, *The Boston Globe*, *The Washington Post Book World*, *Los Angeles Times*, *The Seattle Times*, *The Miami Herald*, *The New York Times*, *The Washington Post* qui se sont déjà prononcés sur l'œuvre de Danticat. Ainsi, le critique littéraire, Erin J. Aubry, de *LA Weekly* fait ce commentaire à son sujet :

Danticat is in the enviable position of being a well-regarded author before she turns 30. In the literary world at large, that's rare; in the drastically smaller sphere of black literary authors, it's unheard of.¹

Enfin, nous avons choisi Danticat pour montrer que la langue ne saurait constituer un obstacle à la compréhension intime de son œuvre. En quelques années, le lectorat américain a déjà fait de cette auteure le porte-flambeau de la nouvelle génération d'écrivaines migrantes. Il n'est pas de colloque, de symposium, ni de conférence sur la littérature haïtiano-américaine où l'on ne se réfère à Danticat. Nous aimerions montrer accessoirement comment une allophone a su maîtriser une langue acquise tardivement pour faire son œuvre et montrer la voie à ses compatriotes haïtiens et américains.

Nous proposerons une traduction française de trois nouvelles écrites en anglais en effectuant un commentaire analytique de ces traductions. Dans cette démarche, nous utiliserons l'éthique traductologique de Berman en nous inspirant de l'approche de Mikhaïl Bakhtine et de la notion d'isotopie d'Algirdas Greimas.

D'entrée de jeu, nous aimerions exposer les raisons pour lesquelles nous avons opté pour ces trois textes de Danticat. L'œuvre de l'écrivaine Danticat jouit d'une grande notoriété dans le monde des lettres. De ce fait, des maisons d'éditions en France sont en concurrence pour rendre ses écrits accessibles à leur public respectif, ce qui a donné lieu à une rareté de textes inédits et non traduits de l'auteure. Devant ce constat, nous avons essayé plusieurs fois d'entrer en communication avec l'écrivaine, mais sans succès.

Cependant, nous avons reçu un courriel de sa secrétaire qui nous informa que l'auteure a déjà signé de nombreux contrats pour la traduction et la

¹ Cité par le site Internet de Webster University, tiré du journal *LA Weekly*, paru le 21 mars 2001.

publication de ses romans et qu'elle ne pourrait en aucun cas nous suggérer des textes à traduire. Tout de même, nous nous sommes évertué à trouver des textes inédits de Danticat. Dans nos recherches, nous avons découvert le site Internet Thecaribbeanwriter.com d'où nous avons extrait deux nouvelles : « **The Missing Peace** » et « **Graduation** ». En outre, sur le conseil de notre directeur de mémoire, nous avons choisi une nouvelle dans la revue *The New Yorker* qui pourrait, à elle seule, résumer toute l'œuvre de Danticat : « **Seven** ».

Nous présenterons tout d'abord une biographie très succincte de l'auteure en insistant sur la réception de son œuvre aux États-Unis. Puis, nous expliciterons les théories que nous avons mises à profit dans notre travail de traduction. Ensuite, nous présenterons notre traduction des trois textes choisis. Enfin, nous ferons nos commentaires sur les traductions en nous fondant sur les théories littéraires et traductologiques pour lesquelles nous avons opté.

Première partie

I. Biographie d'Edwidge Danticat

Edwidge Danticat est née à Port-au-Prince le 19 janvier 1969. À l'âge de quatre ans, ses parents ont dû la confier à des proches pour aller s'établir à New York à la recherche d'une vie meilleure. Après avoir achevé ses études primaires en Haïti, elle est partie retrouver ses parents à Brooklyn en 1981 à l'âge de douze ans. Une fois arrivée aux États-Unis, après avoir appris l'anglais comme troisième langue, elle s'est beaucoup intéressée aux livres d'auteurs tels que James Baldwin, Richard Wright et Alice Walker et s'est concentrée sur l'écriture créative. Elle a fait ses études secondaires à Crown Heights où elle travaillait pour le journal *New Youth Collections* destiné aux lycées de la ville de New York. Sa carrière d'écrivaine débuta sérieusement à l'âge de seize ans en suivant des cours d'écriture créative au collège. En s'inscrivant à Barnard College, son désir était de devenir infirmière, mais ses ambitions littéraires ont eu le dessus. Après son baccalauréat ès arts en littérature française obtenu en 1990, elle a reçu une bourse d'études qui lui a permis de faire sa maîtrise en Beaux-arts à Brown University où elle a soutenu son mémoire intitulé *Breath, Eyes, Memory* qui a paru, par la suite, aux éditions de Soho Press en 1994. En 1995, finaliste au concours du *National Book Award* avec son recueil de nouvelles *Krik? Krak!*, elle a reçu le prix Pushcart en 1995 pour ses nouvelles et des prix des magazines *The Caribbean Writer*, *Seventeen* et *Essence*. Elle a aussi obtenu le prix du *Women Book Achievement*, un prix du *Granta Regional Award* « *The Best Young American Novelists* ». En hiver 1998, elle a été reconnue par *Jane Magazine* comme étant

l'une des « *15 Gutsiest Women of the Year* ». Au cours de la même année, elle a remporté le prix littéraire d'Oprah Winfrey, celle-ci ayant choisi *Breath, Eyes, Memory* pour son club du livre (Farley, C, p. 78). Elle a été choisie par *Harper's Bazaar* comme « *One of 20 people in their twenties who will make a difference* » et le *New York Times Magazine* a publié un article où figure son nom parmi « *30 Under 30 creative people to watch* ». Son livre intitulé *The Farming of Bones* a reçu le prix Carbet de la Caraïbe 1999. Danticat est donc universellement reconnue comme étant l'une des jeunes auteures les plus talentueuses des États-Unis.

Elle traite dans son œuvre de sujets très divers, en particulier des maux et quelquefois des bonheurs que connaît l'Amérique contemporaine : le viol, la violence, les luttes politiques intestines, l'injustice, les péripéties des voyageurs clandestins, les déboires de son pays d'origine, la question des frontières, l'immigration, la pauvreté, le pouvoir, la démocratie, la corruption, le racisme, la lutte pour la survie, la dignité humaine, la séparation des familles, la culture haïtienne, le vaudou, le christianisme, l'amour, la sexualité, le sacrifice des mères et le courage des femmes haïtiennes. En sa qualité de traductrice, elle travaille en collaboration avec des producteurs de films sur l'art haïtien et participe à la rédaction de documentaires sur Haïti. De nos jours, elle enseigne l'écriture créative à Miami University et à New York University. Elle a récemment reçu une subvention perpétuelle de la fondation Lila Wallace du *Reader's Digest*. En mai 2004, Danticat a été membre du jury des longs métrages du 57^e Festival de Cannes. Danticat affirme s'être inspirée premièrement des contes de ses grands-

mères et de ses tantes, ensuite des auteurs tels que Marie Chauvet, Jacques Roumain, J. J. Dominique, Jacques Stephen Alexis, Paule Marshall, Toni Morrison, Alice Walker, Amy Tan, Maryse Condé et Jamaica Kincaid.

Comment E. Danticat en est-elle venue à écrire en anglais? Dans une entrevue accordée à Random House, l'auteure en expose la raison :

Question : Why do you write in English and not in French or Creole?

Answer: I came to the United States at an interesting time in my life, at twelve years old, on the cusp of adolescence. I think if we had moved to Spain, I probably would have written in Spanish. My primary language was Haitian Creole, which at the time that I was in school in Haiti was not taught in a consistent written form. My instruction was done in French, which I only spoke in school and not at home. When I came here I was completely between languages. It's not unusual for me to run into young people, for example, who have been here for a year and stutter through both their primary language and English because the new language is settling into them in a very obvious way. I came to English at a time when I was not adept enough at French to write creatively in French and did not know how to write in Creole... My writing in English is a consequence of my migration, in the same way that immigrant children speaking to each other in English is a consequence of their migration.²

Danticat ne pouvait éviter d'écrire dans sa troisième langue, acquise dans son adolescence, car l'enseignement reçu en français à l'école primaire n'était pas suffisant pour lui permettre de s'exprimer correctement dans cette langue pratiquée uniquement en salle de classe. Elle a donc poursuivi ses études dans la langue de son pays d'accueil, avec le succès que l'on sait.

² Citation reproduite dans le site Internet de Random House, consulté le 9/03/04.

II. Edwidge Danticat et la littérature haïtienne

La littérature haïtienne a vu le jour au dix-neuvième siècle. Les premiers textes de cette littérature avaient pour but d'encourager les nationaux à lutter avec acharnement en vue de sauvegarder l'indépendance acquise au prix du sang des va-nu-pieds de 1804. Dès ses débuts, la littérature haïtienne est engagée, héroïque, nationale et patriotique. Au début du vingtième siècle, un nouveau courant littéraire s'est concentré sur les us et coutumes de la société haïtienne. Les représentants de cette école sont Frédéric Marcelin, Fernand Hibbert, Justin Lhérisson et Antoine Innocent. Ces auteurs ont mis à nu les mœurs haïtiennes afin d'amener leurs compatriotes à prendre conscience de leur état et à modifier leur comportement. Aujourd'hui encore, la voix de ces auteurs se fait entendre à travers l'œuvre de Danticat. Celle-ci traite de la réalité haïtienne de façon explicite. Ses nouvelles dépeignent de nombreux traits de la société haïtienne. Elle décrit les mœurs haïtiennes, crée des types locaux, critique les luttes intestines et les déboires des Haïtiens en Haïti et à l'étranger. Danticat offre un tableau exact et fidèle du terroir. Elle parle des mauvais traitements dont sont victimes les *restavecs* (enfants affectés aux travaux domestiques sans salaire) en Haïti. L'esclavage auquel sont soumis les *restavecs* a été déjà dénoncé par Justin Lhérisson dans *Zoune chez sa Ninnaine* et par Maurice Sixto dans *Saintannise*.

Danticat évoque la question de l'analphabétisme en Haïti dans sa nouvelle « The Missing Peace ». C'est là un problème épineux qui existe depuis l'émergence de cette nation et dont l'élite intellectuelle ne se soucie guère. L'auteure cite des événements liés au coup d'État, phénomène très fréquent dans

l'histoire d'Haïti. En effet, la plupart des présidents ont été assassinés pendant qu'ils étaient au pouvoir ou renversés avant la fin de leur mandat.

Danticat utilise des créolismes dans ses nouvelles. D'autres auteurs haïtiens emploient des expressions créoles dans des romans dont la langue principale est le français comme *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain. Elle reprend des titres déjà utilisés par d'autres auteurs haïtiens tels que *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain (*The Dew Breaker*) et *Crik? Crac!* de Georges Sylvain. Elle rappelle l'ancienne dénomination d'Haïti *La Perle des Antilles* dans sa nouvelle « Graduation ». Elle dresse un puissant tableau des mauvais traitements des prisonniers politiques en Haïti et de la dictature des Duvalier. Il est indéniable que Danticat appartient au courant littéraire des romanciers réalistes haïtiens. Elle est le pont entre les Haïtiens en Haïti et ceux de la diaspora. Aujourd'hui, on peut lire Danticat comme si on feuilletait les textes de Marcelin, de Roumain, d'Hibbert, d'Innocent, de Lhérisson, de Frankétienne, de Paulette Poujol-Oriol, de Marie Chauvet, de Maurice Sixto, de Gérard Étienne et de Gary Victor.

Deuxième partie

Les théories de Berman, de Bakhtine et le concept d'isotopie de Greimas

I. La théorie de Berman : l'éthique en traduction

Au cours d'un séminaire qui s'est déroulé au début de l'année 1984 dans le cadre du Collège International de Philosophie et qui portait sur la traduction littéraire, Antoine Berman (1984) s'était engagé à procéder à une destruction des théories et des pratiques dominantes de la traduction axées sur le transfert du « sens » et à définir la visée proprement éthique de la traduction. Les théories et les pratiques de la traduction dominantes en Occident sont celles qu'il qualifie d'« ethnocentriques » et d'« hypertextuelles », celles qui ne se préoccupent que du transfert du signifié au détriment de la lettre du texte source. Après avoir effectué un panorama historique de l'ethnocentrisme et de l'hypertextualité en traduction, il prend l'exemple de poètes modernes traducteurs d'autres poètes : Mallarmé, Baudelaire, Valéry, George, Rilke, Pasternak, Celan, Jouve... « Beaucoup – pas tous, pas les plus intègres » (BERMAN, 1984, p. 118), se sont permis des « libertés » avec les textes sources, faisant ainsi œuvre de « création » libre et non pas de traduction, négligeant « le contrat fondamental qui lie une traduction à son original. Ce contrat – certes draconien – interdit tout dépassement de la texture de l'original » (*ibid.*, p. 118).

L'éthique de la traduction serait marquée par la reconnaissance de l'étrangèreté du texte source dans le texte cible. Accueillir l'étranger dans la

langue/culture cible, telle serait l'énergie fondamentale de la traduction, son éthique essentielle, selon Antoine Berman.

Dans notre traduction d'Edwidge Danticat, nous allons nous efforcer de suivre les préceptes de Berman en nous attachant à traduire la lettre du texte source. Mais comment repérer dans ces textes le discours de la lettre de sorte qu'on puisse traduire? Nous nous servirons, pour ce faire, de la théorie de Mikhaïl Bakhtine qui est particulièrement adaptée à l'œuvre de Danticat et du concept d'isotopie élaboré par Algirdas Greimas.

II. La théorie de Bakhtine

1) Le dialogisme

Les théories de Bakhtine s'appuient sur presque tous les aspects de la vie quotidienne. Selon V. Maklin, ami personnel de l'auteur, Bakhtine a tenté d'élaborer une philosophie de l'action discursive propre à chacun des grands genres de discours (juridique, religieux, philosophique, amoureux, etc.) (BARKSKY, 1997, p. 53). Le théoricien s'est intéressé à divers aspects du discours littéraire, notamment aux facteurs socio-historiques. Bakhtine, Medvedev et Volochinov se sont préoccupés de la nature vitale et dynamique de l'interaction humaine qu'ils abordent ainsi par un discours optimalement ouvert, le carnaval ou le roman dialogique. La théorie bakhtinienne ne prétend ni à l'objectivité, ni à la scientificité, mais s'articule plutôt autour de la créativité et de la spontanéité (*ibid.*, p. 54).

Les travaux de Bakhtine permettent de considérer la littérature sous un nouveau jour. Ils permettent au lecteur d'envisager à la fois le rire, le danger, la vitalité, le désir qui sont au cœur même de la littérature. D'après Bakhtine, les romans jouent le rôle de réservoir, absorbant et contenant véritablement l'expérience du monde, tout en demeurant toujours ouverts, disponibles et perméables à toute nouvelle sensation ou combinaison possible. Le concept bakhtinien d'énoncé se rapproche de la *parole* telle qu'elle est définie par Saussure. Mais il s'en distingue en ce sens qu'il est davantage vu comme un phénomène social, historique, concret et « dialogisé ». Chez Bakhtine, l'acte de lecture est comparable à une conversation. Bakhtine s'intéresse peu à l'opinion de

l'un ou de l'autre interlocuteur; l'aspect le plus important du dialogue réside dans son pouvoir de donner naissance à des énoncés imprévus, à des idées et à des opinions n'appartenant en propre à aucun des deux locuteurs, mais qui sont essentiellement le fruit de leur interaction. Appliquée au roman, cette théorie suppose qu'un dialogue complexe s'élabore dans le texte, tout d'abord entre l'auteur et ses personnages, mais aussi par l'entremise des personnages, entre l'auteur et le lecteur. En ce sens, le lecteur devient lui aussi personnage, placé dans une situation particulière, et dont le point de vue éclaire une interaction singulière, de façon également singulière, c'est-à-dire selon le contexte de lecture de l'œuvre. Les chercheurs qui s'intéressent aux éléments socio-historiques des textes trouveront dans la théorie bakhtinienne des outils précieux. L'étude du dialogisme est essentielle à quiconque conçoit la fiction littéraire comme le lieu d'une véritable interaction, presque vivante, existant encore longtemps après l'acte de lecture, et renaissant, sous une forme différente, à chaque nouvelle relecture.

Robert F. Barsky conçoit le dialogisme ainsi :

La théorie bakhtinienne s'oppose fortement à une certaine tendance culturelle qui vise à isoler dans une catégorisation étanche certains types de pratiques discursives, que ce soit dans le but de les consacrer (pour ce qui est des Belles-lettres, par exemple) ou de les condamner (dans le cas de pratiques plus marginales, comme la littérature pornographique). Elle suppose que le discours est un acte ancré dans une situation particulière, qui le conditionne d'une certaine manière, et qu'il se compose de « matériaux » ayant déjà été utilisés par d'autres locuteurs dans d'autres discours; en cela, ses implications sont immenses tant sur le plan esthétique que politique. (BARSKY, 1997, p. 56).

La théorie bakhtinienne tient compte de toutes sortes de discours. Le lecteur est amené à redécouvrir des idées déjà exploitées dans des contextes

différents, mais le but principal consiste à informer, instruire, éduquer, distraire ou convaincre des réalités de la vie.

2) Le champ d'application du dialogisme

Le dialogisme s'applique aux œuvres narratives. Bakhtine s'est consacré essentiellement à l'étude du dialogisme des textes. Selon lui, la poésie est un genre plutôt monologique. Il s'est intéressé au texte littéraire dans la mesure où celui-ci constitue un lieu idéal où toutes les interactions sont possibles et permises. C'est le point commun entre le carnaval, le dialogue et le roman dialogique, qui mettent tous en scène des affrontements parfois violents. Le carnaval est particulièrement l'occasion où les gens oublient leur condition en se travestissant et en jouant un autre rôle social. On y retrouve toujours cette idée de bouleversement des rôles et des statuts sociaux. Dans l'antiquité, les maîtres devenaient esclaves, et les esclaves maîtres.

Tout comme le carnaval, le romanesque est un lieu dangereux, car il renferme une virtualité presque infinie de juxtapositions inattendues, de confrontations potentiellement menaçantes, subversives et surprenantes.

La théorie bakhtinienne s'applique à un genre spécifique et, à l'intérieur de ce genre, à certains auteurs particuliers comme Dostoïevski. Bakhtine n'affirme pas la suprématie d'un genre sur les autres, mais s'intéresse à la communication, à l'interaction possibles à l'intérieur d'un espace idéal, ce qui explique que l'étude de certains types de discours est éliminée *a priori*.

3) L'analyse d'un texte à l'aide du dialogisme

Puisqu'il n'existe pas de méthode bakhtinienne précise pour étudier les textes littéraires, le critique est ainsi forcé d'admettre que l'œuvre n'est pas un engin mécanique que l'on peut monter et démonter à sa guise. Celui-ci élaborera donc sa propre méthode en s'inspirant de notions élaborées par Bakhtine et tentera de l'utiliser de manière à éclairer le texte plutôt qu'à l'objectiver.

La théorie bakhtinienne insiste sur le caractère proprement humain du discours littéraire, lieu ouvert et accessible au monde. Bakhtine ne considère pas que les conventions qui régissent la littérature, qu'elles soient attachées à la forme ou au contenu, en fassent un type de discours privilégié. Il conçoit la littérature comme un lieu permettant de décrire toutes les sensations et toutes les perceptions humaines : les odeurs, les sons, les émotions, l'atmosphère générale qui se dégage d'un lieu ou d'une situation. Le personnage représente l'incarnation d'une voix particulière. Les facteurs psychologiques, ou encore les actions, ne revêtent à ses yeux qu'une importance très limitée, c'est l'existence linguistique qui est véritablement au cœur de sa théorie.

Le dialogisme suppose un dialogue libre et sans contrainte, refusant toute idée de censure, de calcul ou de honte. Une telle interaction permet de comprendre des choses que l'on n'apprend pas dans la réalité quotidienne; elles sont le privilège exclusif de cet état étrange. Selon Bakhtine, le dialogue est une forme de communication basée sur la différence. Deux personnes ne peuvent occuper le même espace au même moment, la situation de chacune d'entre elles étant unique comme le sont leur point de vue, leurs perceptions, etc. En ce sens,

la différence est le lieu même de la relation dialogique, qui doit être mise en mots ou en énoncés, par un créateur qui y exprime sa position, pour pouvoir ensuite être perçue par le lecteur. Le concept de créateur ne renvoie pas à celui d'auteur; le créateur est plutôt celui qui émet un énoncé, auquel d'autres créateurs répondront, élaborant ainsi une interaction dialogique.

Le dialogisme s'apparente à un système philosophique. Il ne permet pas vraiment d'examiner les caractéristiques particulières d'une œuvre donnée, mais se sert plutôt des œuvres littéraires afin de clarifier et d'expliquer ses propres notions, et ne s'applique pas tant à l'étude des textes qu'à celle des discours et de leur contexte. Les aspects formels de l'œuvre littéraire sont donc presque complètement évacués; on ne considère le travail sur la langue et l'utilisation de différents procédés d'écriture que dans la mesure où ils sont porteurs d'idéologie.

III. Le concept d'isotopie d'Algirdas Greimas

Le concept d'isotopie sert à rendre compte de ce qu'est un texte. C'est essentiellement un réseau sémantique d'unités lexicales centrées sur un même thème. Un texte est un tout organique dont l'un des traits réside dans la récurrence d'éléments spécifiques à ce texte. Le concept d'isotopie (du grec *iso* — même et *topos* — lieu) a d'abord été forgé par Algirdas Greimas :

Par isotopie, nous entendons un ensemble redondant de catégories sémantiques qui rend possible la lecture uniforme du récit, telle qu'elle résulte des lectures partielles des énoncés et de la résolution de leurs ambiguïtés qui est guidée par la recherche de la lecture unique.³

De son côté, J.-M. Gouanvic commente le concept d'isotopie du point de vue de la traduction :

Traduire, c'est non pas traduire des unités de sens prises séparément, mais un texte dans sa totalité signifiante. L'analyse sémantique d'un texte doit prendre en charge le réseau de sens spécifique à ce texte. Dès qu'un concept apparaît plus d'une fois dans un texte, il y a thème et isotopie. La caractéristique des concepts récurrents d'un texte est d'être situés dans la polysémie du lexique. Un terme peut appartenir à plus d'une isotopie. Tous les « thèmes » ne sont pas forcément d'égale importance. D'où la nécessité de les évaluer dans la signifiante générale du texte. Traduire un texte, c'est donc traduire les isotopies du texte de sorte que la traduction soit dans une relation d'isomorphie plutôt que d'équivalence avec le texte source (GOUANVIC, 2002, p. 38).

Les notions d'isotopie et de dialogisme constitueront le fil conducteur de notre travail de traduction. Elles vont nous permettre de rendre les trois textes tout en essayant de faire ressortir les images qui découlent de ces deux concepts.

³ Cité par A. Hénault (1993), p. 91.

Comment le dialogisme et le concept d'isotopie peuvent-ils faire bon ménage dans un travail de recherche? Tout d'abord, le dialogisme est une sorte d'enveloppe où l'on retrouve toutes les sensations, toutes les perceptions humaines telles que les odeurs, les émotions, les sons, l'atmosphère générale qui règne dans un lieu ou qui découle d'un événement ou d'une situation donnés. Ensuite, le concept d'isotopie nous aidera à repérer ce qui, dans le texte, retient l'attention du point de vue narratif. Il nous permettra de déterminer les thématiques bakhtiniennes qui structurent l'œuvre de Danticat. En nous appuyant sur ces deux outils, nous allons essayer de faire ressortir à la quatrième partie les principaux traits des trois textes traduits.

Troisième partie

Traduction des trois textes d'Edwidge Danticat

A. « **The Missing Peace** »

www.thecaribbeanwriter.com/volume8/v8p104.html

La paix manquante

Nous étions en train de jouer avec des feuilles en forme de papillons. Christian avançait péniblement des frênes du bâtiment de l'école et se jeta par-dessus le tas. Les feuilles volèrent autour de lui et s'accrochèrent au revers de son uniforme de la sécurité nationale.

—Viens ici voir le soleil se coucher.

Il m'attrapa les jambes et me renversa sur lui. Les tiges se frottaient contre mon menton tandis que j'essayais de m'arracher de sa poigne.

— Est-ce que je ne te fais pas sentir que tu es belle? demanda-t-il.

— Cela n'a pas d'importance.

— Si je te rends belle, alors pourquoi on ne peut pas?

Il a lâché ma taille lorsque je me suis tournée et me suis allongée sur le dos. Le soleil se glissait derrière le Morne Citadelle et l'éclat faisait luire les pierres comme de gros morceaux d'or.

— Tante Nissie a dit que je peux avoir un bébé, dis-je.

— Ne t'occupe pas de ta tante Nissie.

Les feuilles sèches produisaient un grand bruissement tandis qu'il les éparpillait pour retrouver ma main.

— Voudrais-tu me raconter une fois de plus comment tu es devenu boiteux? lui ai-je demandé.

— Si je te le dis, tu me laisseras faire?

— Tu ne le sauras jamais, sauf si tu racontes l'histoire.

— J'étais de service un soir.

Il ferma les yeux comme si les détails n'étaient jamais plus loin qu'un point derrière ses paupières.

— Personne ne m'a dit qu'il y avait eu un coup d'État à Port-au-Prince, donc je portais encore mon uniforme d'Aristide. Certains des gars des camps de jeunesse, ceux qui font la garde avec moi chaque nuit, disent qu'ils ignoraient si j'étais de l'ancien ou du nouveau régime, alors ils ont commencé à tirer des coups de semonce dans la direction de l'uniforme, pas dans ma direction, attention, mais vers mon uniforme.

J'ai fermé les yeux comme il plongeait sa langue dans mon oreille.

— Les tirs arrivaient si rapidement. J'étais si effrayé que j'ai oublié le mot de passe. Alors une des balles m'a atteint à la jambe et m'a rafraîchi la mémoire. J'ai hurlé le mot de passe, et ils ont cessé de me tirer dessus.

Il caressait mes seins de ses doigts.

— Tu te rappelles le mot de passe?

J'acquiesçai.

— Ne l'oublie jamais si tu as des ennuis. Tu entends? Il peut te sauver la vie.

— Je m'en souviens, dis-je.

— C'est quoi?

— Paix.

Une salve de tirs résonnèrent dans l'air.

— Je ferais mieux de rentrer, ai-je dit. Ma tante Nissie doit s'inquiéter.

Il ne fit aucun effort pour se lever, mais il porta ses mains à ses lèvres et m'envoya un baiser.

— Sois prudent ce soir, lui dis-je, en lui faisant au revoir de la main.

— Paix.

J'ai coupé par les champs de cannes à sucre en passant devant une rangée de carcasses de maisons, celles qui avaient été incendiées dans la nuit du coup d'État. Certains des chefs de section sont morts, tandis que d'autres se sont échappés et sont montés dans de petites embarcations à destination de Miami.

Je suis passée en courant devant le cimetière où les agents de sécurité ont enterré les cadavres des partisans de l'ancien régime qu'ils ont arrêtés et exécutés pendant la nuit. Le cimetière était entouré d'une clôture en fil de fer, mais parfois, si on regardait très attentivement, on pouvait remarquer des touffes épaisses de cheveux qui sortaient du sol.

Il y avait un carré de jonquilles rougeâtres sur le sentier derrière le cimetière. En me bouchant le nez, j'en ai arraché quelques tiges du sol et je me suis précipitée jusqu'à ma maison.

— La voilà qui arrive maintenant, la petite salope!

Tante Nissie était assise sur le balcon en train de tresser sept nœuds sur sa corde de sécurité. Elle m'arracha les jonquilles de la main et les jeta par terre.

— Combien de fois *moin* dois te le répéter? Ces choses poussent avec du sang sur elles. Elles sont censées être jaunes, ne le sais-tu pas?

En retirant une feuille accrochée à mes cheveux, elle m'a tapé l'épaule et m'a poussée à l'intérieur. Elle se dirigea vers la table et commença à manger le riz aux pois qu'elle avait préparé pour le dîner.

— Quelqu'un a loué la maison jaune, dit-elle, et des morceaux de pois écrasés étaient en train de bouger entre ses dents.

— Je veux que tu lui apportes du fil et des aiguilles.

J'ai séparé les rideaux en deux, espérant jeter un coup d'œil sur la maison jaune au bas de la rue. Il y avait de nouveaux rideaux noirs à toutes les fenêtres. Je ne pouvais pas voir à l'intérieur.

Tante Nissie introduisit sa main dans sa poche et me flanqua une barre de savon parfumé dans la main.

— Porte tes habits du dimanche. Mademoiselle Gallant est une femme bien élevée. Elle est née à New York. Ce sont simplement ses parents qui étaient haïtiens.

Elle me remit une boîte d'allumettes remplie d'aiguilles et de fil au seuil de la porte.

— Demande-lui son opinion au sujet des jeunes filles qui roulent dans la boue avec des gendarmes rusés. Demande-lui s'il est honorable pour une demoiselle de cracher aussi loin que n'importe quel homme. Demande-lui si tu ne peux pas tomber enceinte et avoir des enfants des criminels une fois que tu commences à te vautrer dans la boue avec ces *Tontons Macoutes*. Je pense que tu

crois que j'ai inventé toutes ces choses rien que pour me provoquer des maux de tête.

Elle leva son pied et déposa son talon sur mes sandales. J'ai crié d'une voix aiguë et j'ai retiré mes orteils.

— Voilà exactement où tes orteils auraient dû être.

La dame regarda à travers la porte d'entrée devant après mon premier coup.

— Mademoiselle Gallant?

— Comment sais-tu mon nom?

— Ma tante Nissie m'a envoyée. C'est la propriétaire de cette maison.

— Entre donc.

Elle portait une paire de jeans américains bleu ciel.

— Il semble que ta tante t'a donné beaucoup d'ennuis, dit-elle, en jetant un coup d'œil sur mon ensemble.

Le plancher était couvert de morceaux de tissus carrés rassemblés pour servir de rembourrage dans un matelas ou un oreiller.

— Je m'appelle Émilie, dit-elle, dans un accent créole très prononcé.

— Et toi?

— Lamort.

— Comme c'est effrayant! On te nomme la mort!

— Ma mère est morte lorsque je suis née. Je pense que ma tante Nissie était très fâchée contre moi à cause de cela.

— Elle aurait dû te donner le nom de ta mère.

Je lui remis la boîte.

— Veux-tu une tasse de thé?

— *Oui, Madame.*

Elle versa un peu d'eau dans une bouilloire et la déposa sur les charbons dans le coin. Elle plaça une boîte de biscuits devant moi.

— C'est incroyable les choses qui se passent dans ce pays, dit-elle. J'étais en ville avant de venir ici. Elle ressemble à une zone de guerre avec des corps incendiés, des cadavres déchiquetés, toutes sortes d'atrocités.

Elle versa le thé dans deux tasses fleuries et m'en donna une.

— Êtes-vous journaliste?

— Je suis institutrice. J'enseigne dans une école primaire à New York.

— Vous êtes en vacances?

— Je cherche quelqu'un.

— De l'ancien ou du nouveau régime?

Elle donna l'impression qu'elle n'était pas sûre de pouvoir me faire confiance.

— Le seul régime auquel je crois est celui de Dieu. Ta tante m'a demandé de dire cela à quiconque y serait intéressé.

— Je ne suis pas intéressée de cette façon, dis-je. Je pensais que vous pourriez être une espionne. J'ai un ami qui dit qu'on peut obtenir beaucoup d'argent en espionnant les partisans de l'ancien régime. Je pense que je pourrais faire ça. Il le fait parfois en fin de semaine. On vous envoie à tous ces endroits où les gens pourraient être en train de se cacher.

— Tu voudrais être *Tonton Macoute*?

Ses pupilles étaient d'un rouge vif. On dirait qu'elle était née avec de fines flammes dans ses yeux.

— On ne les appelle plus de ce nom, ai-je expliqué. Ce sont des volontaires de la sécurité nationale.

— Ne sont-ils pas comme des croque-mitaines? Ils errent la nuit et font peur aux vilains enfants qui ne se sont pas brossé les dents ou qui n'ont pas mangé leurs légumes. C'est ce que ma mère me racontait lorsque j'étais petite fille. Elle ne m'a jamais dit qu'ils pouvaient tuer, non seulement les enfants, mais les adultes aussi.

— Ce ne sont pas tous des tueurs. Pas ceux du Corps juvénile en tout cas. Mon ami Christian en fait partie seulement puisque son père et sa mère n'ont pas d'emploi et qu'il doit les aider. C'est pourquoi beaucoup d'enfants s'engagent. Les écoles sont fermées et il n'y a rien d'autre à faire.

— Donc, tu es l'un d'eux?

— On n'engage pas des filles. Autrement, je m'y engagerais probablement. On y gagne dix dollars par mois.

— Es-tu un peu instruite?

— Chaque fois qu'on change de régime, les écoles ferment leurs portes pendant une année. Je sais lire et écrire un peu.

Elle tint la boîte de biscuits devant moi. J'en ai pris quelques-uns dans ma main, mais elle garda encore la boîte là.

— Peux-tu lire cela? demanda-t-elle en montrant du doigt une ligne de lettres rouges.

— Je ne sais pas lire l'anglais.

— Ce n'est pas de l'anglais, dit-elle.

— Ce sont des biscuits français. Cela se lit *La Petite Écolière*.

Je suis restée bouche bée, couverte de honte.

— Je n'avais pas l'intention de te gêner, dit-elle.

— Je ne suis ici pour déranger personne. Je ne fais que chercher ma mère.

Je ne sais pas si je peux te faire confiance, mais on m'avait dit que l'argent peut tout acheter ici. Je paierais beaucoup d'argent pour avoir de ses nouvelles.

— Je m'en fiche de toute manière. Qu'il s'agisse de l'ancien ou du nouveau régime! Je ne veux pas mourir tout simplement.

— Ma mère était de l'ancien régime. Elle a collecté beaucoup d'argent pour la campagne de *Lavalas*, La Grande Avalanche, à New York. Lorsque Aristide remporta les élections, elle a décroché un poste à la Condition féminine et s'est installée ici.

Les flammes dans ses yeux se ravivaient tandis qu'elle parlait.

— Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis le coup d'État. Je sais que même si elle était en train de se cacher, elle essaierait d'entrer en communication avec moi d'une manière ou d'une autre. Je n'ai eu aucune nouvelle pendant deux semaines entières. J'ai parlé à des gens à Port-au-Prince. Ils pensent qu'elle était ici dans la nuit du coup d'État. Elle avait un projet pour un hôpital et elle tenait des réunions à ce sujet avec quelques chefs de section.

— Êtes-vous sûre qu'elle était ici cette nuit-là?

— Je ne suis sûre de rien. Voilà pourquoi je suis venue. Si tu es capable de m'aider, je te payerai deux cents dollars.

Une salve de tirs foudroyants résonnèrent dans la nuit.

— J'ai entendu qu'il y a un site de fosses communes. Le connais-tu?

Je fis oui de la tête.

— Peux-tu m'y conduire? Je veux le voir.

— Maintenant?

— Oui, maintenant.

Elle tira une liasse de billets de banque de sa bourse et déposa cinq billets de vingt dollars sur la table.

— J'en ai encore plus, dit-elle.

Elle introduisit sa main dans sa bourse et sortit une enveloppe pleine de photos. J'ai passé les doigts sur le vernis qui montrait sa mère sous toutes sortes de poses souriantes. C'était une femme brune, efflanquée aux cheveux noirs et brillants avec de longues boucles en spirale.

— Je ne l'ai jamais vue, ai-je admis.

— Il se peut qu'elle soit arrivée ici dans la soirée et que le coup d'État ait eu lieu au milieu de la nuit.

— Il y avait quelques incendies cette nuit-là. Certains des anciens chefs de section sont morts dans les incendies.

— A-t-on trouvé des femmes?

— On n'a pas trouvé de cadavres. En tout cas, il n'y pas eu de funérailles.

J'entendais les pas retentissants de tante Nissie avant même qu'elle n'ait atteint la porte.

— Si tu veux l'argent, dit-elle, entre dans la chambre d'à côté et restes-y jusqu'à ce que je vienne te chercher.

Tante Nissie frappa à la porte une fois et, ensuite, une deuxième fois. Je me suis précipitée dans la chambre à coucher et j'ai verrouillé la porte derrière moi. Je me suis assise sur le drap mauve dont Émilie avait couvert le lit, et je me suis demandée si je devais rester ou m'enfuir. Il y avait beaucoup de morceaux de tissus alignés sur le plancher de la chambre à coucher, comme une sorte de labyrinthe en mosaïque.

— Merci de m'avoir envoyé les aiguilles, dit Émilie. Je croyais les avoir emballées, mais je me suis rendu compte que j'ai oublié.

— *Vie je moin yo.* Mes vieux yeux ne sont plus comme avant, dit tante Nissie de la voix humble et timide qu'elle réservait aux prières et aux inconnus.

— Veuillez dire à ma nièce de rentrer tout de suite. Sa nourriture se refroidit et c'est le couvre-feu.

— Je suis désolée, mais elle n'est pas ici, répondit Émilie. Elle est passée avec les aiguilles, mais elle m'a dit qu'elle devait courir à un rendez-vous.

— Eh bien, *merde*, jura tante Nissie d'une voix douce.

— Je pense qu'elle est avec ce gars.

— La façon dont elle était vêtue me laisse croire qu'elle avait un rendez-vous très important.

— Désolée, je vous ai fait de la peine.

Elle verrouilla la porte après le départ de tante Nissie.

— Il est possible que tu reçoives une petite raclée en arrivant à la maison,
ajouta Émilie.

Elle tira une lampe de poche de son tiroir avec son passeport.

— À quoi servent tous ces petits morceaux de tissus? ai-je demandé.

— Cela est censé être une couverture piquée, dit-elle. Mama fabriquait des
couvertures piquées.

Elle souleva un morceau de dentelle blanche au-dessus de sa tête.

— C'est une partie de la robe de mariage de Mama.

En saisissant un morceau de tissu éponge rose, elle dit :

— C'est une vieille bavette d'enfant.

Elle tendit le bras pour prendre une robe mauve et l'appuya sur sa poitrine.

— Je vais ensevelir Mama avec cela. On n'a jamais tort d'être prêt.

Des larmes commençaient à lui voiler les yeux.

— Parfois le cimetière est surveillé la nuit, l'ai-je avertie.

Elle n'avait pas l'air de m'entendre.

— J'ai un passeport américain, devrais-je le prendre?

— Les balles ne savent pas faire de différence.

— Chut! Elle posa ses mains sur mon épaule. Quel âge as-tu en tout cas?

— Quinze ans.

— Tu en as trop vu.

Nous avons marché tout au long du monticule derrière la maison et pris des raccourcis à travers quelques jardins. Il nous fallait simplement faire attention aux uniformes. Les voisins ne nous tireraient pas dessus. Ils ne prendraient jamais le risque de tirer au hasard parce qu'ils pourraient atteindre un membre de la patrouille de nuit.

— J'ai eu des rêves horribles, chuchota-t-elle.

— J'ai vu Mama s'effondrer sous quelque chose. Elle continuait à crier.

Sa voix devint de plus en plus forte jusqu'à ce que j'entende clairement qu'elle était en train d'appeler mon nom.

Quelques balles résonnèrent au loin, comme des signaux des agents qui n'avaient pas d'autres moyens de communiquer entre eux.

— Je la rappelle, mais elle continue à s'éloigner de plus en plus vers le bas.

Elle me fait toujours signe de m'éloigner et de ne pas m'approcher d'elle. Je peux toujours sentir la présence de Mama dans la chambre lorsque je me réveille du rêve. C'est jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans cet arrière-plan mauve. Elle ne fait que disparaître dans quelque chose de mauve. Le mauve, dit-elle, était la couleur préférée de Mama.

Nous avons gravi la colline menant au cimetière et nous sommes restées debout à côté du parterre de jonquilles derrière la clôture. Les champs de cannes à sucre exhalaient à nos narines l'odeur infecte habituelle de la chair en putréfaction.

— Qui diable est là?

J'ai pensé qu'elle a cessé de respirer quand cette voix se fit entendre dans l'air de la nuit.

— Je suis américaine! dit-elle, dans un créole essoufflé. Elle exhiba son passeport et le leva vers une lampe de poche aveuglante. Le soldat éloigna la lampe de nos visages. Il lui prit son passeport et le feuilleta rapidement. Il était de haute taille, efflanqué et semblait n'avoir que seize ans à peine.

— Que faites-vous ici? a-t-il demandé en lui remettant le passeport. C'est le couvre-feu.

— Je ne me sentais pas bien, dit-elle. Donc, j'ai demandé à cette demoiselle d'aller se promener avec moi.

Je ne me rendais pas compte qu'il y avait d'autres soldats avec lui jusqu'à ce qu'un peloton prît le chemin du champ. Ils traînaient des corps trempés de sang à travers les champs.

— Tu ne vois rien, répéta le soldat en me tournant la tête d'une gifle dans l'autre direction.

Elle leva son bras comme pour le frapper, mais il fit tomber sa main d'un coup de poing.

— Tu n'as rien vu! s'écria-t-il. Répète après moi. Tu n'as rien vu.

— Je n'ai rien vu, ai-je répété, regrettant de ne m'être pas précipitée vers tante Nissie lorsqu'elle était venue me chercher.

— J'ai beaucoup vu, lui répliqua-t-elle violemment.

— La paix, dis-je.

— J'ai vu des lâches qui tuent leur propre peuple, elle frappa son poing contre son insigne.

— La paix.

Il frappa son fusil contre son épaule. Elle trébucha et se renversa en s'écroulant sur le parterre de jonquilles derrière nous.

— Paix! ai-je crié à tue-tête.

Il pointa son fusil à la tête de la dame et fit feu, mais, en tout cas, elle avait encore une main pour toucher son oreille afin de voir si elle était encore là.

Les yeux de Christian croisaient les miens tandis qu'il aidait à transporter un cadavre au champ.

— On a changé le mot de passe, chuchota-t-il.

J'ai aidé Émilie à se mettre debout. Nous ne nous sommes rien dit. Son visage était baigné de larmes lorsque nous passions à côté des soldats en descendant de la colline.

Lorsque nous arrivâmes à la maison, elle prit la robe mauve de sa mère et la déposa sur son épaule.

— Je vais assembler tout cela ce soir, en parlant des morceaux sur le plancher.

Elle prit une aiguille dans la boîte d'allumettes de tante Nissie.

— Je ferais mieux de rentrer à la maison maintenant, dis-je, regardant l'argent encore étalé sur la table.

— Je te prie de rester. Je te paierai davantage demain.

Ses doigts bougeaient rapidement tandis qu'elle commençait à coudre les morceaux.

— Comment s'appelait ta mère? interrogea-t-elle.

— Naomi, répondis-je.

— On aurait dû te donner ce nom-là au lieu de celui que tu portes. Ta mère était-elle jolie?

— Je ne sais pas. Elle n'a jamais pris de photos. Je ne la vois qu'à travers le visage de tante Nissie et je ne la trouve pas belle.

Je m'appuyai contre son épaule et le son de sa voix me berça jusqu'à m'endormir.

Elle avait presque terminé des morceaux de la couverture piquée quand je me suis réveillée.

— Je suis enfin devenue femme hier soir, dit-elle.

J'ai essayé d'enlever les traces de sommeil de mes yeux.

Sa voix était accablée de plus de douleur que de lassitude.

— Je pense que j'ai perdu ma mère, dit-elle, et tous mes autres rêves.

Elle ramassa l'argent de la table et ajouta le reste de sa bourse. Elle pressa l'argent dans ma main. Mal ajustés, les morceaux de tissus étaient en train de se découdre autour d'elle.

Au dehors, le soleil commençait à se lever derrière la maison.

Tante Nissie serait probablement en train d'attendre à la maison avec sa corde de sécurité pour me fouetter. Je ne me souciais pas tant qu'elle me frappait ou m'injuriait, mais j'allais insister pour qu'elle commence à m'appeler d'un autre nom. Naomi, peut-être. Le son de ce nom me plaisait.

B. « Graduation »

La remise des diplômes

Les applaudissements montèrent en un cri de tonnerre. Les projecteurs étaient presque aveuglants lorsque j'ai pénétré dans l'auditorium bondé. Je me suis approchée de la petite rangée propre de sièges sur le podium.

— Mamam! ai-je chuchoté à l'esprit et à l'âme de ma mère que je portais dans mon cœur.

— Je suis vraiment très fière de toi et de Papa.

Les clip clap clap atteignirent le volume ambiant maximal, me rappelant l'averse d'Haïti qui battait en cadence sur la toiture métallique de ma maison et celles des autres maisons des alentours. J'avais l'habitude de m'endormir en dodelinant de la tête à la vibration de la pluie qui tombait violemment sur ma toiture. Je ne me suis jamais sentie aussi sereine en faisant quelque chose d'autre.

J'ai pris place à côté de deux autres adolescentes bien habillées. Leurs toques et leurs toges de satin brillaient comme des pièces d'argent bien brunies et décorées officiellement de la grosse tête du président à vie ou du président perpétuel. J'étais heureuse de savoir que les miennes ressemblaient exactement aux leurs.

— À présent, Mesdames et Messieurs, dit notre directeur, en se tournant rapidement pour se tenir devant moi, aujourd'hui, c'est avec beaucoup de plaisir que je vous présente les lauréates de la promotion finissante de cette année. Tout

d'abord, le porte-parole de la promotion dont vous aurez bientôt le plaisir d'entendre le discours rempli d'inspiration, Mademoiselle Laperle Des Antilles.

Mon cœur palpitait si fort que je pouvais l'entendre et, si je le voulais, danser à son rythme. J'aurais bien voulu danser, danser ailleurs sur un char bleu et rouge des festivités carnavalesques, agiter mes mains et sourire allègrement à un groupe de spectateurs qui ressentiraient autant de joie de vivre que moi. Au contraire, j'étais dans un auditorium chaud et bondé, accablée de mon amertume. C'était une amertume comme celle qui est produite par la canne à sucre verte et sauvage, pareille à celle qui remplit le noyau d'une mangue verte, cueillie accidentellement à l'aide d'une pierre d'une montagne aride.

Les projecteurs devinrent insupportablement aveuglants. Alors que je m'efforçais de lever les pieds pour me transporter sur le podium afin de pouvoir déclamer mon discours d'adieu répété maintes fois, je ne pouvais pas bouger.

— Mamam! suppliai-je, donne-moi la force.

Je me suis sentie plus clouée au sol que jamais, comme si un énorme panier fait par de petites mains brunes, affamées et calcinées, m'était tombé dessus et m'avait engloutie.

— Papa, je t'en prie, aide-moi, suppliai-je.

Aussitôt que les mots sortirent de ma bouche, j'ai vu du sang au-devant de moi. Il était aussi rouge que celui qui sortait du cou des coqs lorsque Papa les égorgeait. Des images lançaient des étincelles de toutes sortes de couleurs brillantes autour de moi. Peu après, des images planaient dans l'air devant moi. Une jeune femme qui collaborait à un petit journal et qui rédigeait des nouvelles

symboliques sur la liberté et la justice était nue dans une petite chambre obscure, puante, où des blattes, des souris et des rats se promenaient librement. Elle était suspendue par les poignets et du sang jaillissait de son cou.

Ses cheveux – noirs, vigoureux et beaux – étaient rasés et couvraient des morceaux de pain et de fromage pourri sur le plancher infect. Toutes les minutes, elle était bafouée et brûlée à la cigarette.

— Dis quelque chose maintenant!

— Critique ton leader maintenant!

— Parle-moi de notre maladresse au pouvoir!

Sa langue tomba et elle demanda pitié et de l'eau – de la miséricorde, mais d'abord, de l'eau. Chaque supplication était suivie d'une entaille lente et atroce d'un fouet aux lames de rasoir. Du sang coulait jusqu'à ce que des morceaux de pain sur le plancher en soient imbibés.

— Votre enfant est ici! Ici ... en train d'observer! Nous vous aurons tous. Nous mangerons toute votre génération. L'une... L'une... L'une après l'autre.

J'ai prié dans mon cœur : Dieu, je te prie de laisser mourir Mamam. Elle ne m'a pas reconnue, autrement elle aurait lu cette prière sur mon visage.

Mamam, Mamam, je t'en prie, meurs.

Le panier fut levé momentanément, mais je n'ai rien vu d'autre que son visage qui était suspendu lâchement, ruisselant de sang. Elle soufflait le sang de ses lèvres avec des respirations silencieuses et désespérées.

Mamam, Mamam, trépassé, je t'en prie.

Je n'ai rien vu jusqu'à ce que mon visage devînt mouillé, aussi mouillé et froid que les pieds des cultivateurs haïtiens pauvres qui n'ont jamais eu rien d'autre que de l'air sec entre eux et le sol brun. L'eau couvrait mon visage. J'avais l'impression de rendre mes derniers soupirs. Je n'avais aucune raison de continuer, aucune raison de parcourir ces quelques derniers mètres à la plage. Mamam est morte la semaine dernière.

Nous nous sommes enfuis. Papa est tombé à la mer de la petite embarcation de fortune que nous avons prise en Haïti. Nous l'avons perdu à cause de l'immensité de l'océan.

Un homme à bord du bateau s'écria : « Nous ne donnerons jamais toutes les vies dans ce bateau pour une seule âme qui est déjà perdue de toute façon ».

Il n'a même pas connu mon père.

— Un décès au cours d'une traversée est un succès éclatant, répéta un autre.

— Remercions les dieux.

Ils remercièrent les dieux avec joie.

Mon visage était encore mouillé lorsqu'ils m'ont mise dans une cellule immonde avec deux lits en métal et six codétenus. Nous irons au tribunal dans un mois.

Personne ne m'a donné un coup de coude ou m'a dit de me lever. Peut-être ne pouvaient-ils plus me voir enterrée dans ma douleur, paralysée sur leur scène à ma propre cérémonie de remise des diplômes du secondaire. Des

jaillissaient de mes yeux. Mon cœur battait plus fort que jamais auparavant dans ma vie entière. Je voulais que mes parents soient là avec moi.

Je me suis rendue au tribunal sentant l'odeur de la nourriture couleur avocat qu'on a servie la veille. J'étais si mince que ma peau noire formait des poches sur mes os. Après un mois dans les cellules, des hommes qui sont aussi venus à la cour, avaient des seins plus gros que les miens.

Quelqu'un habillé d'un costume bleu marine, portant une valise noire, a dit d'une voix professionnelle : «Ces Haïtiens ne peuvent pas retourner en Haïti .» — Pourquoi ne pouvez-vous ou ne voulez-vous pas y retourner ? me demanda le juge.

— N'aimez-vous pas votre pays natal? Comment quelqu'un peut-il se réclamer d'un certain attachement à la race humaine s'il n'a aucune fierté à l'égard du pays qui a engendré ses ancêtres?

— Je n'aime aucun pays – pour le meilleur ou pour le pire – plus que j'aime mon propre pays. C'est un pays pauvre et opprimé, mais c'est mon pays. Je suis ici dans votre pays parce que les gens de mon propre pays m'arracheraient les poils de la peau et me poignarderaient avec du feu simplement parce que ma famille a élevé la voix contre la corruption, les vols et les meurtres.

Personne n'a pu traduire mes mots dans la langue du juge. Je savais qu'il ne les a ni entendus ni compris. Il n'a voulu ni m'entendre, ni me comprendre.

Il y avait des gens autour de nous – des jaunes, des rouges et presque beiges. Ils faisaient semblant qu'ils n'étaient pas remplis d'un ardent désir de raconter des événements où se sont perpétrés des exécutions légales et des

sacrifices humains. Cependant, ils sont partis avec des petites cartes vertes, carrées en plastique.

Je suis tombée sur mes genoux, désespérée et abattue. J'ai plaidé dans mon créole : « S'il vous plaît, permettez-moi de rester. S'il vous plaît, préservez-moi, donnez-moi un asile, protégez-moi, gardez-moi, sécurisez-moi, entourez-moi, enfermez-moi, hébergez-moi. »

J'ai poussé des soupirs au juge.

— Votre honneur! Veuillez montrer un peu de bienséance envers moi, je vous en supplie. Venez à mon secours. Sauvez ma vie. On va me tuer. Aussitôt que je remettrai les pieds sur mon sol, ils m'égorgeront.

— Ils vont me couper en de minuscules morceaux et leurs chiens se délecteront de ma chair. Ils me décapiteront et me regarderont dans les yeux silencieux où ils finiront par trouver de la faiblesse et de la honte. Ils me feront sucer mon propre sang à travers les pailles de mes entrailles. Quiconque n'a jamais élevé la voix boira de mon sang.

— Personne ne dira rien. Personne ne saura. Ceux-là qui savent vivront seulement s'ils restent en silence. Je vous en supplie, donnez-moi ce document. Permettez-moi de rester. Sauvez-moi.

Je n'ai reçu aucun papier. Je suis retournée en prison comme j'y étais venue.

Des voix douces sortaient du panier qui me tendait un piège.

— Qu’avec tant de fierté ...au crépuscule ... contempler l’éclat des étoiles brillantes à travers la nuit.

Alors on éleva des bannières sur le pays des hommes libres et sur la patrie des braves. N’ai-je pas été assez brave?

Un pasteur entra dans le cachot et pria pour moi. J’imaginai que c’était soit la veille du jour de ma mort, soit de ma déportation. J’ai pleuré et vomi tout le temps, mais personne n’est venu m’aider. En fin de compte, le monsieur avec sa Bible est arrivé. Était-ce le premier des derniers sacrements? Il m’a demandé de tout confesser à Dieu.

— Écoute, Seigneur, je te confesse tout, ai-je dit.

— Je hais cette terre et tout le monde dessus. Je déteste même ce religieux que tu m’as envoyé, parce que je sais que si tu lui trouves un trône où régner, il deviendra méchant. Je hais tout, tout le monde et même toi parce que tu es méchant d’avoir permis aux gens de devenir pervers.

Je confessai que j’ai voulu aller n’importe où Mamam et Papa étaient.

Que ce soit au-dessus ou au-dessous de moi, ils ne pourraient pas probablement voir toute la méchanceté que moi je suis obligée de voir.

Quelqu’un a pris la parole. J’ai entendu à peine une voix familière, mais j’ai reconnu les mots. Ils encourageaient l’amour de soi, la fierté, le contentement, la satisfaction. Mon discours d’adieux était rempli de ces mêmes mots, exactement.

Le pasteur m’amena chez lui; il avait beaucoup d’espace. Il hébergea trois hommes et deux femmes en plus de moi. Mes genoux n’ont pas craqué et je n’ai pas vomi. Peu après, je pouvais recommencer à marcher.

Je suis allée à l'école et je l'ai aimée, particulièrement les cours d'anglais. Les phrases résonnaient comme des chansons remplies de notes créées par le bruit de petits cailloux tombant sur de grosses pierres dans des cours d'eau clairs comme du cristal.

J'ai aimé l'école et j'ai vraiment savouré les déjeuners de poulet. D'autres enfants disaient : cela pue. Parfois, je mourais de faim et je ne mangeais pas le déjeuner de sorte qu'ils ne s'aperçoivent que, dans mon pays, ce serait comme la fête du Jour de l'An.

Les enfants m'ont battue et m'ont injuriée; ils se sont moqués de ma robe, de mon discours, de mon corps, de mes cheveux, de mon haïtienneté. J'ai reçu des raclées spéciales du fait que je suis haïtienne. Parfois, comme Mamam, j'ai saigné. Comme Papa, ma dignité humaine s'est noyée dans des eaux salées. Des applaudissements ne résonnaient qu'avec de l'amertume. Le bonheur, l'orgueil et l'amour étaient tout ce qui allait à la dérive à côté de ma tombe. Remise des diplômes, remise des diplômes — quelqu'un chuchota combien ce pas était important. J'étais fière. Je parlais un bon anglais; des élèves ne me battaient plus. Je portais de bons vêtements, je rendais mes cheveux souples et je travaillais aussi. J'avais plus d'argent que j'en avais besoin. Comme j'ai dû m'américaniser! Un éclat de rire résonna autour de moi. Américanisée? Moi? La propagatrice du sida, le zombie, la bête du vaudou, l'emprisonnée, le sans-logis, la misérable, la méprisée, l'épouvantail, la ridiculisée? Et américanisée aussi? Cela n'était qu'un rêve.

— Ce jour, a annoncé le directeur, est une étape importante dans la vie de vous toutes. Pendant que vous êtes assises ici, vous devriez être en train de penser combien vous avez travaillé dur pour arriver où vous êtes maintenant. Naturellement, vous auriez dû revivre certaines parties de votre vie encore courte qui ont été les plus difficiles pour vous d'une manière ou d'une autre.

— Chérissez ce moment dans la perspective de sa grandeur et de son importance dans le plan de votre vie. Vous venez de commencer. Les moments les plus doux de la vie demeurent encore devant vous.

— Accomplissez-le comme vous avez fait aujourd'hui, ce grand et merveilleux jour. Un jour qui sera plus brillant et merveilleux si vous toutes, les diplômées, sortez d'ici avec toutes les intentions de changer la pire des choses que vous avez vécues dans votre vie de sorte que les générations futures vivent afin de profiter des changements que vous aurez accomplis. Rappelez-vous que ceux qui savent où ils vont et qui se souviennent d'où ils viennent ne peuvent ni se perdre ni être arrêtés.

Les applaudissements devinrent de plus en plus retentissants jusqu'à ce que je me rendisse compte qu'ils soulevaient le toit un peu plus haut. Les cadavres se levèrent aussi. Dans une grande vague à l'unisson, une chansonnette tendre a fait tinter mes oreilles.

D'un geste de fierté, je suis sortie accompagnée des autres membres de ma promotion.

C) « Seven »

The New Yorker, 1^{er} octobre 2001, pp. 88 à 97.

Sept

Le mois prochain, ça ferait sept ans qu'il avait vu sa femme pour la dernière fois. Sept, nombre qu'il méprisait, mais il avait découvert que c'était un repère utile. Il y avait sept jours entre les paies, sept heures, sans compter le déjeuner, passées chaque jour à son travail diurne, sept à son travail nocturne. Sept était le dernier chiffre de son âge — trente-sept. Et maintenant, il restait sept heures avant l'arrivée de sa femme. Peut-être plus, si elle devait attendre ses bagages et, ensuite, faire la queue longtemps à l'immigration et traverser les douanes pour le chercher dans la foule des visages accueillants de l'autre côté des portes coulissantes à J.F.K. C'est-à-dire que si le vol de Port-au-Prince n'était pas trop retardé, comme c'était souvent le cas, ou carrément annulé.

Il partageait, avec deux autres hommes, un appartement au sous-sol d'une maison à *East Flatbush*, à Brooklyn. Pour préparer les retrouvailles, il avait nettoyé sa chambre. Il avait jeté des chemises de rayonne cerise qu'il savait qu'elle détesterait. Ensuite, il avait grimpé les escaliers fendus jusqu'au premier étage pour annoncer à la propriétaire que sa femme arrive. Sa propriétaire était haïtienne aussi, une comptable qui travaillait à son propre compte.

— Je n'ai pas de problème avec la venue de votre femme, lui avait-elle dit. Elle était en train de faire chauffer au micro-ondes un dessert congelé.

— J'espère seulement qu'elle est propre.

— Elle est propre, dit-il.

La cuisine était l'unique pièce de la partie principale de la maison qu'il ait jamais vue. Elle était impeccable et la vaisselle était rangée soigneusement dans des meubles en verre. Elle sentait l'odeur d'un purificateur d'air à parfum de pin.

— L'avez-vous dit aux hommes? demanda-t-elle.

Elle ouvrit le four à micro-ondes et en sortit deux petites assiettes en plastique avec quelque chose qui ressemblait vaguement à un gâteau aux fraises.

— Je les ai avertis, répondit-il.

Il attendait qu'elle lui annonce une augmentation des loyers.

Elle avait été d'accord pour louer la chambre à une personne — pas à deux — à un homme qu'elle avait probablement pris pour un célibataire.

— Je ne sais pas si je puis continuer cet arrangement si chacun amène sa femme, dit-elle.

Il ne pouvait pas parler au nom des deux autres hommes. Michel et Dany étaient mariés eux aussi, mais il n'avait aucune idée si ou quand leurs femmes les rejoindraient.

— Une femme qui habite avec trois hommes au sous-sol, dit la propriétaire. Votre épouse sera peut-être mal à l'aise.

Il voulait lui dire que ce n'était pas à elle de décider si sa femme était bien à son aise. Mais il s'était préparé à cela aussi, à quelques remarques désagréables au sujet de sa femme. En réalité, il était là autant pour aviser qu'il cherchait un appartement que pour annoncer que sa femme allait arriver. Aussitôt qu'il en aura trouvé un, il déménagera.

— D'accord, alors, dit-elle, en ouvrant son tiroir d'argenterie. Rappelez-vous, tout mois commencé est dû en entier.

— Merci beaucoup, *Madame*, dit-il.

Tandis qu'il descendait l'escalier, il avait regretté de l'avoir traitée de Madame. Pourquoi s'était-il comporté comme un serviteur qui avait été congédié? C'était un de ces trucs de classe acquis dans son pays dont il n'arrivait pas à se défaire. D'autre part, s'il s'était adressé à la dame respectueusement, ce n'était pas parce qu'elle était soi-disant de la haute classe ou parce qu'elle parlait français (bien que jamais à lui) ou même parce qu'après cinq ans dans la même chambre, il continuait à payer encore trois cent cinquante dollars par mois. S'il s'était adressé à elle poliment ce jour-là, c'était parce qu'il était en train de consentir un sacrifice pour sa femme.

Après sa conversation avec la propriétaire, il décida d'avoir un dialogue plus approfondi avec les hommes qui occupaient les deux autres chambres au sous-sol. La veille du jour où son épouse devait arriver, il se rendit à la cuisine pour les voir. Le fait qu'ils ne portent que des boxers blancs plutôt légers, transparents, trébuchant les yeux brouillés, le préoccupa.

— Vous comprenez, c'est une femme, leur dit-il. Il n'était pas inquiet, elle ne serait tentée — ils n'avaient que la peau et les os, mais si elle était encore aussi sensible que dans son souvenir, leur quasi-nudité pourrait la gêner.

Ces messieurs ont compris.

— Si c'était ma femme, dit Michel, j'éprouverais le même sentiment.

Dany a simplement acquiescé.

Ils avaient des robes de chambre, déclara Michel après quelques instants. Ils les porteraient.

Ils n'avaient pas de robes de chambre — tous les trois hommes le savaient — mais Michel en achèterait par respect pour l'épouse. Michel, quarante ans, l'aîné des trois, lui avait conseillé de nettoyer sa chambre complètement — d'acheter des roses de soie, certains imprimés décoratifs pour les murs (pas de filles nues) et de l'encens à la vanille, qui serait plus plaisant que les purificateurs d'air que la femme à l'étage aimait tant.

Dany lui a dit que leurs soirées au dehors ensemble allaient lui manquer. Par le passé, ils allaient souvent danser au Rendez-vous qui était maintenant la boîte de nuit Cenegal. Mais ils n'y étaient pas allés beaucoup depuis que l'endroit était devenu célèbre — Abner Louima y avait été arrêté, puis battu et sodomisé à un poste de police avoisinant.

Il a demandé à Dany de ne plus mentionner ces nuits passées au dehors. Sa femme ne devait pas savoir s'il avait jamais fait autre chose que de travailler à ses *jobs* — en tant que concierge de jour au Collège Medgar Evers et de nuit à King's County Hospital. Et il n'allait pas lui parler de ces femmes qui l'avaient accompagné occasionnellement à la maison aux petites heures. Ces femmes, la plupart d'entre elles avaient des maris, des copains, des fiancés et des amants dans d'autres parties du monde, elles n'avaient jamais beaucoup d'importance pour lui de toute façon.

Michel, qui était devenu un ministre laïc à une petite église baptiste près du Rendez-vous et qui n'y avait jamais dansé, riait pendant qu'il écoutait.

— Le coq ne pourra plus chanter, dit-il. Tu pourrais aussi bien donner le reste à Jésus.

— Jésus ne saurait quoi faire avec ce qui reste de cet homme, dit Dany.

Finies les parties de dominos tard dans la nuit! Terminé le numéro de téléphone qu'il avait eu pendant les cinq dernières années, depuis son premier téléphone! (Il n'avait plus besoin que d'autres femmes l'appellent maintenant). Et c'était seulement pendant qu'il était là, debout dans la foule des gens attendant l'arrivée simultanée des vols en provenance de Kingston, de Santo Domingo et de Port-au-Prince qu'il cessa de s'inquiéter de ne voir aucun plaisir, aucune reconnaissance sur le visage de sa femme. Là, il commença à éprouver une joie réelle et une exaltation qui lui firent presque aller embrasser toutes les femmes qui ressemblaient vaguement aux dernières photos qu'elle lui avait envoyées, toutes celles qu'il avait encadrées soigneusement et suspendues aux murs de sa chambre.

On était en train de fouiller sa valise. Pourquoi fouillait-on sa valise? Une pauvre valise, qui, à part quelques cadeaux pour son mari, contenait les quelques objets dont elle n'a pas été capable de se séparer, les choses que ses proches ne lui avaient pas chipées, en lui disant qu'elle pourrait en obtenir plus et mieux où elle allait. Elle n'avait gardé que ses sous-vêtements, une robe de nuit et deux ensembles : la robe princesse verte qu'elle était en train de porter et une robe rouge à bretelles qu'elle avait emballée en cadeau avant de faire ses valises de peur que personne ne la prenne. Des gens dans son voisinage qui avaient déjà voyagé lui avaient dit de tout emballer en cadeau de sorte qu'il ne soit ouvert à l'aéroport de New York. Maintenant, l'employé des douanes était en train de

déchiqúeter son emballage méticuleux tout en lui aboyant des questions dans un créole déformé.

— *Ki sa l ye?* Il tint un paquet devant elle avant de l'ouvrir.

C'était quoi? Elle ne savait plus. Elle ne pouvait que deviner par les formes et les tailles.

Il défit tous ses cadeaux— les mangues, la canne à sucre, les avocats, les confitures de pelures d'orange et de pamplemousse, les arachides, les noix, les friandises de coco, les grains de café, qu'il jeta dans une poubelle verte, décorée de dessins de fruits et de légumes barrés de lignes rouges. La seule chose qui semblait pouvoir échapper à la poubelle était un petit paquet de plumes de poule arrangées, dont son mari trouvait du plaisir en les faisant tourner dans la cavité de ses oreilles. Au cours des premiers jours, tout de suite après qu'il fut parti, elle avait aussi tourné les pointes des plumes dans ses oreilles et avait découvert qu'elle pouvait en tirer de la *jwisans*, du plaisir et un orgasme. Alors, elle s'était dit à elle-même que peut-être les programmes de télévision étrangers avaient raison : le sexe était principalement entre les oreilles.

Lorsque l'employé des douanes découvrit le petit paquet de plumes, il le regarda fixement, puis leva les yeux pour la regarder, ses yeux s'attardant sur son visage, principalement, à ce qu'il lui sembla, sur ses oreilles. Évidemment, il avait vu des plumes comme celles-ci auparavant. Elles allèrent à la poubelle avec le reste de ses cadeaux.

Quand il eut terminé avec ses bagages, il lui resta peu de choses. La valise était tellement légère maintenant qu'elle pouvait marcher très vite avec elle dans

sa main gauche. Elle suivait un homme poussant un chariot qui vacillait, cédant sous le poids de trois grandes boîtes. Puis soudain, elle se trouva devant une porte qui s'ouvrait d'elle-même, se séparant comme une mer de cristal, et comme elle se tenait là, la porte se referma, et quand elle avança de quelques pas, la porte s'ouvrit, alors elle l'a vu. Il se précipita vers elle et l'enveloppa de ses deux bras. Et tandis qu'il la tenait, elle sentit ses pieds quitter le sol. Ce fut lorsqu'il la reposa par terre qu'elle pensa enfin qu'elle était vraiment ailleurs, sur un autre sol, dans un autre pays.

Il pouvait dire qu'elle était heureuse qu'autant de ses photos soient exposées sur le mur en face de son lit. Pendant le trajet vers la maison, deux fois, il avait failli avoir un accident en voiture. Il ne savait pas pourquoi il conduisait si vite. Ils se sont empressés de parler de choses et d'autres, de passer en revue des amis, des membres de la famille et leur état de santé. Elle n'avait pas d'anecdotes détaillées au sujet de quelqu'un en particulier. Certains étaient morts, et d'autres étaient encore vivants; il ne pouvait même pas se rappeler qui. Elle était plus grosse qu'elle l'avait été lorsqu'il la laissa, ce que les gens d'ici pourraient appeler dodue. C'était évident qu'elle avait été chez une esthéticienne professionnelle, parce qu'elle était élégamment coiffée avec ses cheveux courts attachés à son cuir chevelu et un faux chignon faisant saillie en arrière. Elle sentait bon— un mélange de lavande et de citron vert. Il avait simplement voulu la conduire à la maison, si on pouvait appeler cela une maison, à cette chambre, et réduire l'espace entre eux jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'air pour elle à respirer qu'il n'était pas en train de respirer aussi.

La promenade en voiture lui avait rappelé celle qu'ils avaient faite à leur lune de miel cette nuit à l'Hôtel Ifé, lorsqu'il avait demandé à l'oncle qui les conduisait d'aller plus vite, parce que le lendemain matin il prendrait l'avion à destination de New York. Cette nuit-là, il n'avait aucune idée qu'il faudrait sept ans avant qu'il ne puisse la revoir. Il avait tout planifié. Il savait qu'il ne pouvait pas la faire chercher tout de suite, puisqu'il dépasserait le séjour permis par son visa de visiteur. Mais il allait travailler dur pour trouver un avocat, obtenir sa carte verte, ensuite faire venir sa femme. Il avait mis six ans et neuf mois pour avoir sa carte verte. Mais maintenant, elle était ici avec lui, fixant les photographies sur le mur comme si elles étaient de quelqu'un d'autre.

— Te souviens-tu de celle-là? demanda-t-il pour la rassurer. Il lui montrait du doigt sa photographie de huit par douze encadrée, couchée sur un tapis rouge à côté d'un petit arbre de Noël dans un studio.

— Tu l'as envoyée Noël dernier?

Elle se souvint, dit-elle. Elle avait simplement l'air si désespérée, comme si elle était en train de le forcer à se souvenir d'elle.

— Je ne t'ai pas oubliée un seul instant, dit-il.

Elle dit qu'elle avait soif.

— Que veux-tu boire?

Il énuméra les jus qu'il avait achetés chez l'épicier cubain au bas de la rue, les combinaisons qu'elle était sûre d'adorer : papaye et mangue, goyave et ananas, chérimole et fruit de la passion.

— Seulement un peu d'eau, dit-elle.

— Froid.

Il ne voulait pas la laisser seule pendant qu'il allait à la cuisine. Il aurait appelé l'un des hommes de l'autre côté du mur pour avoir un peu d'eau, s'ils ne s'étaient pas si bien cachés derrière les portes fermées de leurs chambres pour lui accorder un peu d'intimité.

Lorsqu'il revint avec le verre, elle l'examina, comme s'il avait été sale, puis en but. C'était comme si elle n'avait rien bu depuis le matin où il était monté dans l'avion et l'avait laissée derrière lui.

— En veux-tu encore? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

C'est bien malheureux, pensa-t-il, qu'en créole le mot aimer, *renmen*, soit aussi le mot apprécier, de sorte que lorsqu'il lui disait qu'il l'aimait, il devait l'embellir avec des locutions qui illustraient le degré de cet amour-là. Il l'aimait plus qu'il y avait de secondes dans les années où ils avaient été séparés, murmura-t-il. Il l'aimait plus que la grandeur de l'océan qu'elle venait de traverser. Pour s'empêcher de dire plus de choses insipides, il sauta sur elle et la cloua au lit. Elle n'était pas aussi timide qu'à leur nuit de noces. Elle tira sur sa cravate noire si violemment qu'il était sûr d'avoir un bleu au cou. Il tira d'un coup sec quelques boutons de sa robe et les jeta de côté tandis qu'elle déboutonnait sa chemise blanche, amidonnée et repassée, et bien que dans ses fantasmes au cours des rêveries passées, il eût doucement placé le creux d'une main sur sa bouche, il ne songea pas à le faire maintenant. Il ne se souciait pas du fait que les autres hommes pouvaient les entendre. Pendant un moment, il a seulement pensé avec

regret qu'il faudrait peut-être des années avant que les autres puissent expérimenter la même chose.

Il était épuisé lorsqu'elle prit le drap, l'enveloppa autour d'elle et annonça qu'elle allait à la salle de bain.

— Laisse-moi t'amener, dit-il.

— *Non non*, dit-elle.

— Je peux la trouver.

Il ne pouvait pas supporter de la regarder se tourner et disparaître.

Il entendit des voix à la cuisine, elle était en train de parler aux hommes, de se présenter. Il se précipita alors du lit lorsqu'il se rappela qu'elle n'avait sur elle qu'un drap. Comme il courait à toute vitesse à la porte, il entra en collision avec elle qui revenait.

Il y avait deux hommes qui jouaient aux dominos à la cuisine, lui dit-elle, habillés de robes de chambre identiques de satin rose.

Il partit tôt pour son travail le lendemain, accompagné des autres hommes, mais pas avant de lui avoir remis une trousse de clefs et de lui avoir demandé de ne laisser entrer personne. Il lui indiqua comment faire fonctionner le poêle et comment trouver toutes les stations de radio haïtiennes sur les bandes AM/FM de l'appareil de radio de sa table de chevet. Elle est restée tard au lit, revivant la nuit, leur rire après qu'elle eut vu les hommes qui, expliqua-t-il, s'étaient empressés d'acheter ces robes de chambre en son honneur. Ils avaient fait l'amour plusieurs fois en s'efforçant d'être plus silencieux chaque fois. Sept fois, d'après son calcul – une fois pour chaque année qu'ils avaient été éloignés l'un de l'autre – mais

moins selon elle. Il l'avait assurée qu'il n'était pas nécessaire de se sentir gênée. Ils étaient mariés devant Dieu et un prêtre. C'était crucial qu'elle se le rappelle. C'est la raison pour laquelle il était passé aux actes la veille de son départ. De sorte que quelque chose de plus juridique et de plus engageant qu'une simple promesse puisse les unir. De sorte que, même si leur union était devenue une victime de la distance et du temps, elle n'ait pu être dissoute facilement. Ils devront signer des documents pour se séparer, écrire des lettres, en parler au téléphone. Il lui a dit qu'il ne voulait pas la laisser de nouveau, pas une seconde. Mais il avait demandé une journée de congé et son patron l'avait refusée. Au moins, ils auraient les fins de semaine, les samedis et les dimanches pour en faire à leur guise – aller danser, faire du lèche-vitrines, faire des emplettes et chercher un appartement. N'aimerait-elle pas avoir son propre appartement? Pour faire l'amour autant qu'ils le voulaient et ne pas s'inquiéter que quelques hommes en robes de chambre de femmes les entendent.

À midi, le téléphone sonna. C'était lui. Il lui a demandé ce qu'elle était en train de faire. Elle a menti et lui a dit qu'elle était en train de faire la cuisine, de se préparer quelque chose à manger. Il a demandé ce que c'était. Elle a dit des œufs en pensant qu'il doit y avoir des œufs dans le réfrigérateur. Il a demandé si elle s'ennuyait. Elle a répondu non. Elle allait écouter la radio et écrire des lettres chez elle.

Après avoir raccroché, elle alluma la radio. Elle fit défiler les stations qu'il lui avait indiquées et elle était contente d'entendre des gens s'exprimer en créole. Il y avait de la musique qui passait aussi, du *konpa* d'un groupe nommé

Top Vice. Elle capta une station qui diffusait un *talk-show*. Elle s'est assise pour écouter quelques interlocuteurs qui parlaient d'un américain d'origine haïtienne dénommé Patrick Dorismond qui avait été tué. Il avait été abattu par un policier à un endroit appelé Manhattan. Elle voulait rappeler son mari, mais il n'avait pas laissé de numéro. En s'allongeant de nouveau, elle remonta le drap sur sa tête et écouta ainsi les gens qui appelaient, chacun plus en colère que le précédent.

Lorsqu'il revint à la maison, il constata qu'elle avait utilisé ce qu'elle avait trouvé au réfrigérateur et dans les placards de la cuisine pour préparer un grand repas pour eux quatre. Elle insista pour qu'ils attendent que les autres hommes arrivent avant de commencer, même s'il n'avait que quelques heures avant de partir pour son quart de nuit.

Les hommes l'ont complimentée avec enthousiasme pour sa cuisine et il pouvait dire que, grâce à ce repas, ils se sont sentis comme en famille, quelque chose qu'ils n'avaient pas expérimenté depuis des années. Ils avaient l'air heureux, en mangeant aussi bien pour le plaisir que pour se nourrir, mâchant plus lentement qu'ils ne l'avaient jamais fait auparavant. D'habitude, ils mangeaient debout, des plats chinois ou jamaïcains à emporter achetés aux restaurants du bas de la rue. Ce soir, il y avait peu de conversation, sauf les compliments pour la nourriture. Les hommes s'offrirent pour nettoyer les marmites et faire la vaisselle une fois qu'ils avaient terminé et il se dit que, peut-être, ils voulaient les lécher avant de les laver.

Lui et sa femme sont allés à leur chambre et se sont allongés sur le dos dans le lit. Il expliqua pourquoi il avait deux emplois. Cela avait été en partie

pour combler les heures loin d'elle, mais aussi parce qu'il fallait pourvoir à ses besoins ici et aux siens à Port-au-Prince. Et maintenant, il était en train de faire des économies pour un appartement et finalement pour une maison. Elle a dit qu'elle voulait travailler aussi. Elle avait terminé un cours de secrétariat ; ce serait peut-être utile ici. Il l'a avertie que, parce qu'elle ne parlait pas l'anglais, il se pourrait qu'elle ait à commencer comme cuisinière dans un restaurant ou comme couturière dans une manufacture. Il s'est endormi au milieu de la pensée. Elle l'a réveillé à neuf heures alors qu'il était censé commencer à travailler. Il se précipita vers la salle de bain pour se laver le visage, revint, changea de salopette, tempêtant tout le temps contre lui-même. Il était stupide d'avoir dormi trop longtemps, et maintenant, il était en retard. Il lui dit au revoir en l'embrassant et sortit en courant. Il détestait être en retard, être sermonné par le superviseur de nuit, dont la réprimande préférée était : « Il y a des tonnes de gens comme toi dans cette ville. La moitié d'entre eux ont besoin d'un emploi .»

Elle a passé toute la semaine à l'intérieur, elle craignait de se perdre si elle s'aventurait dehors seule, de ne pas pouvoir retrouver son chemin. Ses journées devenaient une routine. Elle se réveillait et écoutait à la radio des nouvelles de ce qui se passait ici et dans son pays. Quelque part, non loin d'où elle était, des gens étaient dans les rues, défilant, protestant de la mort de Dorismond, leur rage encore exacerbée par le fait que le jeune Dorismond était le fils né américain d'un chanteur célèbre dont ils avaient entendu la voix à la radio en Haïti. Elle scandait : « *No justice, no peace!* » en préparant un ragoût de poulet et en faisant du poisson. L'après-midi, elle écrivait des lettres chez elle. Elle parlait des repas qu'elle avait

préparés, de ses photographies sur le mur, des chants et des slogans de protestation à la radio. Elle écrivait à des membres de sa famille et à des amies d'enfance qui avaient été si contentes qu'elle fût enfin avec son mari et à des connaissances plus récentes de l'école de secrétariat qui avaient été jalouses d'elle. Elle écrivit aussi à un ami, un voisin qui était venu chez elle trois jours après le départ de son mari pour voir pourquoi elle s'était enfermée à l'intérieur.

Il avait frappé à la porte pendant si longtemps qu'elle n'avait d'autre choix que de l'ouvrir. Elle portait encore la robe qu'elle avait portée pour dire au revoir à son mari. Lorsqu'elle s'était effondrée dans ses bras, il lui avait mis une compresse froide sur son front et lui avait offert un peu d'eau. Elle avait avalé tant d'eau si rapidement qu'elle avait vomi. Cette nuit-là, il s'était allongé à côté d'elle, et dans l'obscurité, il lui avait dit que c'était l'amour, si l'amour existait – ayant le courage d'abandonner le présent pour un avenir qu'on pouvait seulement imaginer. Il l'avait assurée que son mari l'aimait.

Les après-midi alors qu'elle était en train d'écrire ses lettres, elle entendait quelqu'un faire les cent pas à l'étage supérieur. Elle a commencé à suivre les pas pendant qu'elle attendait le retour des hommes. Elle a voulu parler à son mari de ce voisin qui avait dormi à côté d'elle pendant les jours qui ont suivi son départ et dans le lit duquel elle avait passé beaucoup de nuits par la suite. Alors seulement elle sentirait qu'ils auront un avenir. Quelqu'un avait dit que les gens mentent seulement au commencement des relations. C'est au milieu que réside la vérité. Mais il n'y avait pas eu de milieu pour elle et son mari, seulement un commencement et beaucoup de fins rêvées.

Il avait rencontré sa femme pour la première fois pendant le carnaval dans les montagnes de Jacmel. Sa partie préférée des festivités était la fin, la veille du mercredi des cendres, lorsqu'une foule de noceurs se rassemblaient sur la plage pour brûler leurs masques et leurs costumes de carnaval et faire semblant de pleurer, se purgeant symboliquement des soûleries des jours et des nuits précédents. Elle s'était portée volontaire pour être l'une des pleureuses officielles – l'une de celles qui pleuraient de façon convaincante lorsque les reliques du carnaval se sont transformées en cendres dans le feu de joie.

— *Papa Kanaval ou ale?* Où es-tu allé, Papa Carnaval? elle avait hurlé, avec de vraies larmes coulant sur son visage.

Si elle pouvait pleurer si passionnément sur demande, pensait-il, peut-être pourrait-elle aimer encore plus. Après que les autres pleureurs furent partis, elle est restée là jusqu'à ce que les dernières braises du feu de joie se soient éteintes. Il était impossible de la distraire, de la faire rire. Elle ne pouvait jamais faire semblant de pleurer, lui dit-elle. Chaque fois qu'elle pleurait pour quelque chose, elle pleurait pour toutes les autres choses qui lui avaient fait mal.

Il faisait le va-et-vient entre Jacmel et Port-au-Prince pendant qu'il attendait que son visa soit émis. Et lorsque enfin il a eu la date de son départ, il lui avait demandé de l'épouser.

Un après-midi, lorsqu'il revint du travail à la maison, il la trouva assise sur le rebord du lit dans la petite chambre, fixant ses photographies sur le mur. Elle n'a pas bougé tandis qu'il embrassait le sommet de sa tête. Il n'a rien dit, il a seulement enlevé ses vêtements et s'est mis au lit, en appuyant son visage contre

le dos de sa femme. Il ne voulait pas violer ses secrets. Il voulait simplement éteindre les carnivals qui brûlaient dans sa tête.

Elle était contente lorsque enfin arriva la fin de semaine. Lui, il avait dormi jusqu'à midi, elle se réveilla à l'aube, se précipita à la salle de bain avant les hommes, elle enfila sa robe chasuble rouge et l'un de ses *T-shirts*, puis s'assit pour le regarder dormir, à attendre que ses yeux s'ouvrent.

— Quel programme avons-nous pour aujourd'hui? demanda-t-elle lorsque ses yeux s'ouvrirent enfin.

Le programme, dit-il, était ce qu'elle désirait.

Elle désirait se promener dans une rue avec lui et voir des visages. Elle désirait manger quelque chose, une pomme ou une cuisse de poulet, en plein air avec le soleil tapant sur son visage.

Lorsqu'ils laissèrent la maison, ils tombèrent sur la femme dont elle avait entendu les pas durant toute la semaine au-dessus de sa tête. La dame sourit avec affectation et dit : Bienvenue. Elle fit un mouvement poli de la tête, puis tira son mari par la main.

Ils ont suivi une rue remplie de gens qui faisaient leurs courses du samedi à des étalages couverts de fruits et de légumes en plein air.

Il lui demanda si elle voulait prendre l'autobus.

— Pour aller où?

— N'importe où, dit-il.

De l'autobus, elle comptait les maisons disposées en rangées, les enseignes des salons de beauté, les clochers des églises et les stations-services. Elle appuya son visage contre la fenêtre, et par moments, son souffle lui boucha la vue des rues qui défilaient. Elle se retournait de temps en temps pour le regarder, assis à côté d'elle. Il y avait encore une trace de sommeil dans ses yeux. Il l'a regardée comme s'il essayait de se mettre à sa place, pour tout voir comme si c'était la première fois, mais il ne le pouvait pas.

Il l'a conduite dans un parc au milieu de Brooklyn, *Prospect Park*, vaste étendue de terrain, d'arbres et de pistes. Ils déambulèrent loin dans le parc jusqu'à ce qu'ils ne voient plus que quelques-uns des édifices avoisinants qui s'élevaient au-dessus du paysage comme des montagnes. Dans toutes ses rêveries, elle n'avait jamais imaginé un endroit comme celui-là. Ce jardin immense, lui dit-il, était l'endroit où il venait méditer sur les saisons qui passaient, le temps perdu et les distances interminables.

Il était plus de 19 h lorsqu'ils sortirent du parc et se dirigèrent vers *Parkside Avenue*. Elle lui avait pris la main à 17 h 10, avait-il noté, et elle ne l'avait pas relâchée depuis. Et maintenant, tandis qu'ils descendaient une rue latérale faiblement éclairée, elle regardait en l'air les fenêtres des appartements éclairés par l'éclat d'indigo des écrans de télévision. Lorsqu'elle dit qu'elle avait faim, ils tournèrent sur *Flatbush Avenue* à la recherche de quelque chose à manger.

Se promener main dans la main avec elle à travers des foules d'étrangers lui fit regretter son autre scène préférée de théâtre carnavalesque. Des fiancés

dans leurs habits de noces les plus somptueux se promèneraient dans les rues au hasard. Examinant une foule de noceurs, ils choisiraient la personne au visage le plus impassible et lui demanderaient :

— Voulez-vous nous marier?

Après plusieurs jours, pour varier, ils modifieraient leur demande.

— Voulez-vous nous accoupler?

— Voulez-vous nous unir?

— Voulez-vous attacher le nœud de l'amour autour de notre cou? La plaisanterie était que, lorsque la personne avait mordu à l'hameçon et regardé de près, elle pouvait découvrir que la fiancée était un homme et le fiancé une femme. Le maquillage du couple était appliqué avec tant d'habileté que seulement l'observateur le plus attentif pourrait le détecter.

Dans l'autobus presque vide qui les reconduisait chez eux, il s'était assis de l'autre côté de l'allée par rapport à elle, pas à ses côtés comme il l'avait fait ce matin-là. Elle faisait semblant de garder les yeux sur la nuit qui défilait devant la fenêtre derrière lui. Il l'observait à nouveau. Cette fois-ci, il semblait essayer de la voir comme si c'était la première fois, mais il ne le pouvait pas.

Elle aussi pensait au carnaval et à la façon dont l'année après leur rencontre, ils s'étaient habillés comme des fiancés cherchant quelqu'un pour les marier. Elle s'était déguisée en fiancée et lui en fiancé, renonçant à l'énigme traditionnelle.

À la fin des festivités, elle avait brûlé sa robe de mariage au feu de joie et lui son costume. Maintenant elle aurait aimé les avoir gardés. Ils auraient pu

parcourir ces rues étrangères dans ces habits, célébrant leur propre carnaval. Puisqu'elle ne savait pas la langue, ils n'auraient pas à parler ou poser des questions aux gens au visage impassible autour d'eux. Ils pourraient effectuer leur marche nuptiale en silence, un silence semblable à celui qui s'est emparé d'eux maintenant.

Quatrième partie

Commentaire des traductions

Notre objectif est de faire ressortir les fondements de notre manière de traduire Danticat en nous appuyant sur les théories précitées. Nous allons, tout d'abord, résumer les nouvelles, puis les commenter. Ensuite, nous exposerons les principales isotopies tirées des trois textes en nous basant sur le dialogisme de Bakhtine et le concept d'isotopie de Greimas.

I. Résumés et commentaires

1. «**The Missing Peace** »

A) Résumé

La nouvelle débute sur les ébats entre deux amants. La peur d'être enceinte hante la jeune fille. Le texte évoque le coup d'État qui a renversé l'ex-président haïtien Jean-Bertrand Aristide le 30 septembre 1991. Des partisans du président déchu prennent la fuite par mer vers Miami. Des fosses communes où l'on jette les cadavres des partisans de l'ancien régime sont offertes aux yeux de tous. Les *Tontons Macoutes* sont montrés du doigt. Des corps incendiés, des cadavres déchiquetés remplissent les rues de la capitale. Un chrétien exprime sa foi en Dieu en se référant à la devise des États-Unis (*In God we trust* : « En Dieu nous avons confiance »). À chaque chute de gouvernement, les portes des écoles sont fermées pendant au moins une année. Des soldats traînent des cadavres sanguinolents. Les témoins de ces atrocités n'auront la vie sauve que s'ils se taisent à jamais. Des membres du nouveau régime détruisent des maisons. Des exécutions sommaires ont lieu pendant la nuit. Les observateurs ne peuvent s'empêcher de parler du

sang. Le travail sordide des *Tontons Macoutes*, aussi appelés Volontaires de la sécurité nationale, est révélé : effrayer, violer, tuer. Des promeneurs découvrent des cadavres en putréfaction dans un champ de cannes à sucre.

B) Commentaires

Au premier abord, l'auteure invite à contempler un coucher de soleil au milieu de la nature. Dans cette atmosphère, l'amant s'empresse de renverser sa compagne sur un tas de feuilles pour lui faire l'amour. On remarque une certaine résistance de la jeune fille à céder aux désirs de Christian. Le texte soulève la question du phénomène des coups d'État après lesquels tout doit recommencer à zéro. Cela atteste l'absence de continuité dans la gestion de la *res publica* en Haïti. Le lecteur peut appréhender les conséquences des coups d'État telles que des maisons incendiées, des édifices publics mis à sac, des banques pillées, des gens massacrés, des bras et des cerveaux en fuite (*It's like a war zone. Burned bodies, chopped bodies, all kinds of travesties*). Le pays s'est transformé en cimetière avec des cadavres partout. La terreur est portée à son paroxysme. L'horreur atteint même les plantes comme les jonquilles qui, par nature, sont jaunes, mais ici croissent sur du sang et perdent leur couleur.

Il apparaît que les immigrants haïtiens des États-Unis ont coutume d'insérer des mots créoles dans des énoncés en anglais. L'érosion des terres arables dont les conséquences sont désastreuses pour l'agriculture est une préoccupation quotidienne dans l'île. Par contre, Haïti était couverte de forêts jusqu'à l'avènement de Papa Doc qui, pour se protéger contre les éventuels

assaillants, ordonna la coupe de tous les arbres susceptibles de cacher l'ennemi. Par conséquent, les paysans ont été obligés de se replier sur les bidonvilles de la capitale ou de s'embarquer pour la Floride. La nouvelle montre que la corruption est généralisée dans le pays. L'expression couvre-feu revient souvent pour attirer l'attention sur l'absence de liberté de circulation (vies et biens) dans tout le pays. C'est une coutume en Haïti de ne se considérer adulte qu'à la mort de ses parents. L'emploi du fil et de l'aiguille laisse entrevoir la possibilité de réparer les dégâts causés par les acteurs de la politique. Il est révélateur de voir que l'auteure compare la situation d'Haïti à un labyrinthe. On assiste, en fin de nouvelle, à une prise de conscience d'un personnage qui revendique ses droits en réclamant le prénom de sa mère défunte. C'est toute une résistance contre la dictature et la gabegie.

2. « Graduation »

A) Résumé

Une diplômée du lycée décrit la cérémonie de collation des grades avec beaucoup de détails émouvants. Elle aurait aimé, dit-elle, être au carnaval au moment où se déroule l'événement. L'état des cellules où sont entassés les prisonniers torturés, l'aridité des sols et les péripéties des voyageurs clandestins sont relatés. La narratrice assiste impuissante à la mort de son père, après que celui-ci eut été projeté hors du bateau de fortune qui le transportait vers sa destination. Les survivants ont remercié les dieux de leur avoir préservé la vie. Les *boat-people* ont réussi à accoster en Floride, mais ils ont été conduits immédiatement en

prison, puis livrés à la justice. Des seins semblables à ceux des femmes ont poussé aux hommes à cause de la nourriture consommée dans les cellules des prisons de la Floride. Les Haïtiens manifestent un amour indéfectible pour leur pays d'origine, appauvri et opprimé. Les raisons qui les incitent à quitter leur pays sont évoquées : des tortionnaires seraient prêts à leur arracher la peau, à les poignarder, parce que des membres de leur famille ont élevé la voix contre la corruption, les vols et les meurtres. Le texte met en exergue le fait que le pouvoir finit par corrompre tôt ou tard.

B) Commentaires

La cérémonie se déroule aux États-Unis. La narratrice se souvient d'Haïti où des pluies torrentielles tombaient sur des maisons couvertes de tôles. Ces pluies endorment souvent les occupants des maisons en raison de la régularité du bruit. C'est le théâtre d'une cérémonie officielle de collation de grades. La plupart des politiciens haïtiens s'affublent du titre de président à vie une fois arrivés au pouvoir. C'est souvent le début d'un régime dictatorial qui fera table rase de tous les principes de gouvernement reconnus universellement. Cela a commencé avec Toussaint Louverture qui lui-même s'est nommé Gouverneur-général à vie de Saint-Domingue en 1801, puis Dessalines reprit ce même titre après l'indépendance. Alexandre Pétion s'est proclamé président à vie en 1816; à sa mort, Jean-Pierre Boyer est élu président à vie. En 1964, François Duvalier se fit également proclamer président à vie. Son fils Jean-Claude Duvalier, surnommé Baby Doc, lui succéda. Cela montre comment le maintien du pouvoir représente

un cancer dont le politicien haïtien ne parvient pas à guérir. Ce fait explique aussi pourquoi on assiste souvent à l'assassinat des membres du pouvoir en place, des opposants au régime, et aussi à des coups d'État et à des départs en exil de plusieurs présidents haïtiens au cours de leur mandat. Au début du 21^e siècle, Jean-Bertrand Aristide voulait par tous les moyens rétablir une dictature féroce en Haïti au mépris du peuple, des lois haïtiennes et des traités internationaux. Face à l'état chaotique que connaissait le pays, la communauté internationale a dû intervenir en 2004 pour précipiter le départ d'Aristide. Du temps de la colonie, Haïti s'appelait la Perle des Antilles. À l'époque, c'était la colonie française la plus prospère. Malheureusement, pour chasser les colons, le mot d'ordre des généraux de la guerre de l'indépendance dont Jean-Jacques Dessalines était de leur couper la tête et de brûler leurs habitations.

L'idée des festivités carnavalesques hante l'esprit de la finissante. L'état des centres de détention en Haïti est décrit en détail. Sont évoquées l'érosion du sol, la fuite des cerveaux vers des pays étrangers et les péripéties des voyageurs clandestins. Les dieux du vaudou sont remerciés d'avoir permis à l'embarcation de fortune d'atteindre la côte de la Floride. Le sort des Haïtiens qui atteignent la Floride par mer est terrible : arrestation, prison, procès, rapatriement forcé. La violence qui règne en Haïti hante les esprits. Il est fait état des prouesses de l'armée de George Washington sur l'armée britannique. La bravoure des *boat-people* est remise en question. L'auteure décrit les démarches entreprises pour immigrer aux États-Unis et leurs retombées positives. Le texte rappelle le préjugé des années 1980 selon lequel les Haïtiens seraient les propagateurs du VIH-SIDA

aux États-Unis d'après un communiqué du *Food and Drug Administration*. La propagation transfrontalière du sida et les phénomènes afférents au tourisme sexuel retiennent de plus en plus l'attention partout dans le monde. Ce texte dénonce les mauvais traitements infligés aux immigrants illégaux haïtiens et met en lumière les préjugés dont sont victimes la plupart des Haïtiens dans la société américaine.

3. « Seven »

A) Résumé

C'est l'histoire d'un couple qui s'est séparé d'un commun accord le lendemain de son mariage. L'époux prend l'avion pour les États-Unis en laissant sa jeune femme derrière lui. Sept ans se sont écoulés avant leurs retrouvailles. Entre-temps, la femme a eu un amant, le mari des maîtresses. Cependant, aucun d'eux n'est parvenu à parler de ses aventures amoureuses. Le chiffre sept revêt beaucoup d'importance dans la vie du mari. Il fait partie de son travail, de son mariage et même de sa date de naissance. L'attention du lecteur est focalisée sur le voyage en avion de l'épouse qui arrive d'Haïti pour retrouver son mari à New York. De nombreux efforts ont été déployés de part et d'autre pour faire de cette rencontre une occasion inoubliable. Le texte fait découvrir les traitements auxquels sont soumis la plupart des Haïtiens qui débarquent à J.F.K. Généralement, les officiers de douane jettent à la poubelle la plupart des articles que transportent les passagers en provenance d'Haïti. Les conditions de vie de la plupart des immigrants haïtiens à Brooklyn sont décrites avec précision. La propriétaire d'un

sous-sol est surprise du fait que trois hommes occupent un espace conçu pour un célibataire. Elle voit mal l'arrivée prochaine d'un quatrième occupant. Elle se pose la question de savoir si d'autres femmes viendraient habiter la maison dans un avenir pas trop lointain. L'époux s'est assuré d'avertir ses colocataires de l'arrivée de sa femme en leur demandant de modifier leur façon de s'habiller. L'homme doit faire ses adieux aux plaisirs passés, à ses vieilles habitudes et à ses maîtresses. On rapporte qu'un Haïtien du nom d'Abner Louima a été arrêté, battu et sodomisé par des policiers new-yorkais et un autre dénommé Patrick Dorismond a été tué par balles par un policier de Manhattan. Les amis du mari se moquent de lui en lui faisant remarquer qu'il ne pourra plus courir les jupons à Brooklyn. Les occupants du sous-sol ont retrouvé la joie au contact de la jeune femme qui leur prépare de la nourriture saine et appétissante, ce qu'ils n'ont pas connu depuis leur arrivée à New York. Ils n'iront plus acheter du *fast-food*. Tout de suite après son arrivée, la jeune femme commence à envoyer des lettres régulièrement à ses proches sans oublier ses camarades de promotion de l'école de secrétariat qu'elle a fréquentée. Le couple se rappelle sa toute première rencontre à l'occasion des festivités carnavalesques à Jacmel. Sa visite au *Prospect Park* à Brooklyn s'est révélée une occasion de retrouver les joies qu'ils ont connues au carnaval. Puis retombe sur eux le même silence depuis leur dernière séparation.

B) Commentaires

Le texte révèle la dure réalité des maris qui ont dû émigrer sans leur femme à la recherche d'une vie meilleure. La promiscuité dans laquelle évoluent certains des immigrants haïtiens à New York devient flagrante. Ici, Danticat rejoint Frankétienne dans son roman *Pèlin Tèt* qui décrit les conditions de vie des Haïtiens à New York et leurs aventures face au service de l'immigration américaine. Les Haïtiens sont polis et respectueux : ils s'adressent à tout un chacun en disant Monsieur ou Madame. Les Haïtiens, peuple qui rit et qui pleure, aiment se rendre dans des boîtes de nuit pour noyer leurs tourments.

« The cock can no longer crow. You might as well give the rest to Jesus. »

Cette phrase met l'accent sur le fait que la plupart des Haïtiens après s'être souillés dans toutes sortes d'orgies interdites par la religion chrétienne vont se convertir au protestantisme ou se rendre au confessionnal, d'où l'expression:

« donner le reste à Jésus ou à Dieu ». Cette pratique s'appuie sur un rituel de l'Église catholique romaine dénommé Mercredi des cendres où ceux qui ont participé aux festivités carnavalesques s'en vont à la messe pour recevoir le pardon auprès de prêtres en se faisant appliquer au front les cendres des reliques du carnaval.

En Haïti, dès que quelqu'un se prépare à émigrer, ses proches lui conseillent souvent de tout laisser puisqu'il va trouver de meilleures choses à l'étranger. « One meager bag, which, aside from some gifts for her husband, contained the few things she'd been unable to part with, the things her relatives

hadn't nabbed from her, telling her that she could get more, and better, where she was going .»

Les fruits d'Haïti sont mentionnés. On y retrouve une référence au phénomène des *plane-people*, c'est-à-dire des gens qui atterrissent aux États-Unis avec un visa de visiteur dans l'espoir d'obtenir le statut de réfugié comme c'était le cas du personnage principal de cette nouvelle. L'accent est mis sur les quarts de travail de certains immigrants haïtiens à New York et sur le nombre de gens qui sont sans emploi : « There's tons of people like you in this city. Half of them need a job .» La protagoniste ne pourra pas travailler comme secrétaire parce qu'elle ne parle pas l'anglais. Dans plusieurs de ses textes, Danticat attire l'attention sur l'importance de la maîtrise de l'anglais pour mieux s'intégrer dans la société américaine.

Le texte débute par l'histoire de la cérémonie du mariage et se termine par celle de la première rencontre des époux au carnaval. Les festivités carnavalesques sont décrites in extenso. Toutes les images du texte se rapprochent du carnaval typiquement haïtien : défilé du cortège, les déguisements, les orgies. Ce texte peut être considéré comme un chef-d'œuvre de la fiction haïtiano-américaine, car il met en présence des événements qui se déroulent dans ces deux pays et qu'il serait difficile de distinguer l'un de l'autre. Danticat peut avoir choisi d'intituler cette nouvelle *Seven* parce qu'elle représente le summum de son œuvre en ce sens qu'elle a pu produire un texte qui s'est déroulé à trois endroits successivement. Les questions de fidélité conjugale, de l'immigration,

du travail, du carnaval, du sexe, de l'oppression et des conditions de vie des immigrants haïtiens à l'étranger sont abordées ici.

II. *Notions théoriques*

a) **Les thématiques bakhtiniennes**

La théorie de Bakhtine touche presque tous les aspects de la vie quotidienne. Il en est de même dans les trois textes que nous avons choisis. *Danticat* embrasse l'action discursive propre aux discours juridique, religieux, moral et amoureux. Elle présente une œuvre fondamentalement socio-historique. Elle décrit le rythme de la vie quotidienne des Haïtiens de partout. L'interaction entre ses personnages est très dynamique. L'auteure fait preuve de beaucoup de spontanéité et de créativité dans ses nouvelles. Pour mieux approfondir les textes de *Danticat* par rapport aux thématiques de Bakhtine, référons-nous aux nouvelles traduites.

Dans « **The Missing Peace** », il se déroule un dialogue entre les personnages au cours duquel ils expriment leurs sentiments et leurs émotions sans retenue. Une certaine contradiction surgit dans la nouvelle lorsqu'on se rend compte que la guerre civile fait rage et que le mot de passe des soldats est « Paix ». Des maisons sont incendiées, des cadavres enterrés dans des fosses communes, des individus font l'objet d'exécutions sommaires. La mort et la naissance sont juxtaposées comme chez Rabelais : « La naissance et la mort se sont croisées. La mort est l'autre face de la naissance. » (BAKHTINE, 1970, p. 404). *Danticat* écrit : « My mother died while I was being born .»

Bakhtine s'est intéressé au texte littéraire dans la mesure où celui-ci constitue un lieu idéal où toutes les interactions sont possibles et permises. Chez *Danticat*, tout devient possible par sa créativité. Elle décrit les sensations et les

perceptions humaines : les odeurs, les sons, les émotions, l'atmosphère générale qui se dégage d'un lieu ou d'une situation. Voyons quels sont les traits qui structurent le texte de Danticat en les rattachant aux thématiques bakhtiniennes.

« **The Missing Peace** »

Amour et sensualité

« I closed my eyes as he plunged his tongue into my ears. »

« He grabbed my legs and pulled me down on top of him. »

« He let go of my waist as I turned over and lay flat on my back. »

« He traced his fingers across my breasts. »

« The only thing that seemed as though it might escape disposal was a small packet of trimmed chicken feathers, which her husband used to enjoy twirling in his ear cavity. »

« In the early days, soon after he'd left, she had spun the tips of the feathers inside her ears, too, and discovered that from them she could get *jwisans*, pleasure, an orgasm. »

« To keep himself from saying more insipid things, he jumped on top of her and pinned her down on the bed. »

« They had made love again and again, forcing themselves to do so more quietly each time. »

Ici, l'auteure décrit des scènes érotiques émouvantes qui se développent au moment où les protagonistes se font des caresses. On y remarque une certaine brutalité dans la façon dont l'amant approche sa dulcinée.

Guerre et violence

« The shots were coming so fast. »

« A thundering round of shots rang out in the night. »

« A few bullets echoed in the distance, like signals from officers who had no other ways of speaking to one another. »

« A round of shots rang through the air. »

« Then one of the bullets hit me on my leg and jolted my memory. »

« I yelled out the password so they stopped shooting at me. »

« The bullets don't know the difference. »

Dans ces passages, l'écrivaine a mis l'accent sur les sons de guerre et de violence qui font rage à l'occasion d'un coup d'État. Les sons proviennent des humains et des instruments de guerre.

Odeurs

« There was a bed of reddish daffodils on the footpath behind the yard. Covering my nose, I yanked a few stems from the ground and ran all the way home. »

« The cane fields blew the usual stench of rotting flesh to our noses. »

« Aunt Nissie reached in her pocket and slapped a bar of scented soap into my palm. »

Le thème de l'odeur est décrit de différentes manières. Tantôt c'est de la mauvaise odeur, tantôt c'est de la bonne.

Peur, honte, larmes et angoisse

« I was scared so I forgot the password. »

« She raised her foot and slammed her heel on top of my sandals. I squealed and pulled in my toes. »

« I stuffed my mouth in shame. »

« Tears were beginning to cloud her eyes. »

« She keeps crying. »

« Her face was soaked with tears as we passed the guards and walked down the hill. »

« Her voice was weighed down with more than ache and fatigue. »

« **Graduation** »

« The applause grew to a thunderous cry. »

« Sweet voices floated outside the basket trapping me. »

« I cried and vomited all the time, but no one came to help me. »

« Someone spoke. I barely heard the familiar voice, but I recognized the words. »

« The sentences sounded like songs full of notes created with the sounds of small rocks falling on large rocks in glass-clear streams. »

« Applause screamed with everything but bitterness. »

« A laugh echoed around me. »

« Applause rose and rose until I visualized it lifting the roof a bit higher. »

« In a great wave of unison, a sweet, little song tingled in my ears. »

La thématique des sons est exploitée dans les citations ci-dessus.

Dans les lignes qui suivent, on retrouve exprimées toutes sortes d'émotions et de sensations.

« I never felt that serene doing anything else. »

« I was happy to know that mine looked exactly the same. »

« My heart beat louder than ever before in my entire life. »

« My heart beat so loudly that I could hear it, if I wished, dance to it. »

« I felt as though I was breathing my last breaths of air. »

« Tears forced their way out of my eyes. »

« I fell on my knees, devastated and destroyed. »

« Happiness, pride, and love were all that drifted outside my tomb. »

« **Seven** »

« It smelled of pine-scented air freshener. »

« She smelled good — a mixture of lavender and lime. »

L'odeur qui se dégage d'un endroit attire l'attention de l'auteure.

« He wasn't worried that she'd be tempted — they were skin and bones — but if she was still as sensitive as he remembered, their near-nakedness might embarrass her. »

« If it were my wife, Michel said, I would feel the same. »

« Where have you gone, Father Carnival? She had howled, with real tears running down her face. »

« Every time she cried for anything, she cried for everything else that had ever hurt her. »

« She was happy when the week-end finally came. »

L'auteure traite des thèmes relatifs aux sensations et aux émotions dans cette nouvelle.

Dans « **Seven** », l'auteure décrit des scènes carnavalesques qui rejoignent les idées que Bakhtine développent dans *l'Oeuvre de François Rabelais*. Selon Robert F. Barsky, le carnaval n'a rien d'une fête anodine et bon enfant; il est le lieu d'une créativité radicale, d'une sensualité exacerbée, il sombre parfois dans le grotesque, conteste toujours l'ordre établi, qu'il inverse et renverse. (BARKY, 1997, p. 64)

Les futurs mariés se sont rencontrés pour la première fois au cours des festivités carnavalesques. On y remarque une foule de noceurs, des gens au visage impassible. On finit par découvrir que la fiancée est un homme, le fiancé une femme.

« There were two men playing dominoes in the kitchen, she told him, dressed in identical pink satin robes. »

« He had assured her that there was no need to be embarrassed. »

« Wouldn't she like to have her own apartment? To make love as much as they wanted and not worry that some men in women's robes had heard them? »

« Walking hand in hand with her through crowds of strangers made him long for his other favorite piece of carnival. »

« She had disguised herself as the bride and he as the groom, forgoing the traditional puzzle. »

« At the end of the celebrations, she had burned her wedding dress in the bonfire and he had burned his suit. »

Danticat fait un usage remarquable des nombres comme éléments carnavalesques qui s'allient aux effets comiques qu'on retrouve chez Rabelais.

« Next month would make it **seven** years since he'd last seen his wife. »

« **Seven**, a number he despised but had discovered was a useful marker. »

« There were **seven** days between paychecks, **seven** hours, not counting lunch, spent each day at his day job, **seven** at his night job. »

« **Seven** was the last number in his age — **thirty-seven**. »

« And now there were **seven** hours left before his wife was due to arrive. »

« A woman living down there with **three** men, the landlady said. »

« **Seven** times by his count- once for each year they'd been apart- but fewer by hers. »

« **She** followed a man pushing a cart, which tipped and swerved under the weight of **three** large boxes. »

« It was past **seven** o'clock when they emerged from the park and headed down *Parkside Ave.* »

« That night, he'd had no idea that it would be **seven** years before he would see her again. »

« The green card had taken **six** years and **nine** months. »

« Gone was the phone number he'd had for the past **five** years, ever since he'd had a phone. »

« They didn't have robes- all **three** men knew this... »

« Michel, at **forty**, the oldest of the **three**, had advised him to pretty up his room... »

L'œuvre de Danticat est carnavalesque : étant donné que son pays d'origine est opprimé et appauvri, le carnaval devient l'occasion pour les pauvres et les opprimés de se venger de leur situation et d'exprimer leurs rêves et leurs fantasmes. On peut découvrir le vécu des Haïtiens chez eux et à l'étranger dans les moindres propos des personnages. C'est avec raison qu'elle s'est proclamée la voix des sans-voix dans une entrevue accordée à National Public Radio :

I wanted to raise the voice of a lot of the people that I knew growing up, and this was, for the most part, ... poor people who had extraordinary dreams, but also very amazing obstacles. (*NPR weekend edition*, Sunday, May 7, 1995).

b) Du chiffre sept dans la littérature en général et chez Danticat en particulier

Nous allons maintenant nous attarder sur l'emploi du chiffre sept dans la littérature. Ce chiffre qui est le titre de la nouvelle occupe une place centrale dans la littérature universelle. Bakhtine souligne l'importance des chiffres sacrés en littérature :

La littérature de l'Antiquité et du Moyen-âge connaissait l'utilisation symbolique, métaphysique et mystique des chiffres. Il existait des chiffres sacrés : trois, sept, neuf, etc. Le *Recueil d'Hippocrate* comprenait le traité «Du chiffre sept», défini comme le chiffre critique pour le monde entier, et notamment pour la vie de l'organisme humain. Néanmoins, le chiffre en lui-même, c'est-à-dire tout chiffre, était sacré. L'Antiquité était pénétrée des idées pythagoriciennes sur le chiffre, base de toute essence, de tout ordre et structure, y compris de celle des dieux mêmes. (BAKHTINE, 1970, p. 459)

L'auteure fait un emploi répété du chiffre sept pour décrire les événements de la vie des protagonistes de cette nouvelle. Dans un premier temps, le mari n'accorde aucune importance à ce chiffre. Pourtant, ce symbole le suit comme son ombre. Il lui a fallu attendre sept ans avant de retrouver sa femme. Il devait fournir sept heures de travail à chacun de ses emplois de jour et de nuit. Il venait d'avoir trente-sept ans lorsqu'il rencontre sa femme à J.F.K après l'avoir attendue pendant sept heures d'affilée. Sept jours séparaient ses périodes de paie. Il lui a fallu près de sept ans pour obtenir son statut légal aux États-Unis.

Danticat s'est servi du chiffre sept pour montrer la vie d'un couple à travers plusieurs périodes de sa vie : sa rencontre, ses fiançailles, son mariage, sa séparation, ses retrouvailles, ses péripéties et sa vie quotidienne. Ce chiffre a

servi de canevas pour dresser un tableau dont le contenu porte à réfléchir sur le sens de la vie. Le chiffre sept se retrouve aussi dans la religion du vaudou qui se pratique couramment en Haïti. On dit souvent que les Haïtiens sont catholiques à la messe et vaudouisants à la maison.

c) Des isotopies chez Danticat

Nous avons regroupé les isotopies par thème suivant leur importance. Elles se subdivisent en isotopies relatives aux plantes, à la vie, au corps humain, à la mort, à l'amour, au sexe, à la beauté, au sang, à la politique et au son. Ce sont tous des thèmes qui constituent la charpente des trois nouvelles traduites.

Des plantes

« We were playing with leaves shaped like butterflies. »

« Nous étions en train de jouer avec des feuilles en forme de papillons. »

« Christian limped from the ashes of the school house and threw himself on top of the pile. »

« Christian avançait péniblement des frênes du bâtiment de l'école et se jeta par-dessus le tas. »

« The leaves rose around him and clung to the lapel of his National Security uniform. »

« Les feuilles volèrent autour de lui et s'accrochèrent au revers de son uniforme de la Sécurité nationale. »

« The stalks brushed against my chin as I tried to slip out of his grasp. »

« Les tiges se frottaient contre mon menton tandis que j'essayais de m'arracher de sa poigne. »

« The dried leaves rustled loudly as he scattered them to find my hand. »

« Les feuilles sèches produisaient un grand bruissement tandis qu'il les éparpillait pour retrouver ma main. »

« There was a bed of reddish daffodils on the footpath behind the yard. »

« Il y avait un carré de jonquilles rougeâtres sur le sentier derrière le cimetière. »

« Covering my nose, I yanked a few stems from the ground and ran all the way home. »

« *En me bouchant le nez, j'en ai arraché quelques tiges du sol et je me suis précipitée jusqu'à ma maison.* »

« She grabbed the daffodils from my hand and threw them on the ground. »

«*Elle m'arracha les jonquilles de la main et les jeta par terre.* »

« Pulling a clinging leaf from my hair, she slapped my shoulder and shoved me inside. »

« *En retirant une feuille accrochée à mes cheveux, elle m'a tapé l'épaule et m'a poussée à l'intérieur.* »

« We climbed the hill up to the graveyard and stood by the bed of daffodils behind the fence. »

« *Nous avons gravi la colline menant au cimetière et nous sommes restées debout à côté du parterre de narcisses derrière la clôture.* »

« She stumbled and fell back, crashing down on the bed of daffodils behind us. »

« *Elle trébucha et se renversa en s'écroulant sur le parterre de jonquilles derrière nous.* »

L'auteure attire l'attention sur les rapports de l'homme avec les plantes. Chaque civilisation a tissé avec les plantes des rapports bien spécifiques. Elles occupent une place importante et sont, pour les hommes, un point de contact privilégié avec la nature et la santé. D'ailleurs, la majorité des médicaments sont tirés des plantes médicinales. L'espèce humaine pourra-t-elle survivre sans la flore?

Danticat se rapproche d'Oswald Durand qui s'est attaché à décrire des scènes de tendresse et de caresse au milieu de la nature dans son poème *Choucouné*. Dans *The Missing Peace*, on retrouve deux amants en train de se conter fleurette et se faire des câlins parmi les plantes :

« You should see the sun set from here. »

« He grabbed my legs and pulled me down on top of him. The stalks brushed against my chin as I tried to slip out of his grasp. »

« Don't I make you feel beautiful? He asked. »

« He let go of my waist as I turned over and lay flat on my back. The sun was sliding behind Morne Citadelle and the glare made the rocks shimmer like chunks of gold. »

« I closed my eyes as he plunged his tongue into my ears. »

Danticat se mérite le titre d'écrivaine de l'amour et de la nature.

Les narcisses ou jonquilles sont très remarquables dans le texte. L'auteure met beaucoup d'accent sur les fruits d'Haïti tels que : la mangue, l'avocat, la canne à sucre, l'orange, la pamplemousse, la papaye, l'ananas, la cerise, le fruit de la passion, la goyave.

De la naissance et de la vie

« Aunt Nissie says that I can have babies, I said. »
« *Tante Nissie a dit que je peux avoir un bébé, dis-je.* »

« Ask her if you can't get pregnant and have criminal babies once you start rolling around in the dirt with those *Tonton Macoutes*. »
« *Demande-lui si tu ne peux pas tomber enceinte et avoir des enfants des criminels une fois que tu commences à te vautrer dans la boue avec ces Tontons Macoutes.* »

« She was born in New York. »
« *Elle est née à New York.* »

« My mother died while I was being born. »
« *Ma mère est morte lorsque je suis née.* »

« It was as though she had been born with thin flames in her eyes. »
« *On dirait qu'elle était née avec de fines flammes dans ses yeux.* »

« No way will we give all the lives on this boat for just one life that's already lost anyhow. »
« *Nous ne donnerons jamais toutes les vies dans ce bateau pour une seule âme qui est déjà perdue de toute façon.* »

« My heart beat louder than ever before in my entire life. »
« *Mon cœur battait plus fort que jamais auparavant dans ma vie entière.* »

« Don't ever forget it if you're in trouble. You hear? It can save your life. »
« *Ne l'oublie jamais si tu as des ennuis. Tu entends? Il peut te sauver la vie.* »

« Save my life. »
« *Sauvez ma vie.* »

« The few who know will live only if they live in silence. »
« *Ceux-là qui savent vivront seulement s'ils restent en silence.* »

« This day, the principal said, is a milestone in all of your lives. »
« *Ce jour, a annoncé le directeur, est une étape importante dans la vie de vous toutes.* »

« In small and, of course, limited ways, you should have relived parts of your yet-short lives which were for you the hardest of all. »
« *Naturellement, vous auriez dû revivre des parties de votre vie plutôt courte qui ont été les plus difficiles pour vous d'une manière ou d'une autre.* »

« Cherish this moment in the perspective of how great and almost astronomical it is in the scheme of your lives. »
« *Chérissez ce moment dans la perspective de sa grandeur et de son importance dans le plan de votre vie.* »

« The sweeter parts of life remain ahead of you. »
« *Les parties les plus douces de la vie restent au devant de vous.* »

L'accent est mis sur la vie que l'auteure considère comme un bien précieux. On peut s'entendre avec l'un des personnages qui privilégie l'intérêt collectif par rapport à l'intérêt individuel contrairement à ce qui se pratique couramment en Haïti. Les diplômées devraient s'attendre à une vie meilleure en récompense de leurs efforts en classe.

Du corps humain

« He grabbed my legs and pulled me down on top of him. »
« *Il m'attrapa les jambes et me renversa sur lui.* »

« The stalks brushed against my chin as I tried to slip out of his grasp. »
« *Les tiges se frottaient contre mon menton tandis que j'essayais de m'arracher de sa poigne.* »

« He let go of my waist as I turned over and lay flat on my back. »
« *Il a lâché ma taille lorsque je me suis tournée et me suis allongée sur le dos.* »

« The dried leaves rustled loudly as he scattered them to find my hand. »
« *Les feuilles sèches produisaient un grand bruissement tandis qu'il les éparpillait pour retrouver ma main.* »

« He closed his eyes as though the details were never any further than a stage behind his eyelids. »
« *Il ferma les yeux comme si les détails n'étaient jamais plus loin qu'un point derrière ses paupières.* »

« I closed my eyes as he plunged his tongue into my ears. »
« *J'ai fermé les yeux comme il plongeait sa langue dans mon oreille.* »

« Then one of the bullets hit me on my leg and jolted my memory. »
« *Alors une des balles m'a atteint à la jambe et m'a rafraîchi la mémoire.* »

« He traced his fingers across my breasts. »
« *Il caressait mes seins de ses doigts.* »

« He made no effort to get up, but raised his hands to his lips and blew me a kiss. »
« *Il ne fit aucun effort pour se lever, mais il porta ses mains à ses lèvres et m'envoya un baiser.* »

« Covering my nose, I yanked a few stems from the ground and ran all the way home. »
« *En me bouchant le nez, j'en ai arraché quelques tiges du sol et je me suis précipitée jusqu'à ma maison.* »

« Pulling a clinging leaf from my hair, she slapped my shoulder and shoved me inside. »
« *En retirant une feuille accrochée à mes cheveux, elle m'a tapé l'épaule et m'a poussée à l'intérieur.* »

« She raised her foot and slammed her heel on top of my sandals. »
« *Elle leva son pied et déposa son talon sur mes sandales.* »

« I squealed and pulled in my toes. »
« *J'ai crié d'une voix aiguë et retiré mes orteils.* »

« Her pupils were a bright red color. »
« *Ses pupilles étaient d'un rouge vif.* »

« I stuffed my mouth in shame. »
« *Je suis restée bouche bée, couverte de honte.* »

« She reached for a purple gown and held it against her chest. »
« *Elle tendit le bras pour prendre une robe mauve et l'appuya sur sa poitrine.* »

« She hung by her wrists, and blood flowed from her neck. »
« *Elle était suspendue par les poignets et du sang jaillissait de son coup.* »

« Her tongue fell out, and she pled for mercy and water. »
« *Sa langue tomba et elle demanda pitié et de l'eau.* »

« She blew the blood away from her lips with hopeless breaths, silent breaths. »
« *Elle soufflait le sang de ses lèvres avec des respirations silencieuses et désespérées.* »

« My heart beat louder than ever before in my entire life. »
« *Mon cœur battait plus fort que jamais auparavant dans ma vie entière.* »

« I fell on my knees, devastated and destroyed. »
« *Je suis tombée sur mes genoux, désespérée et abattue.* »

« They will make me suck my own blood through the straws of my guts. »
« *Ils me feront sucer le sang de mes entrailles.* »

« They were skin and bones. »
« *Ils n'avaient que la peau et les os.* »

« I was so thin that my black skin fell in envelopes over my bones. »
« *J'étais si mince que ma peau noire formait des enveloppes sur mes os.* »

Dans ces isotopies relatives au corps humain, l'auteure montre une certaine prédilection pour l'évocation charnelle. On remarque que le corps est alternativement souffrant et heureux (notamment dans l'isotopie érotique).

De la violence et de la mort

« I rushed past the graveyard, where the security officers buried the bodies of old regime people they arrested and killed at night. »

« Je suis passée en courant devant le cimetière où les agents de sécurité ont enterré les cadavres des partisans de l'ancien régime qu'ils ont arrêtés et exécutés pendant la nuit. »

« The graveyard was bordered with a wired fence... »
« Le cimetière était entouré d'une clôture en fil de fer... »

« Lamort. »

« I just don't want to die. »
« Je ne veux pas mourir tout simplement. »

« How dreadful. They named you death! »
« Comme c'est effrayant! On te nomme la mort! »

« My mother died while I was being born. »
« Ma mère est morte lorsque je suis née. »

« Burned bodies, chopped bodies, all kinds of travesties. »
« Des corps incendiés, des cadavres déchiquetés, toutes sortes d'atrocités. »

« She never told me that they could kill. »
« Elle ne m'a jamais dit qu'ils pouvaient tuer. »

« They're not all killers. »
« Ce ne sont pas tous des tueurs. »

« I hear there's a mass burial sight. »
« J'ai appris qu'il y a un site de fosses communes. »

« A few of the old section leaders died in the fires. »
« Certains des chefs de section sont morts dans les incendies. »

« They found no bodies. »
« On n'a pas trouvé de cadavres. »

« In any case, there were no funerals. »
« En tout cas, il n'y a pas eu de funérailles. »

« She reached for a purple gown and held it against her chest. »
« Elle tendit le bras pour prendre une robe mauve et l'appuya sur sa poitrine. »

« I am going to bury Mama in this. »
« Je vais ensevelir Mama avec cela. »

« That is until she fades into this purple background. »

« *C'est jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans cet arrière-plan mauve.* »

« She just plain disappears into something purple. »

« *Elle ne fait que disparaître dans quelque chose de mauve.* »

« Purple, she said, was Mama's favorite color. »

« *Le mauve, dit-elle, était la couleur préférée de Mama.* »

« I sat on the purple sheet that Emilie had covered the bed with...»

« *Je me suis assise sur le drap mauve dont Émilie avait couvert le lit ...*»

« We climbed the hill up to the graveyard...»

« *Nous avons gravi la colline menant au cimetière...*»

« The cane fields blew the usual stench of rotting flesh to our noses. »

« *Les champs de cannes à sucre exhalaient à nos narines l'odeur infecte habituelle de la chair en putréfaction.* »

« They were dragging blood-soaked bodies across the grass. »

« *Ils traînaient des cadavres trempés de sang à travers les champs.* »

« I see cowards who would kill their own people. »

« *J'ai vu des lâches qui tuent leur propre peuple.* »

« Christian's eyes fell into mine as he helped carry a body into the field.»

« *Les yeux de Christian croisaient les miens tandis qu'il aidait à transporter un cadavre au champ.* »

« In my chest I prayed, God, please let Mamam die. »

« *J'ai prié dans mon cœur : Dieu, je te prie de laisser mourir Mamam.* »

« Mamam, Mamam, please die. »

« *Mamam, Mamam, je t'en prie, meurs.* »

« Mamam died last week. »

« *Mamam est morte la semaine dernière.* »

« We lost him to the vastness of the ocean. »

« *Nous l'avons perdu à cause de l'immensité de l'océan.* »

« One death for one trip is a great success, another said. »

« *Un décès pour une traversée est un succès éclatant, répéta un autre.* »

« I am here in your country because people in my own country will pluck the hairs out of my skin and stab me with fire simply because my family has criticized the corruption, thefts, and murders. »

« Je suis ici dans votre pays parce que les gens de mon propre pays m'arracheraient les poils de la peau et me poignarderaient avec du feu simplement parce que ma famille a élevé la voix contre la corruption, les vols et les meurtres. »

« They acted as though they were not burdened with a burning wish to retell events that involved legal executions and human sacrifices. »

« Ils faisaient semblant qu'ils n'étaient pas remplis d'un ardent désir de raconter des événements où se sont perpétrés des exécutions légales et des sacrifices humains. »

« They are bound to murder me. »

« On va me tuer. »

« As soon as I set foot back on my soil, they will butcher me. »

« Aussitôt que je remettrai les pieds sur mon sol, ils m'égorgeront. »

« They will slice me in fringed, little pieces, and their dogs will savage me.»

«Ils vont me couper en de minuscules morceaux et leurs chiens se délecteront de ma chair. »

« They will decapitate me...»

« Ils me décapiteront...»

« They will make me suck my own blood through the straws of my guts. »

« Ils me feront sucer le sang de mes entrailles. »

« I figured it was either the day before I would die or before I would be deported.

»

« J'imaginai que c'était soit la veille du jour de ma mort ou de ma déportation. »

« Happiness, pride, and love were all that drifted outside my tomb. »

« Le bonheur, l'orgueil et l'amour étaient tout ce qui allait à la dérive à côté de ma tombe. »

« The bodies rose as well. »

« Les cadavres se levèrent aussi. »

« She sat up to listen as some callers talked about a Haitian-American named Patrick Dorismond who had been killed. »

« Elle s'est assise pour écouter quelques interlocuteurs qui parlaient d'un Américain d'origine haïtienne dénommé Dorismond qui avait été tué. »

« He had been shot by a policeman in a place called Manhattan. »

« Il avait été abattu par un policier à un endroit appelé Manhattan. »

On assiste ici à des scènes extrêmement violentes. La mort surgit partout. Elle devient le pain quotidien des personnages. La mort est omniprésente dans un pays sans loi. La violence est souvent occasionnée par la dénonciation de la corruption. L'auteure a voulu décrire l'image de la mort tragique des innocents et des sans-voix. Elle nous présente une société gouvernée par des sadiques et des cyniques. Qu'en est-il de l'Haïti d'aujourd'hui?

Du sang et du rouge

« There was a bed of reddish daffodils on the footpath behind the yard. »
« *Il y avait un carré de jonquilles rougeâtres sur le sentier derrière le cimetière.* »

« Those things grow with blood on them. »
« *Ces choses poussent avec du sang sur elles.* »

« Her pupils were a bright red color. »
« *Ses pupilles étaient d'un rouge vif.* »

« It was as though she had been born with thin flames in her eyes. »
« *On dirait qu'elle était née avec de fines flammes dans ses yeux.* »

« Can you read that? She asked pointing to a line of red letters. »
« *Peux-tu lire cela? Demanda-t-elle en montrant du doigt une ligne de lettres rouges?* »

« The flames in her eyes grew brighter as she spoke. »
« *Les flammes dans ses yeux se ravivaient tandis qu'elle parlait.* »

« They were dragging blood-soaked bodies across the grass. »
« *Ils traînaient des cadavres trempés de sang à travers les champs.* »

« As soon as the words left my mouth, I saw blood in front of me. »
« *Aussitôt que les mots sortirent de ma bouche, j'ai vu du sang au-devant de moi.* »

« It was as red as that which came out of the necks of roosters when Papa sliced them. »

« *Il était aussi rouge que celui qui sortait du cou des coqs lorsque Papa les égorgeait.* »

« She blew the blood away from her lips with hopeless, silent breaths. »
« *Elle soufflait le sang de ses lèvres avec des respirations silencieuses et désespérées.* »

« There were a few fires that night. »
« *Il y avait quelques incendies cette nuit-là.* »

« A few of the old section leaders died in the fires. »
« *Certains des anciens chefs de section sont morts dans les incendies.* »

« They will make me suck my own blood through the straws of my guts. »
« *Ils me feront sucer le sang de mes entrailles.* »

« She hung by her wrists, and blood flowed from her neck. »
« *Elle était suspendue par les poignets et du sang jaillissait de son cou.* »

« Blood flowed until pieces of bread on the floor were soaked red. »
« *Du sang coulait jusqu'à ce que des morceaux de pain sur le plancher en soient imbibés.* »

« The basket was lifted momentarily, but I saw nothing except her face as it hung cowardly dripping of blood. »
« *Le panier fut levé momentanément, mais je n'ai rien vu d'autre que son visage qui était suspendu lâchement, ruisselant de sang.* »

Dans ces isotopies, le sang est surtout lié à la violence sanguinaire. Parfois, on se demande si on est dans un abattoir où l'animal de prédilection des bouchers est l'homme. D'autres images qui connotent la guerre viennent compléter cette série d'isotopies comme les flammes, le feu, les incendies.

De la politique

« The leaves rose around him and clung to the lapel of his National Security uniform. »
« *Les feuilles volèrent autour de lui et s'accrochèrent au revers de son uniforme de la sécurité nationale.* »

« No one told me there'd be a coup in Port-au-Prince, so I was still wearing my Aristide uniform. »

« *Personne ne m'a dit qu'il y avait un coup d'État à Port-au-Prince, donc je portais encore mon uniforme d'Aristide.* »

« They say they didn't know if I was old regime or new regime so they began to shoot warning shots at the uniform. »

« *Ils disent qu'ils ignoraient si j'étais de l'ancien ou du nouveau régime, alors ils ont commencé à tirer des coups de semonce dans la direction de l'uniforme, pas dans ma direction, mais vers mon uniforme.* »

« I cut through the cane fields past a line of skeleton houses, which were torched the night of the coup. »

« *J'ai coupé par les champs de cannes à sucre en passant devant une rangée de carcasses de maisons, celles qui avaient été incendiées dans la nuit du coup d'État.* »

« Some of the section leaders died, while others escaped and took small boats to Miami. »

« *Certains des chefs de sections sont morts, tandis que d'autres se sont échappés et sont montés dans de petites embarcations à destination de Miami.* »

« I have a friend who says that you can get a lot of money spying on old regime people. »

« *J'ai un ami qui dit qu'on peut obtenir beaucoup d'argent en espionnant les partisans de l'ancien régime.* »

« You'd want to be a Tonton Macoute? »

« *Tu voudrais être Tonton Macoute.* »

« They are Volunteers for National Security. »

« *Ce sont des volontaires de la sécurité nationale.* »

« Every time the regimes change, schools close down for a year. »

« *Chaque fois qu'on change de régime, les écoles ferment leurs portes pendant une année.* »

« I don't care either way. Old regime, new regime. I just don't want to die. »

« *Je m'en fiche de toute manière. Qu'il s'agisse de l'ancien ou du nouveau régime! Je ne veux pas mourir tout simplement.* »

« My mother was old regime. »

« *Ma mère était de l'ancien régime.* »

« She raised a lot of money for the Lavalas The Great Flood campaign in New York. »

« Elle a collecté beaucoup d'argent pour la campagne de Lavalas, La Grande Avalanche, à New York. »

« When Aristide won the election, she got a post in Women's Health and she moved here. »

« Lorsque Aristide remporta les élections, elle a décroché un poste à la Condition féminine et s'est installée ici. »

« I haven't heard from her since the coup. »

« Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis le coup d'État. »

« They think she was here the night of the coup. »

« Ils pensent qu'elle était ici dans la nuit du coup d'État. »

« I rushed past the graveyard, where the security officers buried the bodies of old regime people they arrested and killed at night. »

« Je suis passée en courant devant le cimetière où les agents de sécurité ont enterré les cadavres des partisans de l'ancien régime qu'ils ont arrêtés et exécutés pendant la nuit. »

« Ask her opinion about girls who roll in the dirt with crooked gendarmes. »

« Demande-lui son opinion au sujet des jeunes filles qui roulent dans la boue avec des gendarmes rusés. »

« The only regime I believe in is God's regime. »

« Le seul régime auquel je crois est celui de Dieu. »

« It's possible that she got here in the evening and then the coup happened in the middle of the night. »

« Il se peut qu'elle soit arrivée ici dans la soirée et que le coup d'État ait eu lieu au milieu de la nuit. »

« Her food's getting cold and the curfew has started. »

« Sa nourriture se refroidit et c'est l'heure du couvre-feu. »

« It's after curfew. »

« C'est le couvre-feu. »

« The guard moved the light away from our faces. »

« Le soldat éloigna la lampe de nos visages. »

« Their satin caps and gowns glistened like well-polished silver coins officially decorated with the large head of the President for life or the President forever. »

« Leurs toques et leurs toges de satin brillaient comme des pièces d'argent bien brunies et décorées officiellement de la grosse tête du président à vie ou du président perpétuel. »

« Criticize your leader now! »
« Critique ton leader maintenant! »

« Tell me how badly we rule! »
« Parle-moi de notre maladresse au pouvoir! »

« I even hate this man of religion you've sent to me, because I know that if you find him a throne to rule he will become evil. »
« Je déteste même ce religieux que tu m'as envoyé, parce que je sais que si tu lui trouves un trône où régner, il deviendra méchant. »

L'accent est surtout mis sur la nature et les effets des coups d'État qui sont un facteur incontournable dans l'appréhension de l'histoire d'Haïti. On voit que l'auteure s'intéresse beaucoup aux questions politiques. Il est évident qu'elle n'appuie pas les régimes politiques en Haïti. Il est indéniable que les coups d'État sont souvent fâcheux.

De l'argent et de la corruption

« I have a friend who says that you can get a lot of money spying on old regime people. »
« J'ai un ami qui dit qu'on peut obtenir beaucoup d'argent en espionnant les gens de l'ancien régime. »

« They make ten dollars a month. »
« On y gagne dix dollars par mois. »

« I don't know if I can trust you, but I've been told that money buys loyalties around here. I'd pay a lot of money to find out about her. »
« Je ne sais pas si je peux te faire confiance, mais on m'avait dit que l'argent peut tout acheter ici. Je paierais beaucoup d'argent pour avoir de ses nouvelles. »

« She raised a lot of money for the Lavalas The Great Flood Campaign in New York. »
« Elle a collecté beaucoup d'argent pour la campagne de Lavalas, La Grande Avalanche à New York. »

« If you can help me, I'll pay you two hundred dollars. »
« Si tu es capable de m'aider, je te paierai deux cents dollars. »

« She pulled a wad of money from her purse and laid five twenty dollar bills on the table. »

« Elle tira une liasse de billets de banque de sa bourse et déposa cinq billets de vingt dollars sur la table. »

« If you want the money, she said, go in the next room and stay there until I come for you. »

« Si tu veux l'argent, dit-elle, rends-toi dans la chambre d'à côté et restes-y jusqu'à ce que je vienne te chercher. »

« I better go home now, I said, eyeing the money still laid out on the table. »

« Je ferais mieux de rentrer à la maison maintenant, dis-je, regardant l'argent encore étalé sur la table. »

« Please, stay. I'll pay you more in the morning. »

« Je te prie de rester. Je te paierai plus le lendemain. »

« She picked up the money from the table and added the rest from her purse. »

« Elle ramassa l'argent de la table et ajouta le reste de sa bourse. »

« She pressed the money into my palm. »

« Elle pressa l'argent dans ma main. »

« I had more money than I needed. »

« J'avais plus d'argent que j'en avais besoin. »

L'accent est mis sur certaines méthodes immorales de gagner de l'argent.

L'argent devient un agent corrompateur par-dessus tout. L'argent se présente comme

étant tantôt asservissant, tantôt émancipateur. Danticat rejoint Nicolas Boileau

qui traita de l'importance accordée à l'argent dans son quatrain :

« L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile,

La vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile,

L'argent, seul au palais, se dresse en magistrat... »

De l'amour

« Dont't you love your native country? »

« *N'aimez-vous pas votre pays natal? »*

« I love no country — better or worse — more than I love my own country. »

« *Je n'aime aucun pays — pour le meilleur ou pour le pire — plus que j'aime mon propre pays. »*

« Happiness, pride, and love were all that drifted outside my tomb. »

« *Le bonheur, la fierté et l'amour étaient tout ce qui allait à la dérive à côté de ma tombe. »*

« He loved her more than there were seconds in the years they'd been apart, he babbled. »

« *Il l'aimait plus qu'il y avait de secondes dans les années où ils avaient été séparés, murmura-t-il. »*

« He loved her more than the size of the ocean she had just crossed. »

« *Il l'aimait plus que la grandeur de l'océan qu'elle venait de traverser. »*

« He had assured her that her husband loved her. »

« *Il l'avait assurée que son mari l'aimait. »*

« If she could grieve so passionately on demand, he thought, perhaps she could love even more. »

« *Si elle pouvait pleurer si passionnément sur demande, pensait-il, peut-être pourrait-elle aimer encore plus. »*

« Would you tie the noose of love around our necks? »

« *Voulez-vous attacher le nœud de l'amour autour de notre cou? »*

L'amour devient le centre d'intérêt pour ces personnages qui ont vécu des situations effrayantes et regrettables. L'auteure invite ses compatriotes à garder intact leur patriotisme et à se souvenir de leur pays d'origine. Il convient de souligner que ce sentiment demeure inaltérable malgré l'exil.

De la sexualité

« He grabbed my legs and pulled me down on top of him. »

« *Il m'attrapa les jambes et me renversa sur lui.* »

« He let go of my waist as I turned over and lay flat on my back. »

« *Il a lâché ma taille lorsque je me suis tournée et me suis allongée sur le dos.* »

« I closed my eyes as he plunged his tongue into my ears. »

« *J'ai fermé les yeux comme il plongeait sa langue dans mon oreille.* »

« He traced his fingers across my breasts. »

« *Il caressait mes seins de ses doigts.* »

« In the early days, soon after he'd left, she had spun the tips of the feathers inside her ears, too, and discovered that from them she could get jwisans, pleasure, an orgasm. »

« *Au cours des premiers jours, tout de suite après qu'il était parti, elle avait aussi tourné les pointes des plumes dans ses oreilles et avait découvert qu'elle pouvait en tirer de la jwisans, du plaisir et un orgasme.* »

« She had thought to herself then that maybe the foreign television programs were right: sex was mostly between the ears. »

« *Alors, elle s'était dit à elle-même que peut-être les programmes de télévision étrangers avaient raison : le sexe était principalement entre les oreilles.* »

« To keep himself from saying more insipid things, he jumped on top of her and pinned her down on the bed. »

« *Pour s'empêcher de dire plus de choses insipides, il sauta sur elle et la cloua au lit.* »

« They had made love again and again, forcing themselves to do so more quietly each time. »

« *Ils avaient fait l'amour plusieurs fois en s'efforçant d'être plus silencieux chaque fois.* »

« To make love as much as they wanted and not worry that some men in women's robes had heard them? »

« *Pour faire l'amour autant qu'ils le voulaient et ne pas s'inquiéter que quelques hommes en robes de chambre de femmes les entendent.* »

« That night, he had lain down next to her, and in the dark had told her that this was love, if love there was... »

« *Cette nuit-là, il s'était allongé à côté d'elle, et dans l'obscurité, il lui avait dit que c'était de l'amour, si l'amour existait...* »

Ces isotopies présentent des scènes érotiques qui révèlent l'intensité des gestes qui traduisent les émotions que ressentent les personnages. Là encore, on retrouve aussi des comportements sexuels violents entre les protagonistes qui disent se faire l'amour. Faut-il toujours penser aux amants en terme de sadiques et de masochistes ou de sado-masochistes?

De la beauté

« You should see the sun set from here. »

« *Viens ici voir le soleil se coucher.* »

« Don't I make you feel beautiful? »

« *Est-ce que je ne te fais pas sentir que tu es belle?* »

« If I make you feel beautiful, then why can't we? »

« *Si je te rends belle, alors pourquoi on ne peut pas?* »

« The sun was sliding behind Morne Citadelle and the glare made the rocks shimmer like chunks of gold. »

« *Le soleil se glissait derrière le Morne Citadelle et l'éclat faisait luire les pierres comme de gros morceaux d'or.* »

« It was as though she had been born with thin flames in her eyes. »

« *On dirait qu'elle était née avec de fines flammes dans ses yeux.* »

« Her pupils were a bright red color. »

« *Ses pupilles étaient d'un rouge vif.* »

« The flames in her eyes grew brighter as she spoke. »

« *Les flammes dans ses yeux se ravivaient tandis qu'elle parlait.* »

« She was a skinny brown woman with shiny black hair in long spiraled curls. »

« *C'était une femme brune, efflanquée aux cheveux noirs et brillants avec de longues boucles en spirale.* »

« The way she was dressed I imagine she had a pretty important engagement. »

« *La façon dont elle était vêtue me laisse croire qu'elle avait un rendez-vous très important.* »

« That's from Mama's wedding dress. »

« *C'est une partie de la robe de mariage de Mama.* »

« *Was your mother pretty?* »

« *Ta mère était-elle jolie?* »

« *I only see her in Aunt Nissie's face and I don't find Aunt Nissie pretty.* »

« *Je ne la vois qu'à travers le visage de tante Nissie et je ne la trouve pas belle.* »

« *Outside, the sun was beginning to peek from behind the house.* »

« *Au dehors, le soleil commençait à se lever derrière la maison.* »

« *I took my seat next to two other well-dressed teenagers.* »

« *J'ai pris place à côté de deux autres adolescentes bien habillées.* »

« *Their satin caps and gowns glistened like well-polished silver coins...* »

« *Leurs toques et leurs toges de satin brillaient comme des pièces d'argent bien brunies...* »

« *Pictures flashed about me in all types of vivid colors.* »

« *Des images lançaient des étincelles de toutes sortes de couleurs brillantes autour de moi.* »

« *It was obvious that she had been to a professional hair-dresser, because she was elegantly coiffed with her short hair gelled down to her scalp and a fake bun bulging in the back.* »

« *C'était évident qu'elle avait été chez une esthéticienne professionnelle, parce qu'elle était élégamment coiffée avec ses cheveux courts attachés à son cuir chevelu et un faux chignon faisant saillie en arrière.* »

L'auteure utilise la femme et les objets de la nature pour mettre la beauté en valeur. Elle rejoint ainsi de nombreux auteurs haïtiens qui ont chanté la femme et la nature dans leur poésie.

Des sons

« *The dried leaves rustled loudly as he scattered them to find my hand.* »

« *Les feuilles sèches produisaient un grand bruissement tandis qu'il les éparpillait pour retrouver ma main.* »

« *I yelled out the password so they stopped shooting at me.* »

« *J'ai hurlé le mot de passe, et ils ont cessé de me tirer dessus.* »

« A round of shots rang through the air. »
« *Une salve de tirs résonnèrent dans l'air.* »

« I squealed and pulled in my toes. »
« *J'ai crié d'une voix aiguë et retiré mes orteils.* »

« A thundering round of shots rang out in the night. »
« *Une salve de tirs foudroyants résonnèrent dans la nuit.* »

« I heard Aunt Nissie's loud footsteps even before she reached the door. »
« *J'ai entendu les pas retentissants de tante Nissie avant même qu'elle ait atteint la porte.* »

« Her voice keeps getting louder and louder until I hear clearly that she's calling my name. »
« *Sa voix devient de plus en plus forte jusqu'à ce que j'entende clairement qu'elle était en train d'appeler mon nom.* »

« A few bullets echoed in the distance, like signals from officers who had no other ways of speaking to one another. »
« *Quelques balles résonnèrent au loin, comme des signaux des agents qui n'avaient pas d'autres moyens de communiquer entre eux.* »

« I thought she stopped breathing when the voice echoed in the night air. »
« *J'ai pensé qu'elle a cessé de respirer quand cette voix se fit entendre dans l'air de la nuit.* »

« The password has changed, he whispered. »
« *On a changé le mot de passe, chuchota-t-il.* »

« I leaned on her shoulder and the sound of her voice lulled me to sleep. »
« *Je m'appuyai contre son épaule et le son de sa voix me berça jusqu'à m'endormir.* »

« Her voice was weighed down with more than ache and fatigue. »
« *Sa voix était accablée de plus de douleur que de lassitude.* »

« The applause grew to a thunderous cry. »
« *Les applaudissements montèrent en un cri de tonnerre.* »

« The cli-clap-clap rose to its loudest possible, encompassing volume, reminding me of the strong Haitian rain as it beat rhythmically against the metal roof of my house and those of other houses nearby. »
« *Les clip clap clap atteignirent le volume ambiant maximal, me rappelant l'averse d'Haïti qui battait en cadence sur la toiture métallique de ma maison et celles des autres maisons des alentours.* »

« I used to fall asleep bopping my head to the vibration of the rain as it forced itself on my roof. »

« *J'avais l'habitude de m'endormir en dodelinant de la tête à la vibration de la pluie qui tombait violemment sur ma toiture.* »

« My heart beat so loudly that I could hear it...»

« *Mon cœur palpitait si fort que je pouvais l'entendre...* »

« My heart beat louder than ever before in my entire life. »

« *Mon cœur battait plus fort que jamais auparavant dans ma vie entière.* »

« Sweet voices floated outside the basket trapping me. »

« *Des voix douces sortaient du panier qui me tendait un piège.* »

« I barely heard the familiar voice...»

« *J'ai entendu à peine une voix familière...* »

« The sentences sounded like songs full of notes created with sounds of small rocks falling on large rocks in glass-clear streams. »

« *Les phrases résonnaient comme des chansons remplies de notes créées par le bruit de petites pierres tombant sur de grosses pierres dans des cours d'eau clairs comme du cristal.* »

« Applause screamed with everything but bitterness. »

« *Les applaudissements ne résonnaient qu'avec de l'amertume.* »

« Applause rose and rose until I visualized it lifting the roof a bit higher. »

« *Les applaudissements devinrent de plus en plus retentissants jusqu'à ce que je me rendisse compte qu'ils soulevaient le toit un peu plus haut.* »

« In a great wave of unison, a sweet, little song tingled in my ears. »

« *Dans une grande vague à l'unisson, une chansonnette tendre a fait tinter mes oreilles.* »

« He heard voices in the kitchen, her talking to the men, introducing herself. »

« *Il entendit des voix à la cuisine, elle était en train de parler aux hommes, de se présenter.* »

« They would have had to sign papers to come apart, write letters, speak on the phone about it. »

« *Ils auraient dû signer des documents pour se séparer, écrire des lettres, en parler au téléphone.* »

« At noon, the phone rang. »

« *À midi, le téléphone sonna.* »

« She was going to listen to the radio and write letters home. »
« Elle allait écouter la radio et écrire des lettres chez elle. »

« There was music playing too...»
« Il y avait de la musique qui passait aussi...»

Dans cette série d'isotopies des sons, l'auteure décrit l'environnement où se déroulent des scènes émouvantes qui rejoignent les idées de Bakhtine. On y parle de son, de vibration, d'applaudissements, de cris, de tonnerre.

Des pleurs et de la douleur

« Tears forced their way out of my eyes. »
« Des larmes jaillissaient de mes yeux. »

« Tears were beginning to cloud her eyes. »
« Des larmes commençaient à lui voiler les yeux. »

« She keeps crying. »
« Elle continuait à crier. »

« Her face was soaked with tears as we passed the guards and walked down the hill. »
« Son visage était baigné de larmes lorsque nous passions à côté des soldats en descendant de la colline. »

« My face was still wet when they put me in a filthy cell with two metal beds and six neighbors. »
« Mon visage était encore mouillé lorsqu'ils m'ont mise dans une cellule immonde avec deux lits en métal et six voisins. »

« Water covered my face. »
« L'eau couvrait mon visage. »

« I cried and vomited all the time, but no one came to help me. »
« J'ai pleuré et vomi tout le temps, mais personne n'est venu m'aider. »

« She had volunteered to be one of the official weepers...»
« Elle s'était portée volontaire pour être l'une des pleureuses officielles...»

« Where have you gone, Father Carnival? She had howled with real tears running down her face. »

« *Où es-tu allé, Papa Carnaval? Elle avait hurlé, avec de vraies larmes coulant sur son visage.* »

« She could never fake weeping, she told him. »

« *Elle ne pouvait jamais faire semblant de pleurer, lui dit-elle.* »

« Every time she cried for anything, she cried for everything else that had ever hurt her. »

« *Chaque fois qu'elle pleurait pour quelque chose, elle pleurait pour toutes les autres choses qui lui avaient fait mal.* »

Danticat s'est appliquée à décrire l'expression des émotions des victimes de toutes sortes par des larmes. Les larmes représentent les armes dont se servent les faibles pour subsister et pour attirer l'attention des oppresseurs sur la douleur qui les déchire. Les larmes servent aussi de moyens pour implorer la pitié des bourreaux. On voit un protagoniste pleurer à la fin des orgies du carnaval où l'auteure rejoint Oswald Durand dans son recueil intitulé *Rires et Pleurs*, paru aux Éditions Créte en 1896.

d) Des difficultés particulières rencontrées

Dans notre traduction, nous avons essayé d'appliquer autant que possible l'éthique de Berman en traduction. Nous avons accordé une attention spéciale au texte source par rapport au texte cible. Nous avons fait ressortir les isotopies selon Greimas tout en les rapprochant de la méthode de Bakhtine en mettant l'accent sur les sons, les odeurs, les sensations, les émotions dans les textes de Danticat. Ce travail nous a permis de comprendre qu'il existe une relation étroite entre Bakhtine et Danticat. En nous concentrant sur la plupart des isotopies, nous avons voulu souligner la cohérence que l'on peut retrouver dans les écrits de Danticat.

Non seulement l'œuvre de l'auteure est nettement socio-historique, mais elle fait une place importante à la sphère privée et à l'érotisme.

Difficultés lexicales

«We were playing with leaves shaped like butterflies.»

Nous avons essayé de trouver un équivalent du participe adjectif *Shaped* en le rendant par «en forme de», «modelé sur». Nous avons fini par retenir «en forme de» qui décrit mieux l'idée exprimée par le texte en observant les principes de Berman.

« Christian limped from the ashes of the school and threw himself on top of the pile. »

On serait tenté de rendre *ashes of the school* par *des cendres de l'école*, mais si on prête bien attention au sens de la phrase, on découvrira vite que *ashes* décrit en fait des arbres ou des frênes d'où tombent des feuilles qui ont servi de matelas aux ébats des amants. Il s'agit bien de feuilles vertes qui se lèvent et s'attachent aux vêtements des protagonistes. La traduction de *ashes* par frênes est aussi renforcée par la phrase suivante : «The dried leaves rustled loudly as he scattered them to find my hand.»

« He closed his eyes as though the details were never any further than a stage behind his eyelids. »

Le mot *stage* peut se rendre par scène, plate-forme, point, étape, stade. Nous avons décidé de choisir **point** qui se rapproche beaucoup plus du mot **yeux**.

« Then one of the bullets hit me on my leg and jolted my memory. »

Nous avons beaucoup réfléchi avant de traduire le verbe *jolt* ici. En dernière analyse, nous avons retenu le verbe **rafraîchir** qui traduit mieux l'effet que la balle a produit sur la mémoire.

« The applause grew to a thunderous cry. »

Les applaudissements se développèrent en un cri assourdissant. Il nous a semblé plus juste d'écrire : Les applaudissements montèrent en un cri de tonnerre en faisant jouer le rôle de complément du nom à l'adjectif *thunderous*. De même que nous avons traduit : «You can have criminal babies» par «Tu peux avoir des enfants des criminels».

«Tears forced their way out of my eyes.»

«Des larmes se sont frayé un chemin hors de mes yeux». Pour rendre cette locution plus souple, nous avons retenu : «Des larmes jaillissaient de mes yeux. » qui exprime mieux l'émotion éprouvée par la narratrice qui pleurait malgré elle.

«I was so thin that my black skin fell in envelopes over my bones.»

«J'étais tellement mince que ma peau noire était tombée en enveloppes sur mes os.» Pour rendre cette locution plus compréhensible, nous avons repris cette phrase ainsi : «J'étais si mince que ma peau noire formait des poches sur mes os.»

Conclusion

Nous avons produit une traduction de trois nouvelles de Danticat en tentant de mettre à profit l'éthique en traduction de Berman, le dialogisme de Bakhtine et la notion d'isotopie de Greimas. Nous avons essayé d'attirer l'attention sur l'écrivaine Danticat à travers la théorie de Bakhtine. La notion d'isotopie de Greimas a joué un rôle clef dans notre compréhension de l'œuvre de l'auteure, car ces isotopies nous ont permis de découvrir que les thèmes qui lui sont primordiaux reviennent souvent. Cela signifie que l'écrivain se donne une mission qui consiste à transmettre un message qu'il essaye de communiquer par des mots intelligibles.

Nous avons, à l'occasion, essayé de replacer Danticat dans le cadre de la littérature haïtienne en comparant son œuvre avec celles de ses devanciers qui ont vécu en Haïti tels que Justin Lhérisson, Frédéric Marcelin, Fernand Hibbert, Jacques Roumain, Oswald Durand, entre autres.

Nous avons proposé une explication au fait que l'auteure écrive son œuvre en anglais, sa troisième langue apprise dans l'adolescence. Nous avons aussi mis l'accent sur les difficultés qu'elle a dû surmonter pour se frayer une place dans la société nord-américaine. Donc, Danticat est l'un des exemples de celles et de ceux qui satisfont aux exigences de son axiome: «Remember, those who know where they are going and remember where they come from can neither be lost nor stopped. » («Graduation»). L'œuvre de Danticat résume la lutte pour le succès et

la survie que mènent les Haïtiens de partout. Cette idée est bien exploitée dans «Graduation» et dans «Seven».

Quelle est la vision du monde de Danticat? Nous nous efforcerons de répondre à cette question combien importante en nous référant aux trois textes traduits.

Dans « **Graduation** », l'auteure nous présente le résultat éclatant de la patience et de l'effort. On comprend vite qu'un travail bien fait est toujours récompensé à sa juste valeur. C'est le couronnement des efforts constants dans la vie: «This day, the principal announced, is a milestone in all of your lives. As you sit here, you should be thinking about how hard you've worked to get you where you are now.» «Cherish this moment in the perspective of how great and almost astronomical it is in the scheme of your lives.»

Au cours de la cérémonie, des souvenirs répugnants viennent hanter l'esprit de la diplômée qui se rappelle la situation des prisonniers en Haïti. Dans le texte, l'auteure souligne la lutte pour la survie des Haïtiens qui essayent, par tous les moyens, d'atteindre les côtes de la Floride afin de connaître des jours meilleurs.

«Graduation» résume les péripéties auxquelles sont exposés les Haïtiens chez eux et à l'étranger et les stratégies qu'ils mettent en place pour les surmonter. «The children beat me and cursed me; they cursed my dress, my speech, my body, my hair, my Haitianness. I got special beatings for being Haitian. » Mais son sort connaît un revirement: «I was proud. I spoke good English; children beat me no more. I wore good clothes, uncoarsed my hair, and worked, too. »

L'idée de lutte pour la survie est présente partout chez Danticat. Dans « **The Missing Peace** », le jeune Christian est obligé de s'engager dans le corps des Volontaires de la sécurité nationale pour subvenir aux besoins de ses parents sans emploi.

Dans « **Seven** », l'auteure met beaucoup l'accent sur l'idée de la lutte pour la survie, la culture de l'effort en vue de la réussite. Il a fallu longtemps au personnage principal pour obtenir son visa de visiteur pour se rendre aux États-Unis où il sera confronté à de nombreuses difficultés de toutes sortes. Malgré tout, il n'abandonnera pas la lutte jusqu'à l'obtention de son droit de résidence et puis de celui de sa femme. Il a dû accepter de vivre dans un sous-sol avec deux autres hommes dans l'espoir de se procurer un appartement un jour, puis sa propre maison.

Danticat encourage ses compatriotes haïtiens à lutter jusqu'au bout. Elle reconnaît que la lutte n'est pas facile, mais les invite à utiliser toutes leurs énergies pour obtenir finalement ce qu'ils veulent vraiment. Le monde de Danticat part de la réalité, s'attarde au rêve et revient à la réalité. C'est ce que nous racontent les différents personnages dans «Graduation», «The Missing Peace» et dans «Seven».

Danticat rêve d'un monde où il n'y aura plus de violence, plus de haine, plus de misère, plus de racisme, plus d'injustice sociale, où tous les hommes seront égaux, non seulement devant les impôts, la maladie et la mort, mais aussi à d'autres points de vue. Pour donner un avant-goût de ce monde idéal, Danticat a recours au carnaval où tout devient possible, où tous les préjugés sont exclus. Somme toute, la thématique de Danticat est de tout temps et de tout lieu. Comme

toute grande littérature, son œuvre est universelle et émeut tous les publics, toutes les identités culturelles, ethniques et linguistiques confondues. Danticat s'est considérée comme étant la voix des sans-voix, saura-t-elle garder ce rôle dans un monde en perpétuel changement ?

Bibliographie

Œuvres primaires

DANTICAT, Edwidge (1994, 1995). *Breath, Eyes, Memory*. New York, Soho Press; Vintage Books.

_____ (1995, 1996). *Krik? Krak!* New York, Soho Press; Vintage Books.

_____ (1999). *The Farming of Bones*. New York, Soho Press; Penguin.

_____ (2004). *The Dew Breaker*. New York, Knopf.

_____ (2002). *After the dance*. New York, Crown.

_____ (2002). *Behind the Mountains: the Diary of Celiane Espérance*. New York, Orchard Books.

_____ (2001). *The Butterfly's Way: Voices from the Haitian Diaspora in the United States*. Edited with an introduction by Edwidge Danticat. New York, Soho Press.

_____ (2000). *The Beacon Best of 2000: Great writing by Women and Men of All Colors and Cultures*. Edited by Edwidge Danticat. Boston, Beacon Press.

_____ (2005). *Anacaona, Golden Flower*. New York, Scholastic.

Traductions :

En espagnol

Palabra, ojos, memoria. Damian Alou, trad. Barcelona, Ediciones del Bronce, 1998.

Krik? Krak! Ramon Gonzalez Ferriz, trad. Barcelona, Lumen, 1999.

Cosecha de huesos. Alejandro Perez Vizam, trad. Barcelona, Lumen, 2000.

En français

Le cri de l'oiseau rouge. Nicole Tisserand, trad. Paris, Pygmalion, 1995; Paris, Pocket, 1997.

Krik? Krak! Récits. Nicole Tisserand, trad. Paris, Pygmalion, 1996; Paris, Pocket, 1998.

La récolte douce des larmes. Jacques Chabert, trad. Paris, Grasset, 1999.

Après la danse. Jacques Chabert, trad. Paris, Grasset, 2004.

Le briseur de rosée. Jacques Chabert, trad. Paris, Grasset, 2005.

En néerlandais

Adem, ogen, herinnering. Nicolette Hoekmeijer, trad. Amsterdam, Wereldbibliotheek, 1995.

Krik? Krak! Nicolette Hoekmeijer, trad. Amsterdam, Wereldbibliotheek, 1996.

Land voor de levenden. Nicolette Hoekmeijer, trad. Amsterdam, Wereldbibliotheek, 1998.

Œuvres secondaires

BAKHTINE, Mikhaïl (1970). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance.* Traduit du russe par Andrée Robel. Paris, Gallimard.

_____ (1970). *La Poétique de Dostoïevski.* Traduit du russe par Isabelle Kolitcheff, présentation de Julia Kristeva. Paris, Éditions du Seuil.

_____ (1981). *Le Principe dialogique.* Écrits du Cercle de Bakhtine. Paris, Éditions du Seuil.

_____ (1984). *Esthétique de la création verbale.* Traduit du russe par Alfreda Aucouturier, préface de Tzvetan Todorov. Paris, Gallimard.

_____ (1998). *Esthétique et théorie du roman.* Paris, Gallimard.

BARSKY, Robert F. (1997). *Introduction à la théorie littéraire.* Québec, Presses de l'Université du Québec.

BELLEGARDE, Dantès (1950). *Écrivains Haïtiens.* Port-au-Prince, Haïti, Éditions Deschamps.

BERMAN, Antoine (1984). *L'Épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*. Paris, Gallimard.

_____ (1985). *Les Tours de Babel: essais sur la traduction*. Mauvezin, Trans-Europ-Repress.

BERROU, Raphaël & POMPILUS, Pradel (1975). *Histoire de la Littérature haïtienne illustrée par les textes*.

DOMINIQUE, Max (1988). *L'Arme de la critique littéraire, littérature et idéologie en Haïti*. Montréal, Québec, Éditions du CIDIHCA.

GOUANVIC, Jean-Marc (2002). *Théories de la traduction*, cours FTRA 412. Études françaises, Université Concordia, 3^e édition.

_____ (2002). *Méthodologie générale de la recherche en traduction*, cours FTRA 600, Études françaises, Université Concordia.

GOURAIGE, Ghislain (1982). *Histoire de la littérature haïtienne, de l'indépendance à nos jours*. Port-au-Prince, Éd. de l'Action sociale.

GREIMAS, A. Julien (1970). *Du Sens : Essais sémiotiques*. Paris, Éditions du Seuil.

HÉNAULT, A. (1993). *Les Enjeux de la sémiotique*. Paris, PUF.

HIBBERT, Fernand (1907). *Les Thazar*. Port-au-Prince, Haïti, Éditions de l'imprimerie de l'Abeille.

HOFFMANN, Léon-François (1982). *Le roman haïtien, idéologie et structure*. Sherbrooke, Québec, Éditions Naaman.

LAROCHE, Maximilien (1981). *La Littérature Haïtienne : identité, langue, réalité*. Montréal, Québec, Éditions Leméac.

LHÉRISSON, Justin (1906). *Zoune chez sa Ninnaine*. Port-au-Prince, Haïti, imprimerie Aug. A. Héroux.

_____ (1929). *La Famille des Pitite-Caille*. Paris, Firmin-Didot et Cie.

MARCELIN, Frédéric (1903). *Marilisse*. Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques.

NTONFO, André (1997). *Le roman indigéniste haïtien, esthétique et idéologie*. New Orleans, LA, University Press of the South.

POUJOL-ORIOU, Paulette (1985). *Le Creuset*. Port-au-Prince, Haïti, Imprimerie Henri Deschamps, deuxième édition.

REY, Ghislaine (1982). *Anthologie du roman haïtien, de 1859 à 1946*. Sherbrooke, Québec, Éditions Naaman.

ROUMAIN, Jacques (1946). *Gouverneurs de la Rosée*. Paris, les Éditeurs Réunis.

TROUILLOT, Hénock (1986). *Les origines sociales de la Littérature haïtienne*. Port-au-Prince, Haïti, deuxième édition, Éditions Fardin.

Articles sélectionnés

Anon. (1996). « *Hanging with the Fugees* ». *Essence Magazine*, 1^{er} août.

Anon. (1999). « *The Book of the Dead* ». *The New Yorker*, 21 juin.

AUBRY, Erin J. (1998). « *Dreaming in Haitian* ». *L.A Weekly*. Los Angeles, California.

BARNES, Steve (2004). « *Tortured history* ». *Times Union*, 25 avril, Albany, New York.

BELL, Beverly (2001). « *Forward. Walking on Fire: Haitian Women's Stories of Survival and Resistance* ». Ithaca, Cornell University Press.

CHARLES, Ron (2004). « *A spectrum of lives touched by torture* ». *Christian Science Monitor*, 23 mars. USA.

DIVAKARUNI, Chitra (1998). « *Dreaming in Haitian* ». *L.A Weekly*, Los Angeles, California.

KAKUTANI, Michiko (2004). « *Hiding from a brutal past spent shattering in Haiti* ». *The New York Times*, 10 mars.

MICHAUD, Chris (2005). « *Haitian-American wins first short story book award* ». *Washington Post*, 27 janvier.

MINZESHEIMER, Bob (2004). « *Horrors of Haitian life emerge in "Dew Breaker"* ». *USA Today*, 23 mars.

Sites Internet consultés

Nota: Nous sommes conscient que nous aurions dû indiquer les dates auxquelles les sites ci-dessous ont été consultés. Il nous a semblé superflu de donner cette information, en raison d'une consultation répétée et multiple. Dernière consultation : 18 décembre 2006.

ailf.org

akolad.com

albany.edu

bedfordstmartins.com

emory.edu

google.ca

granta.com

lehman.cuny.edu

magicalrealism.com

randomhouse.com

stanford.edu

thecaribbeanwriter.com

ucf.edu

webster.edu

Annexe I

The Missing Peace

We were playing with leaves shaped like butterflies. Christian limped from the ashes of the school house and threw himself on top of the pile. The leaves rose around him and clung to the lapel of his National Security uniform.

"You should see the sun set from here." He grabbed my legs and pulled me down on top of him. The stalks brushed against my chin as I tried to slip out of his grasp.

"Don't I make you feel beautiful?" he asked.

"That has nothing to do with it."

"If I make you feel pretty, then why can't we?"

He let go of my waist as I turned over and lay flat on my back. The sun was sliding behind Morne Citadelle and the glare made the rocks shimmer like chunks of gold.

"Aunt Nissie says I can have babies" I said.

"Never mind your Aunt Nissie."

The dried leaves rustled loudly as he scattered them to find my hand.

"Would you tell me again how you got your limp?" I asked.

"If I tell you, would you let me?"

"You'll never know unless you tell the story."

"I was on duty one night." He closed his eyes as though the details were never any further than a stage behind his eyelids "No one told me there'd been a coup in Port-au-Prince, so I was still wearing my Aristide uniform. Some of the guys from the youth camps. The same guys who guard with me every night. They say they didn't know if I was old regime or new regime so they began to shoot warning shots at the uniform. Not at me, mind you, but at the uniform."

I closed my eyes as he plunged his tongue into my ears.

"The shots were coming so fast. I was scared so I forgot the password. Then one of the bullets hit me on my leg and jolted my memory. I yelled out the password so they stopped shooting at me." He traced his fingers across my breasts. "Do you remember the password?"

I nodded.

"Don't ever forget it if you're in trouble. You hear? It can

save your life."

"I remember it," I said.

"What it is?"

"Peace."

A round of shots rang through the air.

"I better go back," I said. "My Aunt Nissie might be worried."

He made no effort to get up, but raised his hands to his lips and blew me a kiss.

"Be careful tonight," I said, waving good-bye.

"Peace."

I cut through the cane fields past a line of skeleton houses, which were torched the night of the coup. Some of the section leaders died, while others escaped and took small boats to Miami.

I rushed past the graveyard, where the security officers buried the bodies of old regime people they arrested and killed at night. The graveyard was bordered with a wired fence, but sometimes if you looked very closely, you could see a bushy head of hair poking through the ground. There was a bed of reddish daffodils on the footpath behind the yard. Covering my nose, I yanked a few stems from the ground and ran all the way home.

"There she comes now, the little slut."

Aunt Nissie was sitting on the porch, making seven knots on her safety rope. She grabbed the daffodils from my hand and threw them on the ground.

"How many time *moïn* got to tell you. Those things grow with blood on them. They're supposed to be yellow, or don't you know that?"

Pulling a clinging leaf from my hair, she slapped my shoulder and shoved me inside. She walked to the table and starting eating the rice and beans she had cooked for dinner.

"Somebody rented the yellow house," she said, chunks of mashed beans flying between her teeth. "I want you to bring her some needle and thread." I parted the curtains, hoping to catch a glimpse of the yellow house down the street. There were new black curtains on all the windows. I couldn't see inside.

Aunt Nissie reached in her pocket and slapped a bar of scented soap into my palm. "Wear your Sunday things. Miss Gallant is a lady. She was born in New York. It's just her parents that were Haitian."

She handed me a matchbox full of needle and thread on

my way out the door.

"Ask her opinion about girls who roll around in the dirt with crooked *gendarmes* . Ask her if it's a prized thing for a young lady to spit as far as any man. Ask her if you can't get pregnant and have criminal babies once you start rolling around in the dirt with those *Tonton Macoutes* . I bet you think I invented all these things just to give myself headaches."

She raised her foot and slammed her heel on top of my sandals. I squealed and pulled in my toes. "That's just about where your toes should be."

The lady poked her head through the front door after my first knock. "Miss Gallant?"

"How do you know my name?"

"My Aunt Nissie sent me. She is the woman who owns this house."

"Come on in." She was wearing a pair of sky blue American jeans. "Looks like your aunt put you through a lot of trouble," she said, looking over my outfit.

The floor was covered with square pieces of cloth lined up as if to be stuffed in a mattress or pillow.

"My name is Emilie," she said in a heavily accented Creole.

"What's yours?"

"Lamort"

"How dreadful. They named you 'death.'"

"My mother died while I was being born. I guess my Aunt Nissie was really mad at me for that."

"She should have given you your mother's name."

I handed her the box.

"Would you like some tea?"

"*Oui, Madame* ."

She poured some water into a kettle and put it on the coals in the corner. She laid a box of biscuits in front of me. "It's incredible the things that are going on in this country," she said. "I was in the city before I came here. It's like a war zone. Burned bodies, chopped bodies, all kinds of travesties."

She poured the tea in two flowered cups and handed me one.

"Are you a journalist?"

"I'm a school teacher. I teach elementary school in New York."

"You're on vacation?"

"I am looking for someone."

"Old regime or new regime?"

She looked as though she wasn't sure she could trust me.

"The only regime I believe in is God's regime. Your aunt told me to say that to anybody who's interested."

"I'm not interested that way," I said. "I thought you might be a spy. I have a friend who says that you can get a lot of money spying on old regime people. I think I might get into that. He does it sometimes, on the weekend. They send you to all these places where people could be hiding. You'd want to be a *Tonton Macoute*?" Her pupils were a bright red color. It was as though she had been born with thin flames in her eyes.

"They don't call them that anymore," I explained. "They are Volunteers for National Security."

"Aren't they like bogeymen? They wander in the night and scare naughty children for not brushing their teeth or for not eating their vegetables. That's what my mother told me when I was a little girl. She never told me that they could kill. Not just children, but grown ups too."

"They're not all killers. Not the ones in the Youth Corps anyway. My friend Christian is only in it because his mother and father don't have jobs and he has to support them. That's why a lot of the kids join. The schools are closed and there's nothing else to do."

"So you're one of them too?"

"They don't take girls. Otherwise I'd probably join. They make ten dollars a month."

"Do you have any schooling?"

"Every time the regimes change, schools close down for a year. I can read and write a little."

She held up the box of biscuits in front of me. I took a couple in my hand, but she still kept the box there. "Can you read that?" she asked pointing to a line of red letters. "I can't read English."

"It's not English," she said. "They're French cookies. That says *La Petite Ecoliere*."

I stuffed my mouth in shame.

"I didn't mean to embarrass you," she said. "I am not here to eyebrow anybody. I am looking for my mother. I don't know if I can trust you, but I've been told that money buys loyalties around here. I'd pay a lot of money to find out about her."

"I don't care either way. Old regime, new regime. I just don't want to die."

"My mother was old regime. She raised a lot of money for the Lavalas The Great Flood campaign in New York. When Aristide won the election, she got a post in Women's Health and she moved here."

The flames in her eyes grew brighter as she spoke. "I haven't heard from her since the coup. I know that even if

she was in hiding, she would try to get word to me somehow. I haven't heard anything in two whole weeks. I spoke to some people in Port-au-Prince. They think she was here the night of the coup. She had a plan for a hospital and she was meeting with some section leaders about it."

"Are you sure she was here that night?"

"I'm not sure of anything. That's why I came. If you can help me, I'll pay you two hundred dollars."

A thundering round of shots rang out in the night.

"I hear there's a mass burial sight. Do you know it?"

I nodded.

"Can you take me there? I want to see it"

"Now?"

"Yes, now."

She pulled a wad of money from her purse and laid five twenty dollar bills on the table. "I have plenty more," she said. She reached into her purse and took out an envelope full of pictures. I ran my fingers over the gloss that froze her mother into all kinds of smiling poses. She was a skinny brown woman with shiny black hair in long spiraled curls.

"I have never seen her," I admitted.

"It's possible that she got here in the evening and then the coup happened in the middle of the night."

"There were a few fires that night. A few of the old section leaders died in the fires."

"Did they find any women?"

"They found no bodies. In any case, there were no funerals."

I heard Aunt Nissie's loud footsteps even before she reached the door.

"If you want the money," she said, "go in the next room and stay there until I come for you."

Aunt Nissie knocked once and then a second time. I rushed to the bedroom and locked the door behind me. I sat on the purple sheet that Emilie had covered the bed with, and wondered if I should stay or run. There were more piece of cloth lined up on the bedroom floor, like some kind of mosaic maze.

"Thank you for sending me the needles." Emilie said. "I thought I had packed some, but I guess I forgot."

"*Vie je moin yo* . My old eyes, they're not what they used to be," Aunt Nissie said in the shy humble voice she reserved for prayers and total strangers. "Would you tell my niece to come home soon. Her food's getting cold and the curfew has started."

"I'm sorry, but she's not here," Emilie said. "She came by

with the needles but she said she had to run and meet someone.

"Well, *merde*," Aunt Nissie swore softly. "I bet she's with that boy."

"The way she was dressed I imagine she had a pretty important engagement."

"Sorry, I troubled you."

She bolted the door after Aunt Nissie left.

"You might get a little beating when you go home," Emilie said. She pulled a flashlight from the drawer along with her passport.

"What are all these little pieces of cloth for?" I asked

"It's supposed to be a quilt," she said. "Mama was making a quilt." She raised a piece of white lace above her head.

"That's from Mama's wedding dress." Grabbing a piece of pink terry cloth, she said, "That's an old baby bib."

She reached for a purple gown and held it against her chest. "I'm going to bury Mama in this. It doesn't hurt to be ready." Tears were beginning to cloud her eyes.

"Sometimes the yard's guarded at night," I warned her.

She didn't seem to hear me. "I have an American passport, should I take it?"

"The bullets don't know the difference."

"Hush," she threw her hands across my shoulder. "How old are you anyway?"

"Fifteen."

"You've seen too much."

We walked down the knoll behind the house and took shortcuts through a few gardens. We only had to watch out for uniforms. The neighbors would not shoot at us. They would never risk shooting randomly because they might hit someone from the night patrol.

"I've been having these awful dreams," she whispered. "I see Mama sinking under something. She keeps crying. Her voice keeps getting louder and louder until I hear clearly that she's calling my name."

A few bullets echoed in the distance, like signals from officers who had no other ways of speaking to one another.

"I call back to her, but she keeps going further and further down. She's always motioning for me to stay away and not come near her. I can always feel Mama in the room when I wake up from the dream. That is until she fades into this purple background. She just plain disappears into something purple. Purple," she said, "was my Mama's favorite color."

We climbed the hill up to the graveyard and stood by the bed of daffodils behind the fence. The cane fields blew the usual stench of rotting flesh to our noses.

"Who the hell is there?"

I thought she stopped breathing when the voice echoed in the night air.

"I am an American," she said in a breathless Creole.

She pulled out her passport and raised it towards a blinding flashlight. The guard moved the light away from our faces. He took her passport and flipped through it quickly. He was tall and skinny and looked barely sixteen.

"What are you doing here?" he asked handing the passport back to her. "It's after curfew."

"I wasn't feeling well," she said. "So I asked this girl to take me for a walk."

I didn't realize there were others with him until a line passed on their way to the field. They were dragging blood-soaked bodies across the grass.

"You see nothing," the guard said, slapping my head in the other direction.

She raised her arm as if to strike him, but he slammed her hand down with a closed fist.

"You see nothing!" he shouted. "Repeat after me. You see nothing."

"I see nothing," I said, wishing I had rushed out to Aunt Nissie when she came for me.

"I see plenty," she said, charging towards him.

"Peace," I said.

"I see cowards who would kill their own people," she pounded her fist against his badge.

"Peace."

He pounded his rifle across her shoulder. She stumbled and fell back, crashing down on the bed of daffodils behind us.

"Peace!" I hollered.

He aimed the rifle at her head and fired, but somehow, she still had a hand to reach for her ear to see that it was there.

Christian's eyes fell into mine as he helped carry a body into the field. "The password has changed," he whispered. I helped Emilie to her feet. We said nothing to one another. Her face was soaked with tears as we passed the guards and walked down the hill.

When we got to the house, she grabbed her mother's purple gown and threw it over her shoulder. "I'm going to sew all this together tonight," she said of the pieces on the floor. She took a needle from Aunt Nissie's matchbox.

"I better go home now," I said, eyeing the money still laid out on the table.

"Please, stay. I'll pay you more in the morning."

Her fingers moved quickly as she began sewing the pieces together. "What was your mother's name," she asked.

"Naomi," I said.

"They should have given you that name instead of the one you got. Was your mother pretty?"

"I don't know. She never took portraits. I only see her in Aunt Nissie's face and I don't find Aunt Nissie pretty."

I leaned on her shoulder and the sound of her voice lulled me to sleep.

She had patches of the quilt almost finished when I woke up.

"I finally became a woman last night," she said.

I tried to rub the sleep out my eyes.

Her voice was weighed down with more than ache and fatigue. "I think I lost my mother," she said, "and all my other dreams." She picked up the money from the table and added the rest from her purse. She pressed the money into my palm. Loosely sewn, the pieces of cloth were coming apart around her.

Outside, the sun was beginning to peek from behind the house. Aunt Nissie would probably be waiting at the house with her safety rope to beat me. I didn't care so much if she hit or cursed me, but I was going to insist that she start calling me by another name. Naomi, maybe. I liked the sound of that.

Annexe II

Graduation

The applause grew to a thunderous cry. Lights were almost blinding as I stepped into the crowded auditorium. I moved closer to the neat little row of seats on the stage. "Mamam," I whispered to my mother's soul and spirit that I carried in my chest, "I am so very proud of you and Papa."

The clip-clap-clap rose to its loudest possible, encompassing volume, reminding me of the strong Haitian rain as it beat rhythmically against the metal roof of my house and those of other houses nearby. I used to fall asleep bopping my head to the vibration of the rain as it forced itself on my roof. I never felt that serene doing anything else.

I took my seat next to two other well-dressed teenagers.

Their satin caps and gowns glistened like well-polished silver coins officially decorated with the large head of the President for Life or the President Forever. I was happy to know that mine looked exactly the same.

"Now, ladies and gentlemen," our principal said, turning quickly to face me, "It is with great pleasure on this day that I present to you the most successful members of this year's graduating class. First, this year's valedictorian whose inspiring address you will soon have the pleasure of hearing—Miss Laperle Des Antilles."

My heart beat so loudly that I could hear it and, if I wished, dance to it. I wished I were dancing, dancing elsewhere on top of a red and blue float of celebration, swaying my hands and smiling carelessly at a group of people who felt as much a glow of exhilaration as I. Instead, I was in a hot and jammed auditorium, filled with my bitterness. It was a bitterness like that nursed by the green and unwanted sugar cane, like that which overwhelmed the heart of an unripe and unobserved mango accidentally picked by a dry mountain rock. The lights became unbearably blinding. As I tried to lift my feet to carry me to the podium so that I could recite my overly rehearsed valedictory address, I could not move.

"Mamam," I pled. "Give me strength."

I felt more glued down than ever, as though a huge basket made by baked, starving, little brown hands

fallen on top of me and swallowed me.

"*Papa*, please help me," I begged.

As soon as the words left my mouth, I saw blood in front of me. It was as red as that which came out of the necks of roosters when *Papa* sliced them. Pictures flashed about me in all types of vivid colors. Soon images floated in the air before me.

A young woman who worked with a small newspaper and wrote symbolic short stories about freedom and justice was naked in a dim, stenchfilled, tiny room where roaches, mice, and rats walked freely in and out. She hung by her wrists, and blood flowed from her neck. Her hair—dark, coarse, and beautiful—was shaved and covered pieces of rotten bread and cheese on the foul floor. Every few minutes, she was stabbed by a cigarette and pierced with laughter.

"Say something now!"

"Criticize your leader now!"

"Tell me how badly we rule!"

Her tongue fell out, and she pled for mercy and water—mercy, but first, water. Every supplication was appeased by an excruciating, slow slash with a razored whip. Blood flowed until pieces of bread on the floor were soaked red. "Your child is here! Here . . . watching! We'll have you all. We'll eat your whole generation. One. . . one. . . one by one."

In my chest I prayed, *God, please let Mamam die*. She did not recognize me or else she would have read the request on my face. *Mamam, Mamam, please die*.

The basket was lifted momentarily, but I saw nothing except her face as it hung cowardly dripping of blood. She blew the blood away from her lips with hopeless, silent breaths.

Mamam, Mamam, please die.

I saw nothing until my face felt wet, as wet and cold as the poor Haitian farmers' feet that never had anything but dry air between them and the brown soil. Water covered my face. I felt as though I was breathing my last breaths of air. I had no reason to go on, no reason to walk those last few feet to the beach. *Mamam* died last week.

We fled. *Papa* fell overboard from the little homemade boat we took from Haiti. We lost him to the vastness of the ocean.

A man on the boat yelled, "No way will we give all the lives on this boat for just one life that's already lost anyhow!"

He did not even know my father.

"One death for one trip is a great success," another said.

"Let us thank the gods."

They thanked the gods joyfully.

My face was still wet when they put me in a filthy cell with two metal beds and six neighbors. We would go to Justice in a month.

No one nudged me or told me to get up. Perhaps they could no longer see me buried with my pain, paralyzed on their stage, at my own high school graduation. Tears forced their way out of my eyes. My heart beat louder than ever before in my entire life. I wanted my parents there with me.

I went before Justice smelling of avocado-colored food they served the night before. I was so thin that my black skin fell in envelopes over my bones. After a month in the cells, men—who also came to Justice—had breasts bigger than mine.

Someone dressed in a navy blue suit, carrying a black suitcase, said in a professional voice, "These Haitians can't go back."

"Why can't or don't you want to go back?" the judge asked me. "Don't you love your native country? How can anyone claim any kind of attachment to the human race if he or she has no pride in the land that bore his or her ancestors?"

"I love no country—better or worse—more than I love my own country. It is a poor and oppressed country, but it is my country. I am here in your country because people in my own country will pluck the hairs out of my skin and stab me with fire simply because my family has criticized the corruption, thefts, and murders."

No one could put my words in the judge's language. I knew he neither heard nor understood them. He did not want to hear or understand me.

People were around us—yellow, red, and almost beige.

They acted as though they were not burdened with a burning wish to retell events that involved legal executions and human sacrifices. Yet they walked away with little square, green plastic cards.

I fell on my knees, devastated and destroyed. I pled in my Creole, "Please let me stay. Please preserve me, harbor me, shield me, guard me, secure me, surround me, enclose me, house me." I sighed to Justice. "Justice. Please show me a little decency, I beg you. Come to my rescue. Save my life. They are bound to murder me. As soon as I set foot back on my soil, they will butcher me.

"They will slice me in fringed, little pieces, and their dogs will savage me. They will decapitate me and stare into my silent eyes where finally they will find weakness and shame. They will make me suck my own blood through the straws of my guts. Everyone who has ever spoken up will drink from me.

"No one will say anything. No one will know. The few who know will live only if they live in silence. I beg of you, give me that paper. Let me stay. Save me."

I received no paper. I went as I came—to prison.

Sweet voices floated outside the basket trapping me.

"What so proudly. . . twilight. . . bright stars through some night." Then some banners were waved over a land of the free and a home of the brave. Was I not brave enough?

A pastor came into the hell and prayed for me. I figured it was either the day before I would die or before I would be deported. I cried and vomited all the time, but no one came to help me. Finally the man with his Bible came. Was he the first of final rites? He asked me to confess all to God.

"Here, God, I confess all," I said. "I hate this earth and everyone on it. I even hate this man of religion you've sent to me, because I know that if you find him a throne to rule he will become evil. I hate everything and everyone and even you because you're evil for allowing people to become evil."

I confessed that I wanted to go wherever *Mamam* and *Papa* were. Whether above or below me, they could not possibly see as much evil as I would be forced to see. Someone spoke. I barely heard the familiar voice, but I recognized the words. They urged self-love, pride, contentment, satisfaction. My valedictory address was full of the exact same words.

The pastor took me to his home; he had plenty of room. He took in three men and two women besides myself. My knees did not crack, and I did not vomit. Soon I could walk again.

I went to school and liked it, especially learning English.

The sentences sounded like songs full of notes created with sounds of small rocks falling on large rocks in glass-clear streams.

I liked the school and really enjoyed the chicken lunches. Other children said, "It stinks." Sometimes I starved and did not eat the lunch so that they would not guess that in my country it could be a New Year's feast.

The children beat me and cursed me; they cursed my

dress, my speech, my body, my hair, my Haitianness. I got special beatings for being Haitian. Sometimes, like *Mamam*, I bled. Like *Papa*, my dignity and claim to humanity drowned in salty waters.

Applause screamed with everything but bitterness. Happiness, pride, and love were all that drifted outside my tomb. Graduation, graduation—someone whispered how meaningful a step it was.

I was proud. I spoke good English; children beat me no more. I wore good clothes, uncoarsed my hair, and worked, too. I had more money than I needed. How Americanized I must have become.

A laugh echoed around me. Americanized? I? The AIDS carrier, the zombie, the voodoo beast, the caged, the homeless, the pitied, the despised, the feared, the ridiculed? And Americanized, too? That was only the dream.

"This day," the principal announced, "is a milestone in all of your lives. As you sit here, you should be thinking about how hard you've worked to get where you are now.

In small and, of course, limited ways, you should have relived parts of your yet-short lives which were for you the hardest of all.

"Cherish this moment in the perspective of how great and almost astronomical it is in the scheme of your lives. You have just begun. The sweeter parts of life remain ahead of you.

"Achieve it as you have achieved today, this great and wonderful day. A day which will prove more enlightening and marvelous if you all—graduates—go out with all intentions of changing the worst thing you have experienced in your lives so that all others yet to come will live to experience the difference you have made.

Remember, those who know where they are going and remember where they come from can neither be lost nor stopped."

Applause rose and rose until I visualized it lifting the roof a bit higher. The bodies rose as well. In a great wave of unison, a sweet, little song tingled in my ears.

I proudly carried myself out along with the other members of my class.

Copyright © by Edwidge Danticat

FICTION

SEVEN

BY EDWIDGE DANTICAT



Next month would make it seven years since he'd last seen his wife. Seven, a number he despised but had discovered was a useful marker. There were seven days between paychecks, seven hours, not counting lunch, spent each day at his day job, seven at his night job. Seven was the last number in his age—thirty-seven. And now there were seven hours left before his wife was due to arrive. Maybe it would be more, with her having to wait for her luggage and then make it through the long immigration line and past customs to look for him in the crowd of welcoming faces on the other side of the sliding doors at J.F.K. That is, if the flight from Port-au-Prince wasn't delayed, as it often was, or cancelled altogether.

He shared an apartment in the basement of a house in East Flatbush, Brooklyn, with two other men. To prepare for the reunion, he had cleaned his room. He had thrown out some cherry-red rayon shirts that he knew she would hate. And then he had climbed the splintered steps to the first floor to tell the landlady that his wife was coming. His landlady was also Haitian, a self-employed accountant.

"I don't have a problem with your wife coming," she had told him. She was microwaving a frozen dessert. "I just hope she is clean."

"She is clean," he said.

The kitchen was the only room in the main part of the house that he'd ever seen. It was spotless, and the dishes were neatly organized in glass cabinets.

It smelled of pine-scented air freshener.

"Did you tell the men?" she asked. She opened the microwave and removed two small plastic plates of something that vaguely resembled strawberry cheesecake.

"I told them," he said.

He was waiting for her to announce that she would have to charge him extra. She had agreed to rent the room to one person, not two—a man she'd probably taken for a bachelor.

"I don't know if I can keep this arrangement if everyone's wife starts coming," she said.

He could not speak for the two other men. Michel and Dany had wives, too, but he had no idea if or when those wives would be joining them.

"A woman living down there with

three men," the landlady said. "Maybe your wife will be uncomfortable."

He wanted to tell her that it was not up to her to decide whether or not his wife would be comfortable. But he had been prepared for this, too, for some unpleasant remark about his wife. Actually, he was up there as much to give notice that he was looking for an apartment as to announce that his wife was coming. As soon as he found one, he would be moving.

"O.K., then," she said, opening her silverware drawer. "Just remember, you start the month, you pay the whole thing."

"Thank you very much, Madame," he said.

As he walked back downstairs, he scolded himself for calling her Madame. Why had he acted like a servant who had been dismissed? It was one of those class things from home that he couldn't shake. On the other hand, if he had addressed the woman respectfully, it wasn't because she was so-called upper class, or because she spoke French (though never to him), or even because after five years in the same room he was still paying only three hundred and fifty dollars a month. If he had addressed the woman politely that day, it was because he was making a sacrifice for his wife.

After his conversation with the landlady, he decided to have a more thorough one with the men who occupied the other two rooms in the basement. The day before his wife was to arrive, he went into the kitchen to see them. The fact that they were wearing only white, rather sheer, loose boxers, as they stumbled about bleary-eyed, concerned him.

"You understand, she's a woman," he told them. He wasn't worried that she'd be tempted—they were skin and bones—but if she was still as sensitive as he remembered, their near-nakedness might embarrass her.

The men understood.

"If it were my wife," Michel said, "I would feel the same."

Dany simply nodded.

They had robes, Michel declared after a while. They would wear them.

They didn't have robes—all three men knew this—but Michel would buy some, out of respect for the wife. Michel, at forty, the oldest of the three,

had advised him to pretty up his room—to buy some silk roses, some decorative prints for the walls (no naked girls), and some vanilla incense, which would be more pleasing than the air fresheners the woman upstairs liked so much.

Dany told him that he would miss their evenings out together. In the old days, they had often gone dancing at the Rendez-Vous, which was now the Cenegal night club. But they hadn't gone much since the place had become famous—Abner Louima was arrested there, then beaten and sodomized at a nearby police station.

He told Dany not to mention those nights out again. His wife wasn't to know that he had ever done anything but work his jobs—as a day janitor at Medgar Evers College and as a night janitor at King's County Hospital. And he wasn't going to tell her about those women who had occasionally come home with him in the early-morning hours. Those women, most of whom had husbands, boyfriends, fiancés, and lovers in other parts of the world, had never meant much to him anyway.

Michel, who had become a lay minister at a small Baptist church near the Rendez-Vous and never danced there, laughed as he listened. "The cock can no longer crow," he said. "You might as well give the rest to Jesus."

"Jesus wouldn't know what to do with what's left of this man," Dany said.

Gone were the late-night domino games. Gone was the phone number he'd had for the past five years, ever since he'd had a phone. (He didn't need other women calling him now.) And it was only as he stood in the crowd of people waiting to meet the flights arriving simultaneously from Kingston, Santo Domingo, and Port-au-Prince that he stopped worrying that he might not see any delight or recognition in his wife's face. There, he began to feel some actual joy, even exhilaration, which made him want to leap forward and grab every woman who vaguely resembled the latest pictures she had sent him, all of which he had neatly framed and hung on the walls of his room.

They were searching her suitcase. Why were they searching her suitcase? One meagre bag, which, aside from some gifts for her husband, con-

tained the few things she'd been unable to part with, the things her relatives hadn't nabbed from her, telling her that she could get more, and better, where she was going. She had kept only her undergarments, a nightgown, and two outfits: the green princess dress she was wearing and a red jumper that she'd gift wrapped before packing so that no one would take it. People in her neighborhood who had travelled before had told her to gift wrap everything so that it wouldn't be opened at the airport in New York. Now the customs man was tearing her careful wrapping to shreds as he barked questions at her in mangled Creole.

"*Ki sa l ye?*" He held a package out in front of her before opening it.

What was it? She didn't know anymore. She could only guess by the shapes and sizes.

He unwrapped all her gifts—the mangoes, sugarcane, avocados, the orange- and grapefruit-peel preserves, the peanut, cashew, and coconut confections, the coffee beans, which he threw into a green bin decorated with drawings of fruits and vegetables with red lines across them. The only thing that seemed as though it might escape disposal was a small packet of trimmed chicken feathers, which her husband used to enjoy twirling in his ear cavity. In the early days, soon after he'd left, she had spun the tips of the feathers inside her ears, too, and discovered that from them she could get *fwisans*, pleasure, an orgasm. She had thought to herself then that maybe the foreign television programs were right: sex was mostly between the ears.

When the customs man came across the small package of feathers, he stared down at it, then looked up at her, letting his eyes linger on her face, mostly, it seemed to her, on her ears. Obviously, he had seen feathers like these before. Into the trash they went, along with the rest of her offerings.

By the time he was done with her luggage, she had little left. The suitcase was so light now that she could walk very quickly as she carried it in her left hand. She followed a man pushing a cart, which tipped and swerved under the weight of three large boxes. And suddenly she found herself before a door that slid open by itself, parting

In memory and homage
to those who have fallen

we stand together.

Our spirit

to remember,

and rebuild

remains undaunted.

DEMPSEY & CARROLL
Stationery Engravers
since 1878

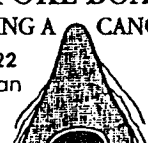


Over 150 full-color photos. Hardcover.
To order, call 800.545.4703, or visit your bookseller.



thebrightspot.com
Free catalog and excellent website of
Arts & Crafts, Mission, Prairie, Mica, and
Tiffany style lamps, fixtures, tables.
(Photo: Milkcan by Mica Lamp Company)
The Bright Spot, Inc.
Catalog 1-800-736-0126
Web: thebrightspot.com

THE POKE BOAT®
IT'S EVERYTHING A CANOE ISN'T.
It weighs only 22
pounds. You can
buy more than
a canoe.



859-
986-
2336

like a glass sea, and as she was standing there the door closed again, and when she moved a few steps forward it opened, and then she saw him. He charged at her and wrapped both his arms around her. And as he held her she felt her feet leave the ground. It was when he put her back down that she finally believed she was really somewhere else, on another soil, in another country.

He could tell she was happy that so many of her pictures were displayed on the wall facing his bed. During the ride home, he had nearly crashed the car twice. He wasn't sure why he was driving so fast. They dashed through the small talk, the inventory of friends and family members and the state of their health. She had no detailed anecdotes about anyone in particular. Some had died and some were still living; he couldn't even remember which. She was bigger than she had been when he left her, what people here might call chubby. It was obvious that she had been to a professional hairdresser, because she was elegantly coiffed with her short hair gelled down to her scalp and a fake bun bulging in the back. She smelled good—a mixture of lavender and lime. He had simply wanted to get her home, if home it was, to that room, and to reduce the space between them until there was no air for her to breathe that he wasn't breathing, too.

The drive had reminded him of the one they had taken to their one-night honeymoon at the Ifé Hotel, when he had begged the uncle who was driving them to go faster, because the next morning he would be on a plane for New York. That night, he'd had no idea that it would be seven years before he would see her again. He'd had it all planned. He knew that he couldn't send for her right away, since he would be overstaying a tourist visa. But he was going to work hard, to find a lawyer and get himself a green card, and then send for his wife. The green card had taken six years and nine months. But now she was here with him, staring at the pictures on his wall as though they were of someone else.

"Do you remember that one?" he asked, to reassure her. He was pointing

at a framed eight-by-twelve of her lying on a red mat by a tiny Christmas tree in a photographer's studio. "You sent it last Noël?"

She remembered, she said. It was just that she looked so desperate, as if she were trying to force *him* to remember *her*.

"I never forgot you for an instant," he said.

She said that she was thirsty.

"What do you want to drink?" He listed the juices he had purchased from the Cuban grocer down the street, the combinations he was sure she'd be craving, papaya and mango, guava and pineapple, cherimoya and passion fruit.

"Just a little water," she said. "Cold."

He didn't want to leave her alone while he went to the kitchen. He would have called through the walls for one of the men to get some water, if they were not doing such a good job of hiding behind the closed doors of their rooms to give him some privacy.

When he came back with the glass, she examined it, as if for dirt, and then gulped it down. It was as though she hadn't drunk anything since the morning he'd got on the plane and left her behind.

"Do you want more?" he asked.

She shook her head.

It's too bad, he thought, that in Creole the word for love, *renmen*, is also the word for like, so that as he told her he loved her he had to embellish it with phrases that illustrated the degree of that love. He loved her more than there were seconds in the years they'd been apart, he babbled. He loved her more than the size of the ocean she had just crossed. To keep himself from saying more insipid things, he jumped on top of her and pinned her down on the bed. She was not as timid as she had been on their wedding night. She tugged at his black tie so fiercely that he was sure his neck was bruised. He yanked a few buttons off her dress and threw them aside as she unbuttoned his starched and ironed white shirt, and though in the rehearsals in past daydreams he had gently placed a cupped hand over her mouth, he didn't think to do it now. He didn't care that the other men could hear her, or him. Only for a moment did he think to feel sorry that it might be years be-

fore the others could experience the same thing.

He was exhausted when she grabbed the top sheet from the bed, wrapped it around her, and announced that she was going to the bathroom.

"Let me take you," he said.

"Non non," she said. "I can find it."

He couldn't stand to watch her turn away and disappear.

He heard voices in the kitchen, her talking to the men, introducing herself. He bolted right up from the bed when he remembered that all she had on was the sheet. As he raced to the door, he collided with her coming back.

There were two men playing dominoes in the kitchen, she told him, dressed in identical pink satin robes.

He left early for work the next day, along with the other men, but not before handing her a set of keys and instructing her not to let anyone in. He showed her how to work the stove and how to find all the Haitian stations on the AM/FM dial of his night-table radio. She slept late, reliving the night, their laughter after she'd seen the men, who, he explained, had hurried to buy those robes for her benefit. They had

made love again and again, forcing themselves to do so more quietly each time. Seven times, by his count—once for each year they'd been apart—but fewer by hers. He had assured her that there was no need to be embarrassed. They were married, before God and a priest. This was crucial for her to remember. That's why he had seen to it on the night before he left. So that something more judicial and committing than a mere promise would bind them. So that even if their union had become a victim of distance and time, it could not have been easily dissolved. They would have had to sign papers to come apart, write letters, speak on the phone about it. He told her that he didn't want to leave her again, not for one second. But he had asked for the day off and his boss had refused. At least they would have the weekends, Saturdays and Sundays, to do with as they wished—to go dancing, sightseeing, shopping, and apartment-hunting. Wouldn't she like to have her own apartment? To make love as much as they wanted and not worry that some men in women's robes had heard them?

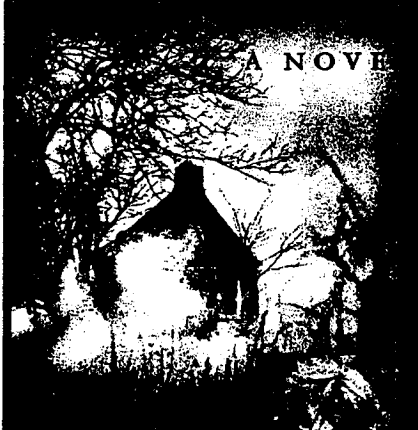
At noon, the phone rang. It was him. He asked her what she was doing. She

SHORTLISTED FOR
THE BOOKER PRIZE

"A thunderous, magnificent, apocalyptic piece of prose; at once a requiem for America and an indictment of its recent past."

—Robert MacFarlane,
The Observer (London)

The Keepers of Truth



Michael
Collins



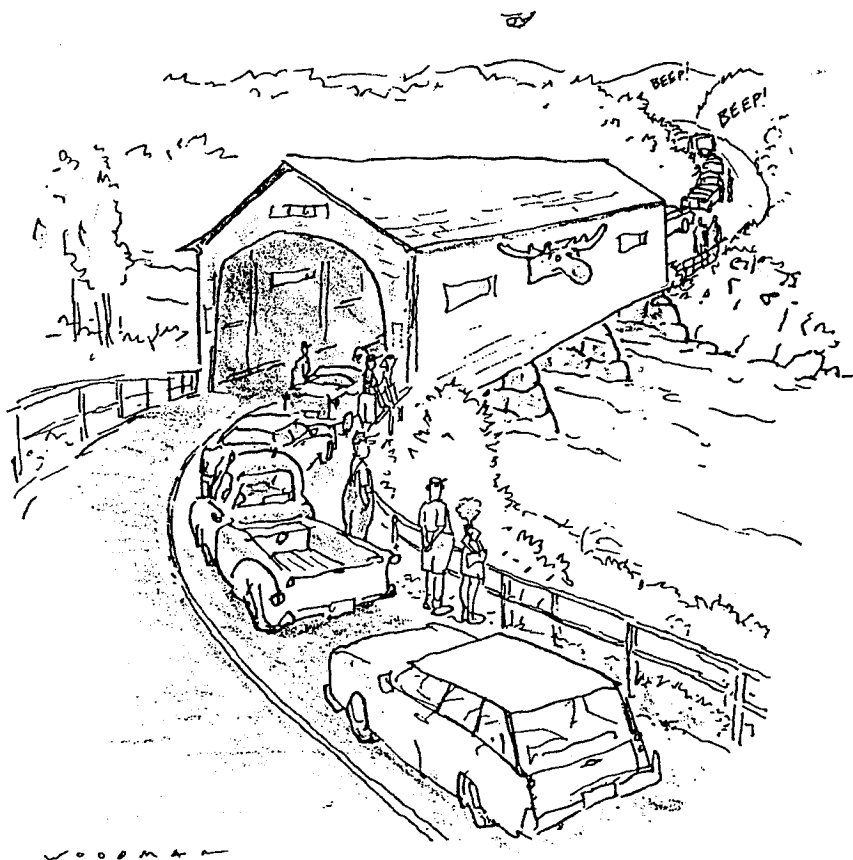
© Susan DeBartolomeis

"An expert and witty homage to the noir American thriller and a wonderfully observant and affecting portrait of America in its once—and future—decline... an unflaggingly brilliant stylistic performance."

—Jonathan Raban, author of
Bad Land and Passage to Juneau

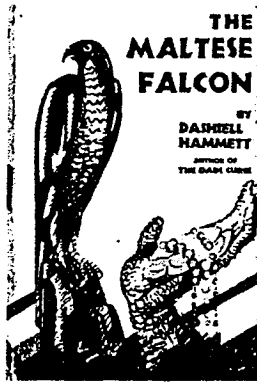


SCRIBNER
PAPERBACK
FICTION
A Division of Simon & Schuster
A VIACOM COMPANY
www.simonsays.com



AUCTIONS

Dashiell Hammett.
"The Maltese Falcon,"
first edition.
New York, 1930.
in dust jacket.
At auction Oct 18.




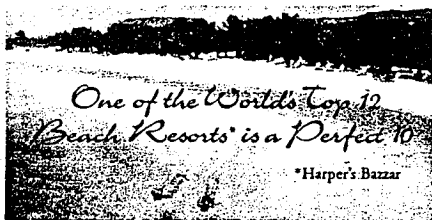
Thur Oct 11 **Science, Medicine
& Natural History**
10:30am
& 2pm *Inquiries:* Tobias Abeloff
Catalogue: \$15

Thur Oct 18 **19th & 20th Century
Literature**
10:30am
Inquiries: Christine von der Linn
Catalogue: \$15

Complete schedule and catalogues online
at www.swanngalleries.com.

AUTOGRAPHS
BOOKS/MANUSCRIPTS
MAPS/ATLASES
PHOTOGRAPHS
POSTERS
WORKS OF ART ON PAPER

Swann Galleries, Inc.
104 East 25th Street
New York, NY 10010
212 254 4710
Fax: 212 979 1017

Discover the pleasures of paradise found. Bonaire will whisk you away from everyday pressures amid the luxury of our exclusive lavishly redesigned all suite beach resort. Offering a full service spa and fitness center, certified dive center, tennis, marina, shops, gourmet and casual dining.



Call us at 1-800-424-0004 (US and Canada)
Bonaire Tel: 599-717-7500 Fax: 599-717-7507
reservations@harbourvillage.com www.harbourvillage.com

**A priceless vacation
Affordable Villas in Italy**
FREE CATALOG - ONLINE BOOKING
800 280 2811
WWW.THEPARKERCOMPANY.COM

ENGLAND • Rental accommodations.
IRELAND • Enchantingly rustic to simply elegant.
SCOTLAND • Cottages, manor houses, castles.
WALES • London and Dublin flats.
• Weekly or monthly.

As You Like It 415/380-9848

lied and told him that she was cooking, making herself something to eat. He asked what. She said eggs, guessing that there must be eggs in the refrigerator. He asked if she was bored. She said no. She was going to listen to the radio and write letters home.

When she hung up, she turned on the radio. She scrolled between the stations he had pointed out to her and was glad to hear people speaking Creole. There was music playing, too—*konpa* by a group named Top Vice. She switched to a station with a talk show. She sat up to listen as some callers talked about a Haitian-American named Patrick Dorismond who had been killed. He had been shot by a policeman in a place called Manhattan. She wanted to call her husband back, but he hadn't left a number. Lying back, she raised the sheet over her head and through it listened to the callers, each one angrier than the last.

When he came home, he saw that she had used what she had found in the refrigerator and the kitchen cabinets to cook a large meal for all four of them. She insisted that they wait for the other men to drift in before they ate, even though he had only a few hours before he had to leave for his night job.

The men complimented her enthusiastically on her cooking, and he could tell that this meal made them feel as though they were part of a family, something they had not experienced in years. They seemed to be happy, eating for pleasure as well as sustenance, chewing more slowly than they ever had before. Usually they ate standing up, Chinese or Jamaican takeout from places down the street. Tonight there was little conversation, beyond praise for the food. The men offered to clean the pots and dishes once they were done, and he suspected that they wanted to lick them before washing them.

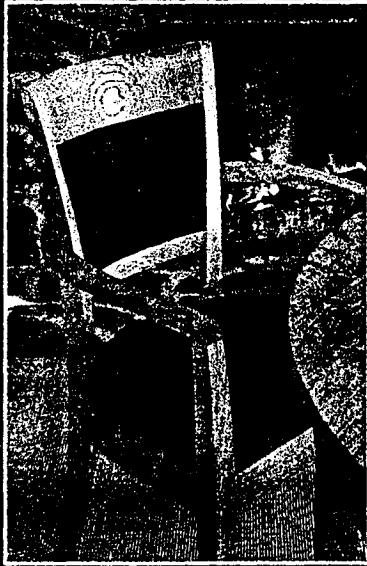
He and his wife went to the room and lay on their backs on the bed. He explained why he had two jobs. It had been partly to fill the hours away from her, but also partly because he had needed to support both himself here and her in Port-au-Prince. And now he was saving up for an apartment and, ultimately, a house. She said that she, too, wanted to work. She had finished a secretarial course; perhaps that would be helpful

here. He warned her that, because she didn't speak English, she might have to start as a cook in a restaurant or as a seamstress in a factory. He fell asleep mid-thought. She woke him up at nine o'clock, when he was supposed to start work. He rushed to the bathroom to wash his face, came back, and changed his overalls, all the while cursing himself. He was stupid to have overslept, and now he was late. He kissed her goodbye and ran out. He hated being late, being lectured by the night manager, whose favorite reprimand was "There's tons of people like you in this city. Half of them need a job."

She spent the whole week inside, worried that she'd get lost if she ventured out alone, that she might not be able to retrace her steps. Her days fell into a routine. She'd wake up and listen to the radio for news of what was happening both here and back home. Somewhere, not far from where she was, people were in the streets, marching, protesting Dorismond's death, their outrage made even greater by the fact that the Dorismond boy was the American-born son of a well-known singer, whose voice they had heard on the radio back in Haiti. "No justice, no peace!" she chanted while stewing chicken and frying fish. In the afternoons, she wrote letters home. She wrote of the meals that she had made, of the pictures of her on the wall, of the songs and protest chants on the radio. She wrote to family members, and to childhood girlfriends who had been so happy that she was finally going to be with her husband, and to newer acquaintances from the secretarial school who had been jealous. She also wrote to a male friend, a neighbor who had come to her house three days after her husband had left to see why she had locked herself inside.

He had knocked for so long that she'd had no choice but to open the door. She was still wearing the dress she'd worn to see her husband off. When she collapsed in his arms, he had put a cold compress on her forehead and offered her some water. She had swallowed so much water so quickly that she'd vomited. That night, he had lain down next to her, and in the dark had told her that this was love, if love there was—having the courage to abandon the present for a future that one

THOS MOSER
CABINETMAKERS



Call toll-free
to receive our catalog:
877-708-1973

Charleston · Chicago · Freeport · New York · San Francisco
www.thosmoser.com

The Andrews Hotel

A Truly Classic Hotel in the Heart of

SAN FRANCISCO

Named one of S.F.'s Top Ten for value in the NY Times

- Two blocks to Union Square and the Cable Cars
- 48 Charming Rooms
- Evening Wine Hour
- Home of Acclaimed Italian Restaurant "Fino"

from **\$105**
Includes Breakfast

Call for a detailed brochure
1-800-926-3739



624 Post Street San Francisco 94109

National Academy of Education/Spencer
POSTDOCTORAL FELLOWSHIP
Fellows receive \$50,000 for research related to the improvement of education. Applications from all disciplines encouraged. APPLICATION DEADLINE IS NOVEMBER 29, 2001
www.nae.nyu.edu nae.info@nyu.edu

For the discriminating vacationer
a commitment to excellence



Kiawah Island
Rentals and Sales

Pam Harrington Exclusives
843-768-0273 1-800-345-6966

SPEAKING

There will be rains I'll need
no shelter from; cold winds
no walls need broach the chill of for me:

when fire splits seams
out of the ground, I won't
need the warmth at all: lone, ever,

when you who have given
your days to me, when you
come close, I won't sense

that last approach: not
knowing how to speak,
I'll say nothing.

—A. R. Ammons
(1926-2001)

could only imagine. He had assured her that her husband loved her.

In the afternoons, while she was writing her letters, she would hear someone walking back and forth on the floor above. She took to pacing as well, as she waited for the men to come home. She wanted to tell her husband about that neighbor who had slept next to her for those days after he'd left and in whose bed she had spent many nights after that. Only then would she feel that their future would be true. Someone had said that people lie only at the beginning of relationships. The middle is where the truth resides. But there had been no middle for her husband and herself, just a beginning and many dream-rehearsed endings.

He had first met his wife during a carnival in the mountains in Jacmel. His favorite part of the festivities was the finale, on the day before Ash Wednesday, when a crowd of tired revellers would gather on the beach to burn their carnival masks and costumes and feign weeping, symbolically purging themselves of the carousing of the preceding days and nights. She had volunteered to be one of the official weepers—one of those who wailed convincingly as the carnival relics turned to ashes in the bonfire.

"*Papa Kanaval ou ale?*" "Where have

you gone, Father Carnival?" she had howled, with real tears running down her face.

If she could grieve so passionately on demand, he thought, perhaps she could love even more. After the other weepers had left, she stayed behind until the last embers of the bonfire had dimmed. It was impossible to distract her, to make her laugh. She could never fake weeping, she told him. Every time she cried for anything, she cried for everything else that had ever hurt her.

He had travelled between Jacmel and Port-au-Prince while he was waiting for his visa to come through. And when he finally had a travel date he had asked her to marry him.

One afternoon, when he came home from work, he found her sitting on the edge of the bed in that small room, staring at the pictures of herself on the opposite wall. She did not move as he kissed the top of her head. He said nothing, simply slipped out of his clothes and lay down on the bed, pressing his face against her back. He did not want to trespass on her secrets. He simply wanted to extinguish the carnivals burning in her head.

She was happy when the weekend finally came. Though he slept until noon, she woke up at dawn, rushed to the bathroom before the men could,

put on her red jumper and one of his T-shirts, then sat staring down at him on the bed, waiting for his eyes to open.

"What plan do we have for today?" she asked when they finally did.

The plan, he said, was whatever she wanted.

She wanted to walk down a street with him and see faces. She wanted to eat something, an apple or a chicken leg, out in the open with the sun beating down on her face.

As they were leaving the house, they ran into the woman whose footsteps she had been hearing all week long above her head. The woman smiled coyly and said, "*Bienvenue*." She nodded politely, then pulled her husband away by the hand.

They walked down a street filled with people doing their Saturday food shopping at outside stalls stacked with fruits and vegetables.

He asked if she wanted to take the bus.

"Where to?"

"Anywhere," he said.

From the bus, she counted the frame and row houses, beauty-shop signs, church steeples, and gas stations. She pressed her face against the window, and her breath occasionally blocked her view of the streets speeding by. She turned back now and then to look at him, sitting next to her. There was still a trace of sleepiness in his eyes. He watched her as though he were trying to put himself in her place, to see it all as if for the first time, but could not.

He took her to a park in the middle of Brooklyn, Prospect Park, a vast stretch of land, trees, and trails. They strolled deep into the park, until they could see only a few of the surrounding buildings, which towered like mountains above the landscape. In all her daydreams, she had never imagined that there would be a place like this here. This immense garden, he told her, was where he came to ponder the passing seasons, lost time, and interminable distances.

It was past seven o'clock when they emerged from the park and headed down Parkside Avenue. She had reached for his hand at 5:10 P.M., he

had noted, and had not released it since. And now, as they were walking down a dimly lit side street, she kept her eyes upward, looking into the windows of apartments lit by the indigo glow of television screens. When she said she was hungry, they turned onto Flatbush Avenue in search of something to eat.

Walking hand in hand with her through crowds of strangers made him long for his other favorite piece of carnival theatre. A bride and groom, in their most lavish wedding clothing, would wander the streets. Scanning a crowd of revellers, they would pick the most stony-faced person and ask, "Would you marry us?" Over the course of several days, for variety, they would modify this request. "Would you couple us?" "Would you make us one?" "Would you tie the noose of love around our necks?" The joke was that when the person took the bait and looked closely, he or she might discover that the bride was a man and the groom a woman. The couple's makeup was so skillfully applied that only the most observant could detect this.

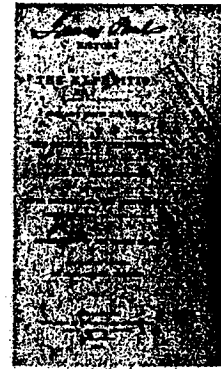
On the nearly empty bus on the way home, he sat across the aisle from her, not next to her as he had that morning. She pretended to keep her eyes on the night racing past the window behind him. He was watching her again. This time he seemed to be trying to see her as if for the first time, but could not.

She, too, was thinking of carnival, and of how, the year after they'd met, they had dressed as a bride and groom looking for someone to marry them. She had disguised herself as the bride and he as the groom, forgoing the traditional puzzle.

At the end of the celebrations, she had burned her wedding dress in the bonfire and he had burned his suit. She wished now that they had kept them. They could have walked these foreign streets in them, performing their own carnival. Since she didn't know the language, they wouldn't have to speak or ask any questions of the stony-faced people around them. They could perform their public wedding march in silence, a silence like the one that had come over them now. ♦

PBA
GALLERIES

A Tradition of Trust
Specialty Auctioneers & Appraisers



Lewis & Clark, 1814

AMERICANA BOOKS
11 OCTOBER 2001

ARCHIVES & MANUSCRIPTS
25 OCTOBER 2001

www.pbagalleries.com □
133 Kearny Street, 4th floor □
San Francisco CA 94108 □
Phone 415 989-2665

THE *Odyssey* REPORT

Introducing a monthly travel newsletter reviewing the finest resorts, hotels and restaurants worldwide. With an unparalleled dedication to providing the most honest, accurate, animated information possible, *The Odyssey Report* will provide you with the key to enjoy the ultimate travel experiences.

\$19.95 per year (4 issues)
Check, Visa, MasterCard, or AmEx

WWW.ODYSSEYREPORT.COM

P.O. Box 3485, Charlottesville, VA 22903
Toll free: (800) 225 7825 Fax: (434) 977 4885



Thrilling Sea Classics

Alexander Kent • Dudley Pope
Douglas Reeman
Captain Frederick Marryat

At bookstores or call toll-free today to place an order or receive our free book catalog: 1-888-266-5711
Order online at: www.mcbooks.com

McBOOKS
DIRECT EXPRESS
120 West State Street
Ithaca, NY 14850

I T A L Y
HOLIDAY HOMES

Villas • Cottages • City Flats

By the Week or Month

All Personally Screened

www.vbella.com 415-554-0234

Vacanza
Bella

Annexe IV

Read a Q&A with the author

Randomhouse.com/features/danticat

Behind the Books

A Conversation with Edwidge Danticat

...author of

Q: Why did you decide to write *BREATH, EYES, MEMORY*?

A: I started *Breath, Eyes, Memory* when I was still in high school after writing an article for a New York City teen newspaper about my leaving Haiti and coming to the United States as a child. After the article was done I felt there was more to the story, so I decided to write a short story about a young girl who leaves Haiti to come to the United States to be reunited with her mother, who she doesn't really know. The story just grew and grew and as it grew I began to weave more and more fictional elements into it and added some themes that concerned me.

Q: What would you say those themes are?

A: One of the most important themes is migration, the separation of families, and how much that affects the parents and children who live through that experience. My father left Haiti to come to New York seeking a better life--economically and politically--when I was only two years old, and my mother when I was four years old. I was raised by my aunt and uncle, and even though I understood, I think, early on the great sacrifices that my parents were making, I still missed them very much. But having formed parental-type relationships with my aunt and uncle, I

was really torn and heartbroken when I had to leave them to be reunited with my parents in New York. So I wanted to deal with that from the point of view of a child who's faced with this situation. I wanted to include some of the political realities of Haiti--as a young girl felt and interpreted them--and how that affected ordinary people, the way that people tried to carry on their daily lives even under a dictatorship or post-dictatorship. Finally, I wanted to deal with mother-daughter relationships and the way that mothers sometimes attempt to make themselves the guardians of their daughter's sexuality.

Q: Do you think that the mothers' concern with their daughters' sexuality, the concern for virginity as expressed in the book, is something that is particularly and singularly Haitian?

A: Oh no. *Not at all.* The "testing" in the book for example, goes back to the Virgin Mary. If you look at the apocryphal gospels, after the Virgin Mary gives birth to the Christ child, a midwife comes and tries to test her virginity by insertion, if you can imagine. The family in the book was never meant to be a "typical" Haitian family, if there is ever a typical family in any culture. The family is very much Haitian, but they live their own internal and individual matriarchal reality and they worship the Virgin Mary and the Haitian goddess Erzulie in many interesting forms. The essential thing to all the mothers in the book is to try, in their own way, to be the best mothers they can be, given their circumstances, because they want their daughters to go further in life than they did themselves.

Q: What was it like for you to come to the United States as a child?

A: It was all so very different. I didn't speak the language. I felt very lost and I withdrew into myself, became much more shy than I already was. I sought solace in books, read a lot, and kept journals written in fragmented Creole, French, and English. I think it's very difficult for every child who comes here from another culture. I tried to deal with some of these adjustment issues in the book: the whole idea of

learning another language and getting used to a completely new environment. Part of the reason that **Breath, Eyes, Memory** is told in these four fragments is that Sophie, the narrator, is a recent speaker of English, and in telling a story in English she would definitely try to be economical with her words. Her voice would have less novelistic artifice, for example. She would mostly get to the important events, right to the point. She would also get some things wrong, sometimes, but it would all come back to the story, what she wants to tell you.

Q: How much of your book is autobiographical?

A: The book is more emotionally autobiographical than anything else. It's a collage of fictional and real-life events and people. To quote a wonderful Haitian-American writer who came before me, a man named Assotto Saint, "I wanted to write a carefree poem / for my childhood / lost too fast... / somewhere in the air / between port-au-prince & new york city." But I also wanted to tell a story in the very basic sense of the word, create a narrative that would keep you interested in the lives of the characters.

Q: Why do you write in English and not in French or Creole?

A: I came to the United States at an interesting time in my life, at twelve years old, on the cusp of adolescence. I think if we had moved to Spain, I probably would have written in Spanish. My primary language was Haitian Creole, which at the time that I was in school in Haiti was not taught in a consistent written form. My instruction was done in French, which I only spoke in school and not at home. When I came here I was completely between languages. It's not unusual for me to run into young people, for example, who have been here for a year and stutter through both their primary language and English because the new language is settling into them in a very obvious way. I came to English at a time when I was not adept enough at French to write creatively in French and did not know how to write in Creole because it had not been taught to me in school, so my writing in English was as much an act of personal

translation as it was an act of creative collaboration with the new place I was in. My writing in English is a consequence of my migration, in the same way that immigrant children speaking to each other in English is a consequence of their migration.

Q: How often do you go back to Haiti?

A: I go back as often as I can. For family visits and other things. I still have a lot of family in Haiti and going back is often linked to family affairs.

Q: Do you think about being a role model, a representative for your culture?

A: I come from a very rich, strong, proud, and varied culture. There are so many aspects to Haitian culture that one person could not ever represent them all, and humbly and respectfully I don't believe that this task is mine. I'm a weaver a tales. I tell stories. Speaking on national culture, Frantz Fanon says that "Each generation must out of relative obscurity discover its mission, fulfill it, or betray it." I'm simply trying to fulfill mine. What I do is neither sociology, nor anthropology, nor history. I think artists have to be allowed to be just that: people who create, who make things up. However, as Ralph Ellison writes at the end of **Invisible Man**, "Who knows but that, on the lower frequencies, I speak for you?" I hope to speak for the individuals who might identify with the stories I tell. However, I think it would be disrespectful of me to reduce the expression of an entire culture to one voice, whether that voice be mine or any other individual's. There are many great and powerful role models and representatives in Haitian life. There are millions and millions of Haitian voices. Mine is only one. My greatest hope is that mine becomes one voice in a giant chorus that is trying to understand and express artistically what it's like to be a Haitian immigrant in the United States.

